Bourget, Paul Charles Joseph
L'envers du décor

Collectio



SCEAUX. IMP. CHARAIRE

99

0,95 centimes

Select-Collectio

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Envers du Décor



E. FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine

L'Envers du Décor

LISTE DES ŒUVRES DE PAUL BOURGET

PUBLIÉES A BON MARCHÉ PAR LA LIBRAIRIE E. FLAMMARION

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE (à 2 francs).

La duchesse bleue, roman.
Complications sentimentales.
Le Fantôme, roman.

SELECT-COLLECTION (à 0 fr. 95).

L'envers du décor.
Les deux sœurs, roman.
Le fantôme, roman (1 fr. 20).
L'eau profonde, roman (1 fr. 20).
Un crime d'amour, roman.
Complications sentimentales.

UNE HEURE D'OUBLI (à 0 fr. 45).

Profil de veuve.
Deuxième amour.
Le mensonge du père.
Monsieur Legrimaudet.
Sauvetage.
Dualité.
Gladys Harvey.
Les gestes.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Envers du Décor

LE MENSONGE DU PÈRE

LES MOREAU-JANVILLE — LE DÉSERTEUR

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

PRÉFACE

A M. LE DOCTEUR ERNEST DUPRÉ.

Permettez-moi, mon cher docteur et ami, de vous offrir quelques « observations » que j'ai réunies sous ce titre : L'Envers du Décor. *Puissent-elles ne pas vous paraître trop insignifiantes, à vous qui, tous les jours, soit comme expert, soit comme médecin de l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de Police, avez sous les yeux des cas si tragiques, si complets aussi, — tel celui de cet homicide par suggestion, sur lequel vous adressiez un remarquable rapport, en mai dernier, au premier Congrès de médecine légale de langue française, tel celui de l'assassin Soleilland, celui du traître Ulmo, que vous avez été chargé d'examiner. Devant des réalités si dures, si caractérisées, l'analyste des mœurs, qui a pris le roman et le théâtre pour champ de son action et qui travaille sur des données imaginatives, est tenté de se sentir découragé par comparaison. Il aurait le droit de l'être, si l'Art littéraire était uniquement, comme l'ont cru beaucoup de bons esprits, vers le milieu du siècle dernier, une illustration de la Science. Il est cela, et il est autre chose, de même que la Peinture et la Sculpture sont bien une mise en œuvre de l'Anatomie. Elles ne sont pas que cela. Une preuve en est un tableau comme la* Grande Odalisque *d'Ingres où l'admirable femme vue de dos a trois vertèbres en trop. Le critique médical qui note cette particularité ajoute, vaincu par l'évidence : « Cette longueur exagérée du dos a permis à Ingres de donner, à ce corps de femme, une souplesse et une courbure serpentine délicieuses. »*

Il y a donc un élément dans l'Art qui n'est pas dans la Science. Cet élément, c'est l'illusion. Si Ingres avait peint son Odalisque d'une telle manière que l'inexactitude anatomique apparût aussitôt, il aurait manqué l'effet qu'il voulait produire, et il ne l'a produit qu'à la condition d'être si strict, si précis, si minutieusement conforme à la réalité dans tous les autres détails que nous lui faisons crédit sur celui-là. L'illusion de la vie qui est un des buts de l'Art — l'autre est l'illusion de la vie dans le choix et la beauté — suppose donc que l'altération de la vérité soit l'exception, le respect de la vérité la règle. De ce point de vue, la Science est à la base même de l'Art, et pour nous en tenir à l'Art littéraire, indiscutablement, le romancier et le dramaturge, quand ils inventent vivant, ne sauraient être en contradiction avec la Psychiâtrie, par exemple. Ce nom de Psychiâtrie et la Science qu'il désigne n'existaient pas, que déjà les grands créateurs d'âmes se conformaient aux lois qu'elle devait formuler un jour. Quand Shakespeare imagine Othello, il lui donne tous les traits de ce délire de la jalousie rangé aujourd'hui parmi les Psychoses dégénérées progressives. *Son intuition est si profonde qu'il a même eu soin de marquer son personnage d'une tare névropathique.* « Ce ne sont pas des mots qui me bouleversent ainsi, » *s'écrie l'halluciné.* « Mon Dieu ! Leur nez, leurs oreilles, leurs lèvres !... Est-ce possible ? Qu'il avoue !... Le mouchoir !... O démon !... » *Et il tombe en convulsions* (1). *Quand Molière imagine Argan, il dessine un type de neurasthénie mélancolique dont le tableau clinique pourrait prendre place dans un* Précis *aussi technique que celui de Régis, sans qu'un trait en soit changé. Balzac, pareillement, quand il a prêté à Ursule Mirouet des phénomènes de double vue, s'est trouvé avoir décrit un* délire onirique systématique *que Gilbert Ballet aurait pu citer dans sa belle leçon donnée, l'été dernier, à Sainte-Anne, sur ce curieux sujet. On multiplierait ces exemples. Ceux-ci suffisent pour démontrer que l'effort du génie littéraire consiste simplement à découvrir, par intuition, les lois que les savants découvrent par une méthode plus humble et plus patiente. L'artiste, lui, y ajoute le mouvement. Il voit ces lois en action. Et, à cette condition seule, il est artiste.*

Trouverez-vous à la fois ce mouvement et cette exactitude, dans les récits que je vous envoie ? Je le souhaiterais. Un écrivain n'est jamais bon juge de ses propres ouvrages. En revanche, il peut être un juge compétent de sa propre méthode. Pour ma

(1) « Falls in a Trance. » (OTHELLO, IV, 1.)

part, en dépit de la réaction actuelle contre les abus de l'intellectualisme, je persiste à croire que Sainte-Beuve et Taine avaient raison lorsqu'ils invitaient les écrivains à dresser de plus en plus leur esprit aux sévères disciplines scientifiques. Si l'on cherche une raison à la décadence de certaines grandes renommées littéraires du passé, on trouve toujours que les œuvres qui vieillissent n'ont pas été assez vraies. Tous les prestiges du talent d'écrire sont impuissants à préserver une œuvre qui n'est pas d'abord et surtout un témoignage de vérité. Le Chateaubriand du Génie du Christianisme, *des* Martyrs, *d'*Atala *même et de* René, *ne serait qu'un nom magnifique, s'il n'y avait pas eu celui du début des* Mémoires d'Outre-Tombe, *le peintre de Combourg. Ce tableau d'un coin de société provinciale à la fin du dix-huitième siècle ne s'est pas démodé comme le reste, parce que le fait exact ne se démode pas. L'étonnant rhéteur a pratiqué là, dominé par la force de ses impressions d'enfance, cette soumission à l'objet, — la première qualité de l'artiste. Elle est de même la première qualité du savant. C'est elle dont j'aurais appris à reconnaître la puissance, en suivant votre clinique, mon cher docteur et ami, si je n'étais arrivé à votre enseignement, bien persuadé de ce que disait déjà un maître du dix-septième siècle : « Il ne faut se servir de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité. » Ces grands classiques ont tout vu, tout rendu, et on les rencontre toujours au fond des théories modernes, quand elles sont justes. Ce n'est pas vous qui me contredirez, vous qui conservez, à travers votre immense labeur de savant, le sens et le goût de la haute culture littéraire, continuant de la sorte la tradition des Trousseau et des Claude Bernard, aussi excellents écrivains qu'ils furent bons observateurs. Notre commune admiration pour ces maîtres aura été le principe entre nous d'une amitié dont je vous demande de trouver ici le sincère témoignage.*

P. B.

Paris, 11 novembre 1911.

L'Envers du Décor

I. — LE MENSONGE DU PÈRE

I

Beaucoup d'hommes et de bien différents fréquentaient le salon et la salle à manger de la marquise Palmi. Tous enviaient son maître d'hôtel à « cette bonne Laure », comme ils l'appelaient. Cet admirable Joseph lui tenait sa maison avec un dévouement de quinze ans, et quelle supériorité de service ! Quelle cave ! Quels fruits ! Quelle argenterie ! Il était le mari de Constance, une perfection de caméristе que toutes les femmes eussent enviées à Laure Palmi, s'il fût venu des femmes dans le petit hôtel de la rue de La Baume. Chaque dimanche, l'ancienne petite actrice, devenue très légalement une très authentique marquise italienne, donnait des dîners célèbres dans un Paris très spécial, celui des hautes influences secrètes. Là venaient et viennent encore, en dépit du drame que je vais raconter, des grands seigneurs, oh ! très modernisés, qui ont le goût des choses de l'esprit, et celui des affaires, — des littérateurs et des artistes arrivés qui aiment à causer, et puis quel meilleur endroit pour soigner leur réputation, et se tenir au courant de toutes les vogues nouvelles ! — Des directeurs de journaux s'y rencontraient et s'y rencontrent, en quête d'une société plus fine que celle des bureaux de rédaction, et puis où tâter plus sûrement le pouls à l'opinion ? — On y voyait et l'on y voit des parlementaires, pas beaucoup, les friands de distractions intellectuelles, il y en a aussi, et qui gardent le sens des réalités, le besoin de rectifier sans cesse, par le contact avec des gens plus libres, les perspectives étroites du Palais-Bourbon ou du Luxembourg. La prudente Laure a su ne donner à sa maison aucune couleur. Elle y défend, comme dans les cercles, les discussions de politique et de religion. Elle ne veut pas que son titre étranger permette aux mauvaises langues un rapprochement entre elle et l'intrigante qui fut un moment la légendaire et redoutable châtelaine de Pontchartrain. Un député syndicaliste ne se compromettrait pas plus en venant à l'hôtel Palmi qu'un député d'extrême droite. La première profession de la maîtresse du lieu le veut : les choses de théâtre occupent chez elle le premier plan. Mais ce n'est là qu'une façade, et c'est bien l'influence que Laure a visée en organisant — avec quel art ! — cet *instrumentum regni*, « un salon », décevant objet d'ambition pour tant de femmes à Paris. Elles ont un nom historique, des millions, des cousinages dans le Gotha, toutes les audaces de l'esprit, et elles échouent. Laure a grandi en province. Elle était la fille d'un petit épicier de Cosne qui s'appelait, peu aristocratiquement, Pigenat. Elle a débuté comme institutrice, presque une promeneuse, rue du Sentier, dans la famille d'un négociant, son « pays ». Comment en est-elle sortie ? Quelle fut sa première aventure ? Quel protecteur lui paya des leçons de déclamation ? Par quelles voies tortueuses et à travers quel trafic débuta-t-elle au Vaudeville ? Quels conseils la firent presque aussitôt renoncer aux planches, elle, la femme de toutes les volontés ? Elle a jugé, avec raison, qu'il lui manquait un vrai talent. Autres énigmes : par quel prestige, même à l'époque où elle n'était qu'une fille entretenue, a-t-elle toujours gardé autour d'elle un semblant de respectabilité ? Qui lui a enseigné la Bourse où elle a fait une très grosse fortune, le monde parisien dont elle sait tous les dessous ? Qui l'a dirigée dans cette campagne matrimoniale dont elle a circonvenu feu Vincenzo Palmi, le plus Parisien des Napolitains et le plus averti ? Comment ce garçon, qui n'était ni un besogneux, ni un sot, a-t-il déshérité ses neveux de là-bas, rompu avec toute sa famille pour épouser légalement et religieusement Mlle Pigenat, devenue Mme Le Robert ? — Laure avait pris ce nom, celui de sa famille

maternelle, au théâtre d'abord, puis dans la galanterie, avec ce modeste anoblissement d'une séparation entre *Le* et *Robert*. — Oui, autant d'énigmes, et que se posaient sans cesse, comme bien on pense, depuis des années, fidèles et détracteurs de cette charmante et mystérieuse créature, une variété du type classique de l'aventurière, à la date d'aujourd'hui. Les uns répondaient par ce mot, si commode à nos irréflexions : la chance. Les autres calomniaient son esprit de ruse et d'intrigue. Les plus malveillants colportaient sur elle des anecdotes, ou inventées ou déformées, qui faisaient de cette aimable Parisienne une rivale des pires scélérates. Ces anecdotes, Laure les connaissait — et les méprisait. Deux traits suffiront pour définir et son caractère et la profonde raison de son succès : une intelligence vraiment réaliste, une extraordinaire faculté de voir les choses telles qu'elles sont, et un minimum de sensibilité nerveuse. Ses admirateurs et ses ennemis se trompaient les uns et les autres en lui prêtant de vastes calculs à longue portée. Elle avait tout bonnement vécu sa vie, au jour la journée, avec soin. Les Anglais caractérisent d'une expression proverbiale et pittoresque cet utilitarisme, non pas même du jour, mais de l'heure : « *From aand to mouth,* » disent-ils : « Vivre de la main à la bouche. » A tous les moments de son existence, Laure avait toujours regardé très attentivement le détail des circonstances présentes, pour y conformer son activité. Où avait-elle appris l'art de recevoir, auquel elle excellait? Les uns disaient : « Toutes les Françaises naissent grandes dames. » Formules générales, chaussures à tous pieds. Un humoriste appelle cela : penser en pantoufles. Rien d'une grande dame chez Laure, de cette aisance naturelle à la femme qui a toujours eu son rang. Il y a chez elle un fond de bourgeoisie indestructible mais qui joue l'aristocratie à force de doigté. Elle aurait pu, son mari étant devenu, six mois avant de mourir, le chef de la maison, l'inciter à prendre un titre de prince auquel il avait droit. Elle ne l'a pas fait, sachant qu'en France ces principautés-là semblent aisément douteuses. Allez donc croire à l'hérédité ou à l'éducation, après cette preuve de goût donnée par cette parvenue! D'autres rectifiaient : « Elle a été avec Casal, qui lui a donné des leçons. » C'était un mensonge. Ce maître de la haute vie n'a pas cessé de fréquenter, en effet, le salon de Laure depuis ses débuts, mais en tout bien tout honneur. Il n'a jamais été pour elle qu'un camarade, amusé de voir fonctionner ce génie de réussite, dû tout entier à une qualité bien simple, mais portée à un degré surprenant : le tact. Avez-vous vu manœuvrer un insecte sur un feuillage? Comme ses longues et minces antennes remuent prudemment, comme elles l'avertissent du moindre obstacle! On dirait que certaines créatures ont des antennes à l'esprit. Observez Mme Palmi quand un inconnu débute dans son salon. C'est d'abord, de sa part à elle, un accueil banal, insignifiant. Regardez-la, et voyez comme le beau regard sérieux et fin de ses yeux bleus se fait attentif, j'allais dire appliqué, autour du personnage. Il n'a pas franchi le seuil depuis dix minutes, et elle a trouvé le moyen de se mettre à l'unisson de son humeur. Dès qu'elle lui parle, il se sent à l'aise avec elle. Il est reconnaissant de la sympathie exprimée par ce visage aux traits délicats. A quarante-cinq ans, Laure, qui a été divinement jolie, garde aux lumières la physionomie d'une jeune femme comme elle en a la taille. Le nouveau venu y croit, à cette sympathie, comme à quelque chose de personnel, et il n'a pas tort. La perspicace maîtresse de maison a déjà su démêler en lui une nuance d'âme individuelle. Un des plus originaux parmi les caricaturistes de ce temps, qui signe du pseudonyme de Sem des portraits si prodigieusement révélateurs, a défini, dans une confession intellectuelle bien curieuse, cette sorte de *voyance* — c'est son mot — qui lui fait, devant une face humaine, la « désencombrer » — c'est encore son mot — de ces détails parasites et dégager « le corps simple, l'élément pur, *ce point caractéristique* où réside tout le secret de la ressemblance ». Les diplomates-nés, et une femme déclassée qui se refait un milieu l'est au premier chef, possèdent sans doute un don d'analyse instinctive, pareil à celui-là. Laure Palmi l'a prouvé, du petit au grand, dans l'établissement de sa fortune, dans le recrutement de son salon, enfin dans le choix de ses domestiques, auquel je faisais allusion tout à l'heure.

Ces deux personnages, Joseph et sa femme Constance, jouèrent un rôle si important dans cette courte, mais pénible tragédie, à laquelle ce crayon d'une ambitieuse sert de frontispice, qu'il est nécessaire de dessiner aussi leurs deux profils. Cette perfection de domesticité auprès d'une femme qui, malgré tout, reste du demi-monde, risquerait de paraître invraisemblable, à une époque où les familles les plus assises ont unanimement proclamé la crise des serviteurs. Notons-le, d'ailleurs, en passant : au rebours de toute vraisemblance, le dévouement des domestiques n'est pas très exceptionnel dans les maisons irrégulières. Il est de règle dans l'entourage des comédiennes. Presque toutes promènent avec elles, dans les bagages de leurs tournées, une âme damnée en jupons, tantôt camériste, tantôt gouvernante, quelquefois secrétaire. Le dévouement n'est pas moins fréquent dans le monde de la haute et même de la basse galanterie. La même servante qui, venue de la campagne et entrée dans un intérieur bourgeois, le qualifierait de « boîte » et n'y supporterait rien, s'attache à une maison de hasard, de luxe et de déshonneur, souvent en restant vertueuse — je parle du point de vue des mœurs — et quelquefois probe, ce qui est plus extraordi-

naire encore. Un seul fait, très obscur en lui-même, mais indiscutable, explique cette énigme : l'attrait qu'exerce sur la nature humaine la complicité. Peu de liens sont plus forts. Pensez à la quantité de petits secrets que porte avec lui, dans les plis de son frac correct et de sa cravate blanche, le maître d'hôtel d'une marquise Palmi, les choses qu'il a vues, celles qu'il a devinées. Cette respectabilité officielle à laquelle il participe, il en connaît et le mensonge et la vérité. Il a collaboré à cette conquête. Il sortait du régiment, comme ordonnance, quand il a été recommandé à la patronne par son officier. Laure a tout de suite démêlé, sur cette face concentrée et simple, un avenir d'homme de confiance. Elle a su apprivoiser son honnêteté native, en gardant, vis-à-vis de lui, cette décence de ton qui lui est d'ailleurs naturelle. Joseph a donc accepté le métier vrai de Madame, avec tous les profits qu'une existence de cette sorte représente, et un attachement proportionné à ces profits. Laure a reconnu cette fidélité en le mariant à Constance, qu'elle a dotée. Cette femme de chambre, choisie de même parmi les débutantes, était une orpheline. Sa maîtresse l'a traitée avec une gentillesse si affectueuse que son culte pour celle-ci tient du fétichisme. Ajoutez à cela qu'ayant été uniquement au service de la marquise Palmi, et dressée par elle, Constance n'imagine même pas une autre forme d'existence. Changer de service lui apparaîtrait comme un désastre. Elle fait partie de l'hôtel, comme les marches de marbre et la rampe forgée de l'escalier, comme les beaux tableaux Italiens, héritage du marquis, et les tapisseries d'après les cartons de Raphaël qui garnissent les murs. Ce culte aboutit à un phénomène d'identification, le signe le plus évident de la domesticité — au sens antique du mot. Courtaude, ramassée et brune, Constance est arrivée à prendre un vague air de ressemblance avec Laure, qui est élancée, mince et blonde. La servante a tant épié les mouvements de sa maîtresse, elle s'est tellement adaptée à toute la vie physique et morale de cette personne, dans l'atmosphère de qui elle respire, qu'il s'est accompli une indéfinissable imprégnation de l'une à l'autre. Et cette étrange ressemblance n'est pas caricaturale, tant le modèle a de finesse ! Laure a vu même cela. Elle a éduqué, sans en avoir l'air, son ingénue imitatrice. Elle a corrigé ce que cette naïve copie aurait eu d'un peu ridicule pour elle. Bref, ce couple de domestiques réalise, d'une manière si remarquable, le type des vieux serviteurs, — quoique Joseph et Constance n'aient pas beaucoup plus de quatre-vingts ans à eux deux, — que les concierges de la rue de La Baume, ce coin de faubourg Saint-Germain de la rive droite, les citent avec admiration aux grands et petits bourgeois, leurs locataires, qui se lamentent sur les méfaits de l'office. Et ce sont des phrases comme celles-ci :

— « Il n'y a que dans cette maison Palmi où il arrive jamais rien. On prétend que la dame est une ancienne cocotte. Et elle a un ménage, un ménage !... Des gens comme chez un évêque... »

— « On dit beaucoup de choses sur cette marquise Palmi. Moi, je n'en crois pas un mot. Quand les maîtres ont des gens comme ça, c'est qu'ils sont joliment bien... »

Et voyez comme tout réussit aux gens habiles, — ce qui, entre parenthèses, justifie une fois de plus le mot de Mazarin : « Est-il heureux? » — les domestiques des maisons les meilleures sont si souvent prêts à discréditer le patron et la patronne : ceux de Laure la réhabilitent !

II

Il y avait pourtant une tragédie latente dans cet intérieur, d'un confortable matériel et moral complètement réussi, semblait-il : un luxe exquis d'ameublement, une table supérieure, deux cent mille francs de rentes en valeurs de choix, quelques amitiés masculines très éprouvées. Vous vous souvenez de la théorie du Clou d'Or, chère à Sainte-Beuve? Le rusé critique prétendait qu'il n'est pas d'amitié vraie entre un homme et une femme sans un souvenir coupable entre eux. Il appelait cela le Clou d'Or. Quand un ancien amant ne devient pas un mortel ennemi, pas de meilleur ami en effet. A côté de ces amitiés-là —on ne calomniera pas Laure en disant qu'elles étaient nombreuses — elle avait eu le secret d'entretenir des relations très suivies avec des hommes tous très distingués dans leur sphère. Mais continuons l'énonciation de ses bonheurs par cet autre : une santé admirable. Laure appartient à la race de femmes sans nerfs, ce qui signifie qu'elle possède le système nerveux le plus solide et le plus intact. Avoir des nerfs, c'est toujours avoir de mauvais nerfs. Ces organismes, comme le sien, qui demeurent minces et frêles d'apparence, sont en réalité de merveilleuses machines où la nutrition s'accomplit d'une manière impeccable. L'absence totale de déchet graisseux en est la preuve, et aussi, dans le cas de Mme Palmi, l'allure jeune des mouvements, les jolies dents intactes où ne brille pas un point d'or, les yeux dont l'acuité ne connaît pas la fatigue. Cette *outlaw*, qui a fait sa fortune dans le désordre, reste avant tout une équilibrée, une bourgeoise, je le répète. C'est le trait le plus marqué de sa nature, et par suite celui qui devait amener, dans cette existence, la crise décisive. Notre destinée est la somme de nos facultés. Quand il se développe en nous des anomalies trop fortes, et c'en est une que ce sérieux réfléchi, que cette mesure, cette tenue, cette durée, le tout associé à un trafic constant de galanterie, de telles dispa-

rates aboutissent tôt ou tard à des impasses. Voici celle où Laure allait se trouver prise.

En 1908, à l'automne, les deux parfaits serviteurs qui se croyaient les confidents de toutes les actions et même de toutes les intentions de leur maîtresse apprirent avec stupeur que Madame se décidait à meubler une partie de l'hôtel demeurée jusqu'alors inoccupée. Il s'agissait de trois pièces, se commandant l'une l'autre, et placées dans une aile en retour sur le petit jardin. L'hôtel, avant d'être acheté par la marquise, appartenait à un peintre célèbre qui l'avait commandé à l'architecte comme on se commande un veston sur mesure. Il vivait avec une vieille mère. Il l'avait installée dans ces trois pièces pour que sa « maman » et lui fussent sous le même toit et indépendants. Non pas une fois, mais cent, Joseph et Constance avaient énoncé à leur maîtresse leurs idées sur l'utilisation de ces chambres inoccupées. Ils avaient, tour à tour, rêvé de se les faire donner ou de les faire abattre, d'y mettre une bibliothèque ou de les transformer en serre. Mme Palmi les écoutait avec l'air de quelqu'un qui n'a pas encore pris une décision — et elle ne faisait rien. Cet atermoiement étonnait le maître d'hôtel et la femme de chambre. Il était si contraire à tout ce qu'ils voyaient et savaient de leur patronne! Le jour où elle leur dit : « L'architecte vient demain. Je vais faire aménager l'appartement pour une de mes jeunes parentes, » ils demeurèrent l'un et l'autre frappés d'une stupeur très voisine d'être indignée. Un des plus fréquents principes d'irritation, dans les rapports humains, est certainement la surprise devant un détour déconcertant du caractère chez une personne que nous croyons très bien connaître. Nul besoin que cette volte-face soit dirigée contre nous pour qu'elle nous mécontente. Un instinct, qui n'est peut-être que le sentiment du danger inhérent à l'insécurité, nous fait en vouloir, même à un ami, s'il altère l'image que nous nous sommes formée de lui. Peu nous importe qu'il l'améliore en déployant une qualité que nous ne lui connaissions pas. Il est autre et cela nous trouble. S'agit-il de quelqu'un de qui nous dépendons, comme Joseph et Constance dépendaient de Laure Palmi, ces surprises produisent un effet plus intense encore de désarroi et d'inquiétude. Vous entendez d'ici le dialogue, et le mari qui demande, en style d'office :

— « Qu'est-ce que c'est que cette parente de la patronne? Tu en as entendu parler? »

— « Moi? Jamais, » répond la femme.

— « Si *alle* compte que je ferai ce service-là. Je suis entré chez une dame seule, moi... »

— « Laisse donc. Ça ne durera pas. Ça n'est pas possible. Madame ne sait pas ce que c'est de changer ses habitudes, à son âge. Car enfin, elle n'est plus si jeune... »

— « Et si ça dure? »

— « On verra bien. Mais tout de même, je n'aurais jamais cru qu'elle nous aurait fait ça. Et puis, une parente? Une parente? Quelle parente?... Madame n'a plus ni mère, ni père, ni frère, ni sœur. Il n'y a que cette cousine, celle qui est venue la voir, l'autre année... Mais non. D'abord, celle-là est vieille, et puis, jamais Madame ne voudrait garder dans sa maison une trombine pareille!... »

On devine si les imaginations des deux serviteurs, ainsi provoquées, jouèrent à vide, pendant les six semaines que l'architecte d'abord, le tapissier ensuite mirent à installer, dare-dare, dans l'aile en retour sur le jardin, un appartement d'un aspect pourtant très révélateur. Visiblement, Laure avait donné des ordres afin qu'il fût meublé clair, si l'on peut dire. La fraîcheur du coloris, la nuance tendre des tapis et des rideaux, les tentures, la gracilité menue des bois laqués de blanc, tout appelait la jeune fille. Joseph et Constance virent en effet descendre, un matin, d'une automobile de louage, une enfant de dix-huit ans accompagnée d'une dame âgée qui repartit presque aussitôt. Les deux espions domestiques ne purent même pas lui poser une seule question. S'ils avaient été très étonnés d'apprendre qu'il allait y avoir une personne de plus dans la maison, ils le furent bien davantage de constater que la nouvelle venue appelait la marquise ma tante et que celle-ci la tutoyait.

— « Faut-il que Madame soit *roublarde* tout de même!... » disait Joseph, le soir, à sa femme. Et la brutalité de ce terme décelait la rancune qui commençait à gronder en lui. « Si elle tutoie cette petite, c'est qu'elle la voit depuis longtemps et souvent. Alors comment a-t-elle trouvé le moyen sans que tu en aies même l'idée? »

— « J'avais bien remarqué ses sorties, qui me semblaient suspectes. Je croyais que c'était pour un autre motif... Oh! oui, c'est une *roublarde!...* »

Ce cri de Constance, écho de celui de son mari, eût effrayé la marquise Palmi, si elle avait pu l'entendre. A quel degré d'immoralité était donc descendue cette femme de chambre de tout repos, croyait-elle, et que sa maîtresse s'était tant appliquée à former? Les anciens disaient que les dieux punissent nos entreprises coupables en les faisant réussir? » Quand l'opulence d'un mortel injuste est à son comble, » écrivait le vieil Eschyle, « elle devient féconde. Et le rejeton de cette fortune heureuse est une irréparable misère. » Il y a, certes, une évidente disproportion entre les mythes profonds du paganisme et des incidents de cette médiocrité : les troubles infligés à une ancienne petite actrice qui pose à la rentière correcte par la déconvenue de son maître d'hôtel et de sa femme de chambre. Et, cependant, comment ne pas se rappeler Némésis et ses inévitables atteintes

devant la secrète logique de cette situation : une femme équivoque déploie, à établir sa fortune, des qualités d'observation et de volonté réellement incomparables. La scélératesse initiale de son existence se dissimule sous toutes les parures du décorum le plus surveillé. Dans ce milieu d'une apparente honorabilité, deux êtres simples se rencontrent. Ils ont des habitudes de travail et de probité, de dévouement même. Et, à la première tentation, deux aigrefins se révèlent, — pis que cela : l'atmosphère de mensonge où ils vivent en a fait deux criminels.

III

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que la personne, objet de cette révolte cachée, était installée dans le petit appartement préparé pour elle, et la vie continuait à l'hôtel Palmi, sans que rien fût changé, en apparence, dans cette maison si parfaitement montée. Les habitués des dîners, les Raymond Casal, les Félix Miraut, les Guillaume Duclos, les Jacques Molan, les Firmin Nortier, les Moreau-Janville, les Delattre, les Bonneville, ces vieux et jeunes routiers de Paris, et qui croyaient si bien tout connaître de leur hôtesse, avaient, eux aussi, éprouvé une surprise, quand Laure leur avait présenté la nouvelle venue. Elle la leur avait donnée, à tous, comme sa nièce. Qui était-elle vraiment? Ils avaient vu entrer dans le salon une enfant de dix-huit ans, habillée avec cette entente savante de la toilette, un des secrets de la patronne du logis. Où Mlle Louise Vaucroix — c'est sous ce nom que Laure l'introduisit — avait-elle été élevée? Les plus adroits n'arrivèrent pas à démêler ce mystère. La soi-disant tante et la soi-disant nièce étaient également expertes dans l'art de ne jamais parler d'elles-mêmes. Le mot de couvent fut prononcé. Ce terme signalétique des éducations féminines du type traditionnel ne fut accompagné d'aucun commentaire. Laure eut soin d'ailleurs de ne produire cette nièce inattendue qu'à des intervalles soigneusement ménagés. Quoiqu'elle maintînt le ton de la conversation, chez elle, à un diapason rare, vu la liberté actuelle des propos du monde, la présence d'une jeune fille gêne toujours une tablée composée uniquement d'hommes. Les soirs de grands dîners, une fois sur six, Louise mangeait seule. Elle ne paraissait que vers les dix heures. Elle avait d'ailleurs des façons si surveillées, quoique très naturelles, qu'elles excluaient toute idée de cette familiarité dangereuse, énigmatiquement baptisée du nom de *flirt* par nos voisins d'outre-Manche. *Flirt* vient de *fleureter*, jolie expression de notre vieux langage, avec laquelle la pruderie britannique pare de grâce des manèges plutôt équivoques. Les Anglo-Saxons pourraient, il est vrai, répondre que l'absence de familiarité n'est pas un brevet de vertu, et que la coquetterie du flirt est souvent plus innocente que certaines bonnes tenues. Laure Palmi en était un exemple. Un trait frappant de l'aventurière était justement une allure discrète et réservée, toute pareille à celle de sa protégée. Un observateur réfléchi aurait distingué, rien qu'à cela, une profonde identité de leurs natures. Il y fallait une hérédité de mère à fille, trahie d'ailleurs par tant de signes. La sveltesse de Louise, ses yeux bleus et leur regard, la petitesse de ses dents, un peu courtes comme celles de Laure, très bien rangées en haut et légèrement croisées en bas, la nuance châtain cendré des cheveux, son teint rose aux lumières et vaguement doré au jour, certaines notes graves dans la voix, tout racontait une parenté que la marquise eût peut-être avouée, — si elle avait eu dix ans de plus. Ou plutôt, non. Elle ne l'eût pas avouée. Il y avait en elle, mis au service de ses intérêts, mais les précédant, mais les dominant, un goût inné du secret, une habitude, tournée en besoin, de tout cacher dans sa pensée et dans sa vie. Les femmes qui ont, comme elle, conduit leur fortune à travers les difficultés sans cesse renouvelées de la situation la plus fausse, la galanterie vénale qui veut de l'honorabilité, ressemblent un peu à ces trappeurs de la Prairie, dont les récits, aujourd'hui si rétrospectifs, de Cooper évoquent les silhouettes toujours aux aguets. C'est une merveilleuse retenue du geste et de la parole. Le mensonge par prétérition est le procédé instinctif de ces femmes qui connaissent trop la redoutable portée de l'adage arabe : « Le mot que tu n'as pas dit est ton esclave; celui que tu as dit est ton maître. » La prétendue Louise Vaucroix, inscrite à l'état civil comme née de père et mère inconnus, était bien la fille de Laure. Celle-ci l'avait eue dans les toutes premières années de sa hasardeuse existence. Elle ne savait réellement pas de qui. Ce trait définit, mieux que vingt pages d'analyse ou d'anecdotes, les équivoques et malpropres débuts de l'aventurière. Qu'à cette époque, elle n'eût fait endosser la responsabilité de cette naissance à aucun des hommes qu'elle trompait savamment les uns avec les autres, quel trait plus significatif encore ! Son talent a toujours été de ne jamais montrer les griffes, de passer pour l'amie désintéressée dont on n'a rien à craindre, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Une absence de quatre mois dans le Midi — elle était alors au théâtre — sous le prétexte commode d'une crise de neurasthénie, et l'enfant était née, aussi clandestinement que si la petite Le Robert, du Vaudeville, avait eu quelque part un mari à qui cacher ce signe accablant d'une trahison. Confiée d'abord à des paysans, près de Valescure où Laure avait accouché, Louise n'avait pas cessé d'être suivie par sa mère du regard le

plus attentif. Encore ici, la future marquise avait eu la chance, ou mieux, la sagacité de choisir d'abord une nourrice, puis une famille des environs de Paris, puis un couvent, dont ses projets d'absolue discrétion n'eussent rien à redouter. La fable racontée aux uns et aux autres, celle d'une orpheline à elle confiée, par une demi-sœur morte en couches, avait été acceptée et répétée si fidèlement que Louise, lors de son arrivée à l'hôtel Palmi, n'en avait jamais discuté l'exactitude, fût-ce vis-à-vis d'elle-même.

Que pensait cependant cette jolie enfant, après une année d'intimité quotidienne avec celle que Casal appelait volontiers *Machiave-letta?* Soupçonnait-elle dans quel milieu on la faisait vivre? Devinait-elle que cinq des convives de ces dîners sur dix représentaient, pour sa pseudo-marraine, une liaison de quelques semaines, de quelques jours parfois? — Toujours le, ou plutôt les clous d'or! — La Dame de la rue de La Baume en avait collectionné de quoi clouer tout le damas vert pâle des deux salons, dont elle faisait les honneurs avec sa grâce familière, si naturelle, semblait-il, en réalité si dosée. Dans leurs conversations en tête à tête, l'échappée de couvent avait-elle discerné quels rapports réels l'unissaient à cette bienfaitrice, sa sosie au moral et au physique aussi, à vingt ans de distance? N'y avait-il jamais eu entre elles de ces détentes d'émotions qui mettent soudain aux lèvres d'une mère un irrésistible : « Ma fille... » et aux lèvres de la fille, un : « Ma mère... » après lequel tout est dit? Mais non. Le dressage de dissimulation auquel Laure devait sa réussite était trop constant. L'habitude faisait vraiment pour elle de la duplicité une seconde nature, invincible comme l'autre. L'émotion replie et noue ces cœurs-là, au lieu de les ouvrir. L'hypocrisie, Molière a bien marqué ce trait dans ce modèle des pièces-portraits, *Tartufe*, l'hypocrisie, poussée à un certain degré, suppose une rare vigueur d'âme. Il faut, pour suffire à ces *quant-à-soi*, prolongés des années, un tempérament ferme et fort chez qui, par conséquent, les passions soient violentes, mais concentrées. Ce Tartufe gourmand et libertin, orgueilleux et avide, vibre, soyez-en sûrs, et jusqu'à la racine de son être, sous l'« ineffable douceur » du regard d'Elmire, comme il dit lui-même. Son sang pousse dans toutes ses veines une ondée brûlante quand il crie à sa victime, son feutre en tête :

La maison est à moi...

Mais la maîtrise de soi reste entière malgré la tempête intérieure. Tartufe continue de ruser, même dans ces minutes de crise passionnelle où il va étreindre ce qu'il désire, du moins il le croit, séduire Elmire, posséder l'héritage convoité. Il est *l'imposteur*, à qui l'agonie même n'arracherait pas un cri de vérité. Sa vérité, à lui, c'est de se défendre, en se ramassant par une sorte d'instinct rétractile qui tient du réflexe, tant il est spontané, comme l'abaissement de la paupière sur la prunelle qu'une pointe menace. Combien de fois Laure avait-elle, depuis ces quelques mois, frémi tout entière à la seule entrée de sa fille dans la chambre? Combien de fois la fierté et la tendresse lui avaient-elles réchauffé le cœur à constater la beauté de Louise, ses manières fines, son art inné de porter la toilette et l'impression de charme produite sur tous? Mais la prendre dans ses bras, la presser contre elle dans un geste d'aveu, elle ne l'avait jamais fait, et d'autant moins que la petite n'avait provoqué aucun mouvement de ce genre. Elle non plus ne paraissait pas éprouver le besoin de l'expansion quand elle était émue. L'était-elle jamais? Si étrange que cela puisse paraître, la personne qui se posait cette question le plus souvent et avec le plus de tristesse intérieure, c'était la mère. Du moins, elle en parlait sans cesse au seul des assidus de son salon qui sût la vérité sur la naissance de sa fille.

Cet homme, qui a joué un rôle décisif dans ce petit drame de la vie parisienne, portait, il porte toujours, un de ces vieux noms de l'histoire de France, perdus dans les Mémoires du seizième siècle, le plus beau monument peut-être et le plus inconnu de notre littérature. Il s'appelait Colombières et il descendait du capitaine Colombières, qui commandait à Saint-Lô, lors de l'assaut donné à la ville au mois de juin 1574. C'est ce Colombières qui cria, du haut des remparts, à Montgomery, prisonnier des assiégeants, et qu'on avait mené au pied de la brèche pour exhorter l'obstiné à se rendre : « Non! non! mon capitaine, je n'ai pas le cœur si poltron que de me rendre pour être mené à Paris servir à ce sot peuple de passe-temps et de spectacle, en une place de Grève, comme je m'assure qu'on vous y verra bientôt. Voilà le lieu (montrant la brèche) où j'ai résolu de mourir, et où je mourrai possible dès demain, et mon fils auprès de moi... » *Ce qui advint*, ajoute sans commentaire le chroniqueur qui nous a conservé ce magnifique discours d'un soldat. De la brèche de Saint-Lô au gynécée suspect de la rue de La Baume, où le dernier héritier de ce héros fréquentait quotidiennement, quelle distance! L'ironie de contrastes pareils se renouvelle dans le Paris contemporain, hélas! trop souvent, à l'occasion de personnages encore plus glorieusement nommés que le descendant du capitaine huguenot. Tous ceux qui savent un peu d'histoire ont deviné, rien qu'au dialogue avec Montgomery, de quel côté combattait le seigneur de Colombières, dans les guerres religieuses d'alors. Il avait un second fils que le roi de Navarre, le futur Henri IV, prit avec lui, et qui se distingua, très jeune encore, à la prise de Cahors. Ce Colombières-là était, comme le

Bourbon, son maître, aussi politique que brave. Lors de l'abjuration de 1592, il jugea très sagement qu'une autre époque commençait. Il fut du petit nombre des gentilshommes réformés qui se convertirent avec le roi. La fortune de la famille s'en trouva si bien qu'au mois de décembre 1673 des lettres patentes, enregistrées le 15, érigèrent Colombières en duché-pairie pour Armand, l'arrière-petit-fils du défenseur de Saint-Lô. Le nouveau duc, colonel-général des dragons, lieutenant-général, chevalier des Ordres, gouverneur de Cambrai, premier écuyer du roi, a été portraîturé par Saint-Simon dans une page certainement injuste, — car de telles fortunes supposent tout de même un talent, — certainement fondée aussi, car notre réputation nous ressemble toujours par quelque côté : « C'était, » dit Saint-Simon, annonçant sa mort, « un homme obscur, frénétique et débauché. » Ces lignes du célèbre mémorialiste peuvent n'être pas très exactes, appliquées au grand seigneur du dix-septième siècle. Elles deviennent saisissantes de divination, quand il s'agit du duc de Colombières actuel, celui qui servait de confident à Laure Palmi et auquel j'arrive. En 1910 — cette histoire se passait l'année dernière — l'actuel duc de Colombières avait cinquante-cinq ans. Séparé de sa femme vingt ans auparavant, il s'était presque entièrement retiré de son monde, auquel il ne tenait plus guère, malgré d'innombrables cousinages, que par sa fréquentation assidue au cercle de la rue Scribe. Des magnifiques apanages de sa maison, Philippe de Colombières n'a eu, à sa majorité, que cent cinquante mille francs de rente. Avec la dot de sa femme, une demoiselle de Mégret-Fajac, il pouvait mener la vie d'un homme de son rang et vieillir dignement. Au lieu de cela Mme de Colombières a fini de vivre en province, avec sa fille, — elle est morte en 1907, — à demi ruinée, et le duc n'a pas douze mille francs par an à dépenser, dans une existence qui serait complètement dégradée, s'il n'avait pas été, à la lettre, recueilli par la marquise Palmi. Tout a fondu, misérablement, dans des à-coups impossibles à définir, sinon par les termes de Saint-Simon. Par moments, ç'a été le jeu. Et l'on a vu Philippe perdre des cinq mille louis, dans une nuit, à une table de tripot — obscurément, en effet, comme son ancêtre, et frénétiquement. D'autres fois, ç'a été une aventure de femme, pas même, de fille, et l'on a vu Philippe offrir pour cent mille francs de perles à des créatures qui ne se cotaient pas elles-mêmes au millième d'une somme pareille. Ç'a été aussi, à certains moments, des fastuosités extravagantes, des fêtes données dans des restaurants où les fleurs seules coûtaient deux cents napoléons, et, au dessert, l'amphitryon demandait aux dames si elles voulaient aller au théâtre et où. Sur quoi, il tirait de sa poche les coupons de la grande avant-scène à l'Opéra, aux Français, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase, à la Renaissance, à la Porte-Saint-Martin. Il les avait toutes prises pour que ses invitées pussent choisir. Elles choisissaient, et on allumait les cigares et les cigarettes avec les coupons inemployés. Le lendemain, c'était quelque spéculation, entreprise absurdement, sur l'indication d'un employé d'un Crédit quelconque, où le duc avait son compte de chèques. Puis des voyages, des chasses, des duels, le tout avec cette violence impulsive dont les volte-face contradictoires ne permettent pas de discerner la vérité intime d'un tempérament. Toujours *l'obscur dans la frénésie.* Au physique, le duc était petit, court sur jambes, avec de larges épaules. Depuis qu'il grisonne, le caractère velu de son bestial visage s'exagère encore : le poil lui sort de partout, des oreilles, des narines, du cou. Il n'a pas perdu un seul de ses cheveux, qu'il porte taillés en brosse. Ils font une calotte épaisse, drue et basse, à son crâne dont la forme ravirait ce phrénologiste qui, fouillant un ancien cimetière de nobles à Montpellier, découvrit que l'aristocratie conquérante, en France, est dolicocéphale ! Une chose est certaine : ce petit homme trapu, à l'œil bleu clair sous des sourcils broussailleux, toujours habillé excentriquement, témoin le haut de forme en drap brun dont il se coiffe, trouve le moyen d'avoir grand air, avec ses grosses bottes, ses goûts de cocher, ses paletots mastic, ses cravates trop vives et son éternel cigare. C'est une tenue de bookmaker, et il n'en est pas moins M. le duc, comme sous l'ancien Régime. Une espèce d'autorité impérieuse émane de son étrange personnage. Vous pourriez vous colleter avec lui, essayer avec lui des *upper-cut* et des *cross*, des *hook* et des *swing*, dans une passe de boxe, le sport dont il est le plus friand. Vous pourriez vous griser avec lui, les petites varicosités de ses narines attestent qu'il cultive la dive bouteille. Vous n'imagineriez pas une minute que vous pourriez être familier avec lui. Il rit haut. Il coupe ses phrases avec des *hein!* qui rappellent les chevaux qu'il a tant aimés. Il parle un jargon d'écurie, de tripot et de bar. Voici qu'il a une façon de vous regarder, de poser sa voix, d'esquisser un geste. Vous avez devant vous un grand seigneur. Ce n'est pas un préjugé dû au prestige de son nom. N'importe qui éprouve cette impression. Voyez-le descendre d'un fiacre, flatter l'encolure du cheval, lui regarder les dents en connaisseur, pendant que le cocher compte la monnaie à lui rendre. Un petit garçon pâtissier passe en sifflant, qui écrit des grossièretés sur tous les murs et attrape tous les passants. Il effleure ce vieux monsieur. Celui-ci se retourne. Et le petit garçon continue sa marche sans plus siffler de dix minutes. Son dandinement de voyou s'est fait timide. Il vient d'être gêné par la haute mine de ce *panné*, chez lequel l'animal de race survit à tout. Les

Colombières ont dans leur blason, trop compliqué pour que l'on rapporte ici ce véritable rébus héraldique, des aigles et des colombes, avec cette devise : *Si pacem affers, columba, si bellum, aquila* (1). Et il y a de l'aigle, du féroce oiseau toujours inquiet dans le profil et dans la prunelle du gentilhomme, dégradé par ses vices et ses folies. Essayez donc de le lui dire.

Les contraires s'attirent, dit un proverbe qui fournit du moins une explication commode à cet autre rébus : une liaison entre une femme aussi prudente, aussi avisée que Laure, et un brûle-tout, un homme à coup de boutoir et à coup de tête, un braque à fourcades, comme celui-là. Mais explique-t-on jamais la vie et ses concordances inattendues qui veulent que deux êtres se rencontrent au moment précis où ils ont besoin l'un de l'autre? Quand Philippe de Colombières avait été présenté à la marquise Palmi, celle-ci se trouvait intriguer à vide, si l'on peut dire. Elle avait tout atteint des ambitions que sa nature, essentiellement raisonnable et raisonneuse, concevait comme possibles. N'étant pas de celles que le succès rend chimériques, cette volontaire n'avait plus rien à vouloir. L'entrée de Colombières chez elle lui avait donné l'idée qu'elle pourrait cependant troquer le nom, distingué mais par trop exotique, de Palmi contre un autre. Le mot célèbre : « Une duchesse a toujours trente ans pour un bourgeois » est peut-être plus vrai, si l'on intervertit le genre des deux mots. Colombières, Laure le vit bien vite, était un faible et que les moindres attentions devaient prendre. Il était, d'autre part, à la veille d'être veuf. La veuve de Vincenzo Palmi avait, dans sa pensée, et depuis des années, médité et repoussé bien des projets de remariage. Celui-là la fixa pour un motif, autre encore que la vanité d'avoir, sur les panneaux de son automobile, les huit fleurons d'or à feuille d'ache de la couronne ducale et le manteau d'azur fourré d'hermine autour de l'écusson. A peine eut-elle connu Colombières qu'elle essaya de mettre un peu d'ordre dans le gâchis de cette existence. En cela, elle obéissait au plus profond de ses instincts : le goût de l'influence et celui du rangement. Six mois après la présentation du duc rue de La Baume, les amis de Philippe pouvaient remarquer en lui de tout petits mais significatifs changements : moins de laisser aller dans sa tenue, plus de sobriété dans ses beuveries, un adoucissement de ses propos. Il lui arriva, au *Club*, en causant Bourse, d'indiquer comme bons des placements qui l'étaient réellement. Il régla quelques dettes criardes, ce qui supposait que ses affaires d'argent marchaient moins mal. Vous devinez que Laure l'avait tuyauté. Enfin, on le vit apparaître dans les restaurants, au théâtre, chez la marquise elle-même, flanqué d'un grand jeune homme qui n'était autre que son fils. Le jugement de séparation prononcé entre lui et sa femme lui avait laissé ce garçon. La fille, je l'ai déjà dit, avait été laissée à la duchesse, et, après la mort de la mère, donnée à sa grand'mère Mégret-Fajac. Le père avait remisé l'enfant au collège d'abord, puis chez sa propre femme, et, celle-ci devenue trop malade, chez la même grand'mère. Qu'il l'eût repris chez lui, fût-ce afin de l'associer à une existence dangereuse pour un jeune homme de vingt ans, c'était le signe que son égoïsme détendait, qu'il concevait à nouveau quelque idée de devoir et de responsabilité. Ce vague renouveau de sens moral aboutissant à ce résultat singulier : la présence habituelle de Guillaume de Colombières — c'était le nom du fils — chez la maîtresse du père, c'est de quoi indigner ou faire sourire, suivant l'humeur. Mais dans un certain Paris, celui qui touche au théâtre et à la haute galanterie, les anomalies de la conscience et de la sensibilité sont la norme. Laure Palmi était de très bonne foi en considérant qu'elle avait tiré Colombières de la boue. Elle lui en gardait cet attachement du bienfaiteur pour l'obligé, dont Labiche a tracé, dans un vaudeville fameux, la caricature un peu grosse mais justement observée. Elle essayait, toujours avec bonne foi, d'avoir la même influence heureuse sur le jeune homme. Elle se préparait à jouer, auprès de lui, le rôle de belle-mère, quand l'heure serait venue. Elle aurait bien voulu hâter cette heure. Mais plus elle connaissait Colombières, plus elle s'en rendait compte : Philippe gardait dans le caractère des parties dangereuses et cachées, des capacités de brusque révolte. Il fallait que l'idée de ce mariage lui fût non pas imposée, mais suggérée, par l'accoutumance, par la crainte de perdre un intérieur où il était si bien *at home*. Tout en maintenant, dans leurs relations extérieures, une irréprochable décence, la marquise avait subordonné peu à peu son salon à celui dont elle rêvait de porter un jour le nom. La confidence de sa maternité avait eu le même but : se faire estimer, prouver qu'elle n'était pas indigne de ce nom. La simple transcription d'un entretien entre les deux amants achèvera de préciser leurs rapports. Il avait lieu la veille du jour où l'événement, le plus facile à prévoir cependant, et, comme il arrive, le plus inattendu, devait mettre ces deux êtres en face l'un de l'autre, avec de tout autres sentiments — ou plus simplement avec leurs sentiments vrais. On verra, par cette conversation, combien ils soupçonnaient peu une vérité pourtant inscrite, et si visiblement, dans les données parmi lesquelles ils se mouvaient. La limitation de l'intelligence, chez les personnes trop calculées comme était Laure, réside dans cette force même de calcul. Elles finissent par ressembler à ces savants distraits,

(1) Si tu apportes la paix, je suis une colombe, si c'est la guerre, je suis un aigle.

admirables observateurs de ce qu'ils regardent, mais qui ne voient plus que ce qu'ils regardent. Le duc, lui, était trop passionné pour ne pas vivre dans des mirages. Les gens de ce type, impulsifs, brusques et toujours sur l'œil, sont comme le cheval qui s'affole devant son ombre. Etre en rapport avec quelqu'un, pour eux, c'est le construire d'après l'état de leur sensibilité. C'est dire que ce père et cette mère étaient les gens les moins capables de déchiffrer une énigme cependant si claire : Guillaume et Louise se rencontraient sans cesse. Ils étaient les deux seuls jeunes gens qui fréquentassent le salon de la rue de La Baume, peuplé de trop d'amis anciens pour que le Quadragénaire n'y dominât point. Quelle impression ce garçon de vingt et un ans avait-il produite sur cette fille de dix-huit — et réciproquement? Ni Colombières ni sa maîtresse ne s'étaient encore avisés d'y songer. Mais voici cette conversation.

— « A qui le dites-vous? » avait répondu Laure, à une phrase de son interlocuteur sur l'ingratitude des enfants. Elle avait eu, pour prononcer ces quelques mots, sa physionomie des heures de déception, que son amant connaissait bien. C'était alors, chez cette femme si décidée, si nette, comme une décomposition de tous les traits. Dans ces instants-là, elle ne jouait pas la comédie. La tension excessive de telles existences ne va pas sans de profondes usures qui confinent sans cesse à la neurasthénie.

— « Hein? Mais Louise est parfaite pour vous, » avait repris Colombières. « Je la regardais encore, tout à l'heure, vous aider à servir le thé, et si gentiment! »

Il était sept heures moins le quart. Le seul aspect du salon révélait que la marquise Palmi avait eu, comme à l'habitude, plusieurs visites : fauteuils et coussins déplacés, tasses vides posées sur la table à thé, rôties et gâteaux manquant dans les assiettes; et le duc continuait :

— « Elle se forme tout à fait, cette petite. Elle sera une Dame, je vous assure... Et si prévoyante, si attentive!... Qu'avez-vous à lui reprocher? Hein?... »

— « Ça, » fit la mère, « que tout, chez elle, est attention. Oui. Attention et volonté. Jamais un élan, une spontanéité. Il y a des instants où j'ai tellement envie de lui dire ce que je lui suis, pour lui arracher un cri du cœur. Et puis, je me tais. Il le faut, pour elle et pour moi. Une mère doit compte de sa vie à sa fille; une protectrice, non. Enfin, je m'en tiens aux raisons que vous savez. J'ai ce principe : ne jamais défaire, dans des minutes d'émotion, les choses que l'on a décidées dans des minutes de réflexion. Tout de même, si elle m'aimait davantage, elle serait plus confiante, plus ouverte... »

— « C'est de la timidité, » dit Colombières, « au lieu que Guillaume... » — ici l'éternel « hein! » — « il sait qu'il est mon fils, lui, et rien, rien... Je ne l'embête pas de morale, pourtant. Hein? Je ne demanderais qu'à être son camarade, et c'est des silences!... Croiriez-vous qu'il sort sans cesse le soir, pour rentrer à des deux et trois heures du matin?... Ce serait naturel qu'il me dît : « Nous nous sommes « joliment amusés, hier, papa... Nous étions « un Tel, un Tel et une Telle. » Mais oui, » insista-t-il, sur un geste de protestation de Laure. « Vous me voyez l'empêchant d'avoir une maîtresse? Hein?... J'ai à tous moments l'envie de lui parler, moi. Il me suffirait de l'attraper sur ses sorties nocturnes. Et puis, je fais comme vous, je me tais. Pourquoi? Hein? Parce que je l'aime, ce pauvre gosse. Ah! ma chère amie, que vous avez eu raison malgré tout de me le faire reprendre chez moi! C'est si bon de se sentir père. Seulement, je voudrais que, lui, il se sentît fils. »

— « Il faut bien payer un peu!... » répondit Laure.

Qui eût entendu cette phrase prononcée presque solennellement par la jolie bouche de cette pécheresse en eût éprouvé une forte impression d'une ironie qui aurait eu tort à demi. En avançant dans la vie, Laure a pris une habitude de *moraliser*, devenue presque sincère. Et pourquoi même presque? Un boursier, sans scrupules dans les grandes affaires qu'il brasse, est-il un hypocrite lorsqu'il découvre une erreur à son profit, en vérifiant le livre de son maître d'hôtel et qu'il se refuse à en bénéficier? « Vous vous êtes trompé de dix francs. Ce n'est pas deux cent vingt que je vous dois : c'est deux cent trente. Soyons honnêtes. » Dans tous les domaines, le soin du détail produit un goût de la correction si voisin de la vertu qu'inversement une vieille drôlesse qui a su bien administrer, centime par centime, une fortune mal gagnée, est sincère en traitant de coquine la femme de chambre qui lui majore sa note. A jouer son rôle de conseillère intelligente, d'amie compatissante et délicate, de directrice de conscience, ne souriez pas, Laure est arrivée à des façons de parler et de penser qui la préparent à un dernier avatar, si elle ne meurt pas auparavant, il est certain : celui des œuvres.

— « Oui, » insista-t-elle, « vous savez que c'est ma conviction. C'était celle d'un homme qui n'était pas un niais, Napoléon. « Tout se paie, » répétait-il à Sainte-Hélène. Nous avons trop négligé nos enfants, mon ami, et nous le payons... »

— « En voilà des farces, » répondit le duc en s'esclaffant. Comme beaucoup de gens de sa caste quand ils se déclassent, il pensait avec passion contre son milieu originel. Le fils d'un dévot, et qui ne croit plus, a toujours l'impiété outrageante. Le duc affectait un nihilisme religieux qui n'avait d'égal que son scepticisme politique. Les grands seigneurs ont-ils si tort de trouver plaisante l'indignation contre les nouveaux révolutionnaires chez les bourgeois

dont les pères ont si durement dépossédé leurs aïeux? »

— « Payer quoi? » insista-t-il. « Quoi? Et à qui? Hein? »

Et il s'ébroua dans un nouveau rire gouailleur qui parut peiner Laure. Elle mit sa main doucement sur le bras de son « ami ». Si cet euphémisme n'existait pas, elle l'eût inventé.

— « Vous ne croirez donc jamais à rien, Philippe? Je vous assure que ça vous portera malheur. »

— « Et moi, je te dis que tu finiras dans la calotte, » dit le duc en changeant subitement de ton, et il prit la taille de son « amie » — ménageons toujours les susceptibilités de Laure — avec un geste de soudard contre lequel elle ne se défendit pas. « Si mon fils, à vingt ans, n'était pas un lascar, il ne serait pas mon fils. Hein? Et c'est bien mon fils! Ce dont je me plains, c'est qu'il ait ce côté en dessous, clérical et sournois. Hein? Ça, c'est de la mère. »

— « Vous n'allez pas dire du mal de votre femme? Je vous le défends, » interrompit Laure.

— « Elle n'a fait qu'une chose de bien, » répondit Colombières, « c'est de mourir, hein? »

— « Allons! allons! ne vous faites pas plus mauvais que vous n'êtes. Je vous ai vu, le jour où vous avez appris sa mort. Vous étiez très remué... Ne riez pas de ce rire-là, Philippe. Je n'aime pas quand vous faites le cynique. Ce n'est pas vous, ça. Ce n'est pas vous... Voyons. Voulez-vous que je vous le confesse, moi, votre fils?... Tenez. Venez dîner tous deux, ce soir. Je n'ai personne. Vous vous en irez à dix heures. Je le garderai. »

— « Impossible, ma chère amie. J'ai invité quelqu'un au club. Et, quant à Guillaume, le reverrai-je seulement avant demain matin? Je ne regrette pas de l'avoir pris avec moi, au contraire, je viens de vous le dire... Mais, tout de même... »

— « Vous êtes toujours moins seul qu'avant. Et puis, je vous le confesserai... Vous verrez que c'est vous qui ne savez pas le prendre. »

— « Il n'est pas prenable. Vous le voyez bien, vous, par votre fille, qu'il y a des cœurs qui sont comme noués, hein? »

— « Il vous dit « papa », répondit Laure, « et elle ne me dit pas « maman ».

Pour une fois, cette simulatrice, si profondément habituée à ruser qu'elle jouait la comédie toute seule dans sa chambre, devant son miroir, eut dans le regard une vérité. Colombières, qui n'était pas un homme à nuances, sentit pourtant celle-là. Il baisa la main de sa confidente, qui lui dit :

— « Venez-vous déjeuner, demain? »

— « Mais oui, en rentrant du Bois. »

— « Amenez Guillaume. Il monte avec vous?... Oui. Alors venez tous deux dans votre costume de cheval. Je vous jure que je vous le confesserai. »

Un silence. Puis le duc :

— « Et l'après-midi, que fais-tu, demain?

— « Moi? Je suis libre, » avait répondu Laure. « Je peux très bien aller prendre le thé chez toi. »

Ce dialogue était presque innocent, sauf ce tutoiement de la fin, lancé par l'intrigante avec ce regard. Pour un casuiste, il y aurait même là une trace de demi-vertu. Depuis l'installation de sa fille, rue de La Baume, Laure donnait tous ses rendez-vous amoureux hors de chez elle; ce qui, entre parenthèses, ne la changeait pas beaucoup de ses habitudes. Son goût de la double vie était trop d'accord, sur ce point, avec ses intérêts. Ce système de la galanterie en ville était une application logique de ce que Balzac, qui ne craignait pas les formules pédantes, eût appelé, bravement, la philosophie de la façade. Et il n'eût pas eu si tort. Les partis pris très prémédités de conduite amènent toujours ceux qui ont l'énergie de les concevoir à une vue générale de la vie humaine. Elle vaut celle des abstracteurs professionnels de quintessence.

— « Alors, à demain, à déjeuner ici, puis chez moi, » conclut Philippe.

Elle insista, voyant qu'il continuait à être triste :

— « Et je te répète : ne sois pas inquiet sur Guillaume. »

Il hocha la tête et il eut, lui, dans le regard, une si profonde expression de douleur paternelle que, lui parti, Laure demeura quelques instants debout, à la place où il l'avait quittée, immobile. Elle fit le geste d'essuyer une larme qui lui était venue au bord des paupières en serrant la main de son amant, et cette larme était presque involontaire. Ce dont on ne s'étonnera pas trop, si l'on a compris le caractère de cette femme, tellement complexe par son mélange de rouerie foncière et de délicatesse dans le détail de ses impressions! Elle ne discernait plus ses sentiments réels de ses sentiments joués, ses spontanéités de ses réflexions, ses qualités, — elle en avait, — de ses vices. Et, comme on vient de le voir, la sensibilité du duc, de ce rude seigneur fait pour être un simple, était en train, à son contact, de se frelater autant que la sienne.

IV

Il y avait cinq heures que la porte cochère de l'hôtel Palmi s'était refermée sur la silhouette trapue du père de Guillaume, — et la soirée s'était passée pour l'aventurière, comme toutes les soirées se passaient quand elle ne recevait pas, avec la correction un peu cérémonieuse qui était l'air de la maison. Un caricaturiste humoristique, si la Dame du lieu eût jamais admis chez elle d'aussi redoutables observa

teurs qu'un Forain ou que ce Sem déjà nommé, aurait dessiné avec délices le respectable Joseph dans sa tenue de majordome, aidé par un valet de pied en livrée et servant le dîner de sa patronne en grande toilette, avec Louise non moins parée. La table était carrée, d'après la mode anglaise, et quand les deux femmes dînaient seules, la jeune fille se mettait sur un côté. Le fauteuil en face de la maîtresse de maison restait vide, comme il convenait chez une veuve qui n'étale pas son veuvage, mais qui, dans l'intimité, garde sa place à l'absent. Avec un portrait peint par Miraut, et qui représentait une physionomie bien révélatrice du viveur usé et sentimental, — le type classique de l'épouseur de cocottes, — ce fauteuil vide était tout ce qui restait de feu Vincenzo Palmi, personnage aussi mort, aussi lointain qu'un Pharaon, Touthmâsis III, Amênôthès II ou ce roi Khouniatonou, fils de la reine Tîyi, dont l'effigie découverte en 1907, à la vallée des Rois, fait aujourd'hui l'objet d'interminables discussions entre les égyptologues.

Après le dîner, servi dans un chantilly de la bonne époque, avec le cor de chasse rouge, les deux femmes s'étaient retirées dans le petit salon. Là elles avaient travaillé, toutes deux, comme des châtelaines de Vendée ou d'Anjou, à des ouvrages pour les pauvres. Il est douteux qu'il soit tenu compte là-haut, à Laure Palmi, de la charité qui met ainsi, le soir, dans ses jolis doigts savamment manicurés, le crochet d'ivoire et la laine brune ou grise. La conversation avait été de nature à justifier les plaintes échappées tout à l'heure à Laure, distante, insignifiante et superficielle. La soi-disant nièce et la soi-disant tante avaient parlé du temps qu'il faisait, de la quantité de laine employée pour leur ouvrage, d'essayages et d'étoffes, de domestiques, à l'occasion d'une « carotte » découverte dans la note du chauffeur. Enfin, de vrais propos de femmes du vrai monde, coupés de temps à autre par des silences, durant lesquels les yeux de Laure se levaient pour étudier le visage de Louise, si étrangement impénétrable avec ses paupières baissées. Le front, bombé sous les cheveux cendrés, était tout jeune, — et pourtant une ride se creusait entre les sourcils, trop fixe et trop profonde pour s'expliquer par la seule attention accordée au travail. Il y avait aussi, dans les joues de ce charmant visage, comme des creusements qui n'étaient pas produits par le jeu de la lumière. La plus tamisée des électricités répandait un jour si doux dans la pièce! D'ailleurs, cette électricité était lointaine. Laure ne tricotait, comme elle n'écrivait, qu'à la clarté de deux lampes Carcel, — bibelots déjà antiques, pour lesquels elle se plaignait souvent, comme une douairière de la rue Saint-Guillaume, de ne plus trouver de réparateurs. Ce n'était pas cet éclairage atténué qui sculptait ainsi le masque de Louise en méplats un peu trop marqués pour ses dix-neuf ans. Ses lèvres délicieusement renflées se fermaient dans un pli où se devinait cette volonté tendue que lui reprochait sa mère. Était-ce un trait de nature, une disposition du tempérament, ou bien cette bouche de la jeune fille, qui donnait l'idée d'une discrétion impénétrable, gardait-elle un mystère? Depuis bien des jours, Laure était possédée jusqu'au tourment par le désir de faire parler son énigmatique enfant. Et puis, elle tremblait, comme elle l'avait laissé entendre, de découvrir que Louise soupçonnait la vérité de sa naissance. La mère se sentait incapable d'expliquer à sa fille pourquoi elle l'avait abandonnée, durant toute son enfance, à des mercenaires. Elle appréhendait que la curiosité de Louise n'allât plus loin, et une enquête, moins que cela, un doute sur les origines de sa grande fortune et de son luxe. Sans doute, l'entretien avec Colombières avait encore avivé chez elle cette sensation si indéterminée et pourtant si nette d'un secret caché derrière le silence de la jeune fille. Ce tête-à-tête lui fut, à un moment, pénible jusqu'à en être douloureux, sans qu'elle trouvât la force d'un interrogatoire dont elle n'avait d'ailleurs pas les éléments. Que demander? Et puis, elle aurait eu de quoi attaquer et pousser cet interrogatoire qu'elle en eût redouté les surprises. Aussi fut-ce avec un soulagement presque physique qu'elle reçut le baiser de la jeune fille, quand vint l'instant réglementaire de la séparation.

Une Laure Palmi, demeurée si jeune, si intacte à travers la vie, et quelle vie! n'aurait pas rempli son type si elle n'avait pas été une hygiéniste minutieuse. Pratiquant avec une vertu impeccable, dans sa conquête sociale, la grande vertu, le secret des réussites durables : le soin du détail, comment l'eût-elle négligé dans l'administration de sa santé? Se bien porter, elle le savait, c'était rester belle. Aussi l'ancienne actrice s'arrangeait-elle pour être toujours couchée à minuit, excepté les jours de théâtre qui devenaient pour elle de plus en plus rares. Quand elle était seule, elle se retirait à onze heures sonnantes, prenait un grand bain destiné à combattre l'insomnie, plus efficacement et moins dangereusement que les diverses drogues de la pharmacopée moderne, *chloral*, *trional*, *sulfonal*, *somnal* et autres poisons des centres nerveux. Pas plus ce soir-là que les autres elle ne faillit à une pratique dont elle connaissait la bienfaisance, et il y a, en effet, dans une habitude constamment suivie, un tel pouvoir d'automatisme qu'en dépit de ses préoccupations la mère de Louise reposait du plus paisible sommeil, quand, à deux heures, plusieurs coups vivement frappés à la porte de sa chambre à coucher la firent se réveiller en sursaut. Elle ne dormait jamais qu'après avoir donné à toutes les serrures un double tour de clef, geste instinctif d'une défiance contre

laquelle luttait vainement une autre terreur, celle de l'incendie. La seule idée fixe — un psychiâtre dirait *phobie* — qui trahît, dans cet organisme si équilibré, une tare nerveuse, était la crainte d'un assassinat nocturne. Aussi demeura-t-elle une seconde bouleversée à entendre, dès qu'elle eut dit : « Qui est là ? » cette réponse jetée à travers la porte :

— « Madame ! Madame !... il y a un cambrioleur dans la maison. »

C'était Constance qui criait ces mots, d'une voix que l'émotion rendait rauque et sourde. Mais déjà la dormeuse ainsi réveillée pressait le bouton de l'électricité; elle armait un petit revolver toujours à portée de sa main. Son bouleversement ne l'empêchait pas d'agir. C'est le trait qui distingue les tempéraments faits pour la lutte et la résistance : le danger les calme au lieu de les énerver. Cette femme, dont l'énergie ne s'employait jamais qu'aux difficultés de la bataille sociale, était capable de faire face, sans défaillance nerveuse, au plus redoutable péril physique. Elle avait retrouvé tout son sang-froid, quand elle ouvrit à Constance affolée, en jupon et les pieds nus dans ses pantoufles. Visiblement, la camériste n'avait fait qu'un saut de sa chambre chez sa maîtresse, et, toujours haletante :

— « Que madame la marquise ne sorte pas, surtout !... *Il* est dans la maison, mais Joseph le trouvera. Nous avons réveillé le chauffeur et Raymond » — c'était le second domestique; — « tous trois sont armés, et ils fouillent l'hôtel, pièce par pièce. »

— « Comment savez-vous qu'il y a quelqu'un dans l'hôtel ? »

— « C'est vrai !... Je n'ai pas dit à Madame... Voilà ! Ah ! que Madame a raison de nous conseiller de dormir, les fenêtres accrochées seulement et pas fermées ! Sans ça, nous n'aurions rien entendu... Il était une heure. Joseph me réveille. « On marche dans le jardin, » qu'il me dit. Je pousse un cri. Je ne suis pas courageuse comme Madame, moi. Il me met la main sur la bouche. « Tais-toi ! » qu'il me dit. Il se lève. Il regarde. Il voit une ombre qui bouge le long du mur du jardin. « J'ai toujours dit à Madame, » qu'il me dit, « qu'elle devrait condamner la « petite porte sur la rue de Courcelles. C'est par « là qu'*il* sera entré. »

Il y avait, en effet, attenant à l'hôtel Palmi, un jardin assez long. Une servitude, imposée lors du morcellement d'une propriété plus vaste, maintenait, entre ce jardin et la rue de Courcelles, un couloir à ciel ouvert, jadis une allée entre de hauts jardins, aujourd'hui un boyau entre deux murs, mais qui permettait de communiquer. Laure avait toujours projeté de s'agrandir de ce côté, et elle n'avait jamais voulu vendre ces quelques mètres de terrain. La chronique du quartier racontait que cette double entrée avait jadis été commode à l'aventurière. Peut-être l'était-elle encore. Comment expliquer, sans cela, qu'une personne aussi prudente eût maintenu cette seconde porte, véritable appel au cambriolage ? L'incident actuel en était la preuve.

— « Et Joseph est sûr que l'homme est dans l'hôtel ? »

— « Sûr comme nous sommes ici. Refermez la porte, madame la marquise, et vite ! Vite... Ces gens-là, quand ils sont surpris, sont capables de tout. C'est à cause de ça que j'ai réveillé madame la marquise. Si l'on tire des coups de pistolet, que j'ai pensé, il faut que madame la marquise sache et qu'elle n'aie pas peur. »

— « Mais je n'ai pas peur ! » répondit la maîtresse qui continuait à contraster par son calme avec l'agitation de la servante. En dépit de cette objurgation, elle commença de se vêtir. Elle devait, plus tard, se rappeler un détail très significatif, elle l'enregistra, sur le moment, sans l'interpréter et sans même s'en rendre bien compte. Cette Constance, si affolée, semblait-il, par la présence du malfaiteur, l'aida dans cette toilette sommaire avec autant d'adresse que si son mari n'eût pas été en train de risquer sa vie peut-être en donnant la chasse à un inconnu qui pouvait, lui aussi, être armé, qui l'était certainement. La femme de chambre continuait à proférer un flux de paroles épouvantées, et, pendant ce temps, ses mains expertes attachaient les agrafes, nouaient les rubans avec leur précision habituelle. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, et Laure était en bas de l'escalier à interroger Joseph qui, tout en criant aux deux autres : « Il n'est pas là... Fouillez les salons, maintenant, au premier étage, » entraînait sa maîtresse à part, pour lui dire tout bas :

— « Que madame la marquise les laisse monter, et qu'elle reste !... C'est grave. C'est très grave... »

Puis plus bas encore :

— « Que madame la marquise aille à la porte de mademoiselle Louise. Et surtout qu'elle ne fasse pas un mouvement, pas un geste, rien qui *leur* apprenne qu'elle est là. Je rejoins madame la marquise tout de suite. »

Ce discours, si extraordinaire déjà, était débité sur un ton si impératif sous l'obséquiosité des formules; les yeux de celui qui le prononçait, avec une telle affirmation, étaient si étranges que la maîtresse se conforma strictement, par une obéissance quasi mécanique, à cet ordre de son domestique. Celui-ci avait rejoint ses camarades qu'il entraînait, qu'il égarait évidemment, dans une feinte recherche. La mère, elle, se dirigeait, la gorge serrée, le cœur battant, par le corridor du rez-de-chaussée, vers cet appartement de sa fille où l'inconnu se trouvait caché. « Leur, » avait dit Joseph. Cette expression avait épouvanté Laure Palmi plus que n'aurait fait l'apparition du visiteur noc-

turne, un *browning* au poing. Pour que le maître d'hôtel lançât ainsi les deux autres hommes sur une fausse piste, il fallait qu'il sût que l'individu caché dans l'appartement de Louise n'était pas un voleur. Comment l'avait-il appris? A la réflexion, et plus tard aussi, Laure devait traduire dans sa réalité ce nouveau détail, non moins révélateur que l'agilité juste des gestes de la femme de chambre. Le ménage était « de mèche ». L'argot des bandits est ici à sa place. L'inconnu ne s'était introduit dans la maison qu'avec leur complicité, pour un tout autre motif que le vol, et l'alerte donnée par le maître d'hôtel n'avait pour but qu'un scandale. Il s'agissait de faire surprendre, par la protectrice de Louise, une intrigue à la suite de laquelle l'intruse devrait déguerpir. Un simple mot éclairera du coup le rôle joué dans cette tragédie par Joseph et par sa femme : cette intrigue avait été favorisée par eux, avec toute la science de l'entremise acquise au service de la terrible rouée qu'était Mme Palmi, sous ses dehors de distinction un peu affectée. Leur petite affaire portait même par trop la marque de l'éducation reçue chez Laure. Ils avaient fait comme elle, dont Casal disait profondément : « Elle n'a qu'un défaut : elle en *remet*. » Le couple des deux domestiques en avait *remis*. Ayant favorisé, avec une hypocrisie consommée, un roman sentimental de Louise, d'abord innocent, puis troublé, enfin coupable, ils avaient voulu sauver la face, même vis-à-vis d'elle. Cette comédie d'une épouvante autour d'un cambrioleur leur permettrait de dire : « Ah ! si nous avions su tout de suite que c'était l'ami de mademoiselle !... » En attendant, les choses marchaient exactement comme ils avaient calculé. Laure avait commencé de gravir, en étouffant le bruit de ses pieds, le petit escalier amorcé sur un couloir latéral qui donnait accès à l'appartement de Louise. Elle appuyait son oreille contre la porte, en retenant sa respiration. La pièce sur laquelle ouvrait cette porte était le petit salon réservé à la jeune fille. La mère reconnut sa voix à laquelle répondait une voix d'homme, qu'elle reconnut aussi. Le « tu » employé par les deux amants — le même que la mère employait tout à l'heure avec le père de Guillaume — aurait levé tous les doutes de celle qui épiait de la sorte. Mais les circonstances de ce rendez-vous nocturne pouvaient-elles en laisser à la malheureuse femme sur les relations des jeunes gens? Son émotion fut si intense qu'elle dut s'asseoir sur la marche de l'escalier. Elle avait pris sa tête dans ses mains. Pour la première fois de sa vie peut-être, son intelligence si nette était comme emportée, comme noyée par l'orage soudain déchaîné en elle. Ce qu'elle venait de découvrir était trop affreux : son enfant séduite sous son toit, et par qui? Par le fils de l'homme qu'elle était en train de chambrer pour l'épouser, — par ce Guillaume de Colombières, dont elle disait au duc, quelques heures plus tôt : « Je vous le confesserai !... » Elle n'avait plus besoin de ruser maintenant avec le jeune homme. Elle savait le secret qu'il cachait à son père, comme elle savait le secret que lui cachait sa fille. Oui, Louise était bien sa vraie fille, et qui lui ressemblait, par la puissance de dissimuler, d'une ressemblance dont la mère demeurait épouvantée, tant ses forces physiques et morales étaient littéralement dissoutes par le saisissement et l'horreur.

V

— « Cette fois, je crois bien que ça y est, » disait Joseph à sa femme, une heure plus tard. « Quand je l'ai trouvée assise sur l'escalier, et qu'elle m'a regardé, elle avait sa figure du jour où elle a renvoyé Jean, tu te rappelles? »

Constance hocha la tête. Elle ne parut pas convaincue par cette allusion à une de ces péripéties d'office qui font l'objet d'indéfinies conversations entre gens de maison. Elle répondit :

— « Oui, et après? Elle ne l'a pas fait arrêter, Jean, et elle l'avait pris la main dans le sac, en train de *chauffer* des couverts. »

— « Qu'est-ce que ça prouve? Qu'elle n'aime pas les procès. » Un rire cruel passa sur la face rasée du maître d'hôtel. Le décor de cette chambre rendait ce rire plus sinistre. Tout révélait les gâteries de la patronne, depuis le solide acajou des meubles choisis par le ménage jusqu'au tapis du parquet et aux rideaux de l'alcôve. Joseph ajouta : « Mais oui. Qu'est-ce qu'on a sur elle, à la police?... Enfin, elle a quand même renvoyé Jean, comme elle renverra la Louise. »

— « Et si c'est sa fille? »

— « Ce n'est pas sa fille, » répliqua Joseph avec une vivacité qui prouvait combien cet obscur personnage aux prunelles d'animal, jaunes, et enfoncées sous un front bas, mettait de passion à cette entreprise. « Sans ça, elle l'aurait prise avec elle depuis longtemps. C'est ce qu'elle dit, va, une nièce qu'elle a voulu adopter. Maintenant qu'elle sait comme la petite gueuse lui a menti, elle la remisera, à la campagne, dans les grands prix. Tu verras ça, pas plus tard qu'aujourd'hui. »

— « Pourquoi pas tout de suite, alors? » interrompit Constance. « Oui. Pourquoi t'a-t-elle commandé de renvoyer les hommes se coucher? Et, quand vous avez été seuls, pourquoi n'a-t-elle pas frappé à la porte, comme c'était naturel? Il fallait bien que la Louise ouvrît. Elle les pinçait là, sans qu'ils pussent nier. Au lieu que l'amoureux est parti maintenant, comme il était venu. La gosse va faire du chichi, et le gigolot donc ! »

— « Mais si elle avait frappé, et que l'autre, pour se sauver, eût sauté par la fenêtre? Elle n'est pas si haute. Une supposition qu'un des hommes l'aurait vu et lui aurait tiré dessus?... Quand je te dis qu'on a des papiers sur Madame à la police. Cette femme-là, vois-tu, après ce qu'elle nous a fait, j'attends tout d'elle. »

Le drôle était de bonne foi, en considérant comme un monstre de sournoiserie cette maîtresse qui avait pu leur cacher, à eux, des serviteurs modèles, ce qu'elle leur avait caché, et oser ce qu'elle avait osé. Constance insista :

— « Moi, c'est depuis que j'ai su qu'elle avait une histoire avec le *vioque*. Il a beau être duc, c'est dégoûtant. Si ça pouvait aussi liquider cette affaire-là, *hein?* comme il dit. »

Elle imita le hennissement du seigneur de Colombières.

— « Ça la finira, » conclut péremptoirement Joseph. « Quand je t'ai dit : « la petite et le gars « Colombières tiquent l'un sur l'autre, j'ai vu « ça à table. Ouvrons l'œil » — j'avais aussi cette idée : empêcher le mariage avec le père. Il y aura une petite explication un peu chaude entre eux, je te promets... Si le petit jeune homme a lésiné dans le pourboire, quand il te donnait des billets pour la petite, nous serons payés autrement... Nous hériterons, c'est moi qui te le dis... »

— « Madame est presque aussi jeune que nous, » fit Constance.

— « On ne sait ni qui vit ni qui meurt, » répondit Joseph.

Un silence passa entre les époux, que Constance coupa en interrogeant :

— « Est-ce qu'il faudra *lui* redemander la double clef de la rue de Courcelles? »

— « Il faudra ne plus jamais *lui* parler, » répondit Joseph. « Madame sait tout. Nous avons peur pour notre place. C'est tout ce que tu as à lui dire, s'*il* t'aborde quand tu sortiras. Quant à la clef, la serrure sera changée avant midi... C'est égal. Je voudrais bien être à demain et voir la *rouchie* filer. »

Cet échange de propos définit trop nettement le rôle de complaisance scélérate joué à dessein par ce couple infâme, sous des dehors de dévouement, pour qu'il y ait intérêt à préciser les choses davantage. Sur le conseil de son mari, la fidèle Constance s'était comportée comme les soubrettes de l'Ancienne Comédie. Mme Palmi l'ayant chargée de promener Louise, elle avait favorisé de son silence les rencontres entre les amoureux. Joseph avait vu juste, avec ce coup d'œil des serveurs qui surveillent la table d'un grand dîner tout en présentant les plats et en versant les vins. Guillaume et Louise s'étaient épris l'un de l'autre dès les premières visites du jeune homme à l'hôtel Palmi. Un jour était venu où, comme tous les amoureux de son âge, il avait guetté les sorties de la jeune fille, en se cachant. Puis il s'était montré. Il l'avait saluée. Il lui avait parlé. La complicité tacite de la femme de chambre présidait à ce début de cour. Sa complicité active avait commencé le jour où elle avait accepté de remettre une lettre à Louise, en l'accompagnant classiquement des conseils que les Dorine et les Lisette donnent dans Molière aux Marianne et aux Lucinde :

... Mon Dieu, vite, avouez :
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

La remise de la clef du jardin, propice aux rendez-vous dangereux, avait suivi. On a vu avec quelle certitude le maître d'hôtel escomptait le résultat dernier de ces perfides manœuvres qu'il avait dirigées, heure par heure. Cette issue, pour lui, ne faisait pas doute, le matin ne se passerait pas sans un éclat entre la protectrice et la protégée. A l'accent avec lequel sa maîtresse lui avait dit, en le quittant : « Je compte sur votre silence absolu à vous et à votre femme, Joseph... » il avait deviné une volonté déjà décidée. La marquise ne revenait jamais sur un parti une fois pris. Il le savait. Aussi demeura-t-il étonné jusqu'à la stupeur, en constatant, le lendemain matin, que les deux femmes causaient ensemble, comme à l'habitude, au premier petit déjeuner d'abord, puis au second. Et véritablement, leur manière d'être, à l'une et à l'autre, eût déconcerté un observateur plus perspicace et plus désintéressé que le mauvais domestique. Le joli visage finement creusé de Louise avait cette langueur rieuse et songeuse derrière laquelle se cachait un roman heureux. La mère ne l'ignorait plus. Et quelle audace dans la faute, quelle force de domination intérieure, quelle absence de remords surtout! L'aventurière aurait pu, elle aurait dû se reconnaître là comme dans un miroir moral. Cette tranquillité et cette énergie dans la passion et dans le mensonge, n'était-ce pas tout elle? Mais, pour se reconnaître, il faut se connaître. A un certain moment de la vie, nos attitudes trop prolongées deviennent des sortes de sincérités. Laure en était là. Elle regardait, elle étudiait sa fille avec autant de surprise que si elle-même n'eût jamais menti. Et, ce faisant, elle mentait encore. Rien ne transparaissait de sa propre anxiété, derrière le masque de son visage à elle. A peine si le léger réseau de rides, dont l'âge l'enveloppait malgré tout, apparaissait-il davantage autour de ses lèvres et sur ses tempes, à cause des fatigues de l'insomnie. Elle parlait cependant, elle riait, elle mangeait, comme si elle n'était pas sur le point de tenter la grave démarche combinée dans sa longue veillée. Oui. Cette âme énergique et faite pour l'action avait de nouveau pris son parti tout de suite. Sur ce degré d'escalier, à la porte de la chambre où sa fille était enfermée avec le fils de Philippe de Colombières, elle avait regardé en face la situation. Sa souffrance, bien

aiguë pourtant, ne l'avait pas empêchée de se tracer une ligne raisonnée de conduite, la seule que comportassent les circonstances : Louise était la maîtresse de Guillaume; elle serait sa femme.

Comment? Laure pensait trop juste pour ne pas s'en rendre compte : pour que le jeune homme eût entrepris de séduire la jeune fille, au lieu de la demander en mariage, il fallait qu'il eût entrevu un obstacle jugé aussitôt insurmontable. Quel obstacle? Son père, évidemment. Philippe s'était peint aussitôt devant l'imagination de Laure, avec ce je ne sais quoi de sauvage, d'inabordable, même à elle, qu'il portait dans l'arrière-fond de ses yeux clairs. Aussitôt, elle avait vu distinctement cet autre fait : si jamais ce père soupçonnait une liaison entre son fils et Louise, il tenterait tout pour la rompre. Il y verrait une abjecte astuce, un plan calculé entre la mère et la fille pour exercer sur une conscience de vingt et un ans une pression trop pareille à un chantage. A tout prix donc, il devait ignorer cette liaison, et, pour que Laure pût mener ensuite cette affaire avec quelque autorité, elle devait l'ignorer elle-même vis-à-vis du jeune homme. Pour cela, elle devait l'ignorer vis-à-vis de sa fille. Voilà pourquoi l'éclat prévu et souhaité par Joseph ne se produisait pas. Quant à renvoyer son enfant, rendons à cette femme cette justice, elle n'y songea pas une seconde. Sur ce point, le psychologue de l'office était en défaut. Ayant toujours vu sa maîtresse tout calculer, il n'imaginait même pas qu'elle pût avoir une sensibilité. Elle en avait une, et une pitié immense l'attendrissait, ce matin-là, rien qu'à écouter parler sa fille, à la voir bouger, à la sentir vivre, et à se dire non pas seulement : « Oh ! la menteuse !... » mais aussi, mais surtout, sachant la vie et quelle épave c'est qu'une fille séduite, dans quel naufrage son avenir s'est abîmé, souvent sans corruption de sa part, ni même de la part de son complice : « La pauvre petite !... »

Elle se le disait encore et avec plus d'émotion, en s'acheminant, après le déjeuner, vers la rue Godot-de-Mauroy où Philippe de Colombières occupait un appartement de hasard. Triste logis, situé au deuxième étage et au fond d'une cour. Il se composait de cinq pièces : une salle à manger, un salon, trois chambres à coucher dont une pour Guillaume, l'autre pour le père, la troisième pour le valet de chambre, quand l'humeur quinteuse du duc lui permettait d'en supporter un. Il était celui des amis de Laure — ô ironie ! — qui célébrait le plus constamment les louanges de Joseph. Dans l'entre-temps et lorsqu'il était sans serviteurs, il prenait des *extras*, et, avec l'aide d'une femme de ménage payée à l'heure, tout marchait — ou boitait — dans ce gîte incommode et mal tenu. Philippe n'y prenait d'autre repas que le premier, qui consistait en un bol d'un café noir, très fort, avalé debout, comme à la chasse, et accompagné d'un croissant d'un sou. Le reste du temps, il mangeait dehors, au cercle, au tripot, et le plus souvent, à l'hôtel Palmi. On se rappelle qu'il avait été convenu qu'il y déjeunerait, ce matin-ci. Dès neuf heures, au moment de sortir pour monter à cheval, il avait reçu de la rue de La Baume un mot le décommandant. Laure avait confié ce billet à sa manucure, non qu'elle se méfiât déjà de Joseph, mais elle jugeait inutile que cet homme, initié à la secrète intrigue de sa fille, sût aussi qu'elle écrivait au père du héros de cette intrigue. Pour le même motif, et par crainte des commentaires, elle n'avait pas commandé son automobile. Qui remarquerait ce détail, parmi ses gens? Ses habitudes d'hygiène la faisaient sans cesse aller et venir à pied. Elle prétendait par là garder sa taille et sa santé. C'était vrai, mais à demi, comme toujours avec elle. Ces promenades lui servaient de cure et d'*alibi*. Aucun des rendez-vous vers lesquels elle s'était dirigée ainsi, sans hâte, de ce pas régulier, correct, modeste, qui était le sien, ne l'avait certes agitée à cette profondeur. Le chirurgien qui médite une opération grave éprouve d'abord son patient. Elle voulait de même tâter, avant toutes choses, le degré de résistance qu'elle rencontrerait chez Philippe de Colombières à un projet de mariage entre Louise et Guillaume. Qui sait s'il ne l'accepterait pas plus facilement que l'autre projet, auquel l'aventurière avait tant pensé? Continuons d'être juste avec elle, et ajoutons qu'après avoir tant désiré de mettre sur ses cartes : *La Duchesse de Colombières*, elle se sentait aussi heureuse, plus peut-être, à l'idée soudain apparue dans son esprit que ce titre pourrait être, un jour, celui de sa fille.

— « Mais, » songeait-elle en s'engageant dans l'escalier sans tapis qui desservait le tournebride du dernier des hauts et puissants seigneurs de Colombières, « mais quelle objection sérieuse pourrait-il faire, du moment qu'il ne saura pas ce qui s'est passé entre eux? Et, s'il le savait, ce devrait être une raison de plus? Il est vrai que les hommes !... »

Qui aurait vu l'amertume de son sourire, à cette seconde, aurait compris que cette Parisienne comblée, cette triomphatrice, enviée dans le monde des petits théâtres et de la galanterie, cette demi-grande dame dont on citait le « salon », avait traversé de terribles heures. Elle aussi, elle portait au cœur la haine secrète, à la fois animale et sentimentale, de la fille contre celui qui la paie. Si l'on avait pu lire dans le dernier arrière-pli de ce cœur, on y aurait trouvé le frémissement d'une vengeance en train de s'exercer, quand elle se trouva en face du duc. Il était venu ouvrir lui-même au coup de sonnette. Il était dans la période de l'*extra*, lequel partait dès les onze heures. Colombières mit un baiser sur la main de la visiteuse, en marmonnant des excuses qu'elle interrompit aussitôt, et elle attaqua :

— « Eh bien ! mon ami, je n'ai pas eu besoin de confesser votre fils. Je sais ce qu'il a... »

— « Vous n'auriez pas pu me le dire chez vous tranquillement, après le déjeuner, hein?...» questionna Philippe. Pour justifier le peu de courtoisie de ce propos, disons tout de suite que sa promenade du matin s'était mal passée. Il louait ses bêtes chez Mme Hensman, l'originale dresseuse de *hacks* et de *hunters*, bien connue de tous les Parisiens qui ont, par ce temps d'automobiles et d'aéroplanes, conservé l'amour antédiluvien des chevaux. L'animal que le piqueur lui réservait d'habitude toussait un peu. Philippe avait choisi dans l'écurie un irlandais arrivé d'Angleterre la veille, et que le dépaysement rendait terriblement cabochard. Colombières avait la main dure et nerveuse. Il avait encore énervé cette bête, et ç'avait été, entre elle et lui, une bataille de deux heures d'horloge. Le cavalier était descendu de cheval, moulu, en nage, et de très mauvaise humeur. Il avait déjeuné, avec son fils, dans un bar des environs de l'Arc de Triomphe où il allait quelquefois causer courses avec des entraîneurs. Altéré par son équipée, il avait bu, en mangeant, du *whisky* et du *soda*. L'affreux breuvage à goût de fumée avait fini par lui porter sur les nerfs. Il avait, sans aucune raison, brutalisé Guillaume. Sa réponse à sa visiteuse annonçait que les coups de boutoir allaient continuer. Les prévoyant, Laure eut la tentation de remettre cet entretien. Mais elle avait si souvent dompté Philippe, et puis, elle, si calme d'ordinaire, elle était nerveuse aussi. Pour la première fois de sa vie, le cran d'inhibition ne fonctionnait plus dans son mécanisme psychique. Elle ne pouvait pas, physiquement, supporter une attente. Il fallait qu'elle sût, et tout de suite, comment le père de Guillaume accueillerait la seule idée de ce mariage qu'elle *voulait*, maintenant. Pour elle, vouloir de cette volonté-là avait toujours été synonyme de pouvoir. Elle prit la main de son « ami » dans les siennes et tout en la serrant doucement, comme pour le pénétrer d'un magnétisme, elle répondit :

— « Mais non, je n'aurais pas pu vous parler chez moi, mon ami. Vous allez le comprendre tout de suite... » Elle parut hésiter. Quoique les mots qu'elle allait prononcer fussent bien arrêtés dans sa pensée, ils pouvaient être de si grande conséquence qu'elle les essayait, si l'on peut dire, un à un, sur son interlocuteur, qui l'écoutait, impassible, sans plus l'interroger.

— « Oui, vous allez comprendre... Hier, quand vous m'avez quittée, un rapprochement s'est fait dans ma pensée : vous et moi, nous avions la même impression sur nos enfants. Guillaume et Louise étaient vis-à-vis de nous dans la même attitude. Je ne saurais pas vous expliquer comment cette idée en fit naître une autre. Je les vis tous les deux ensemble, dans cette petite chambre noire que nous portons là.

Elle lâcha la main de Philippe pour montrer son front de ses doigts. Puis, la saisissant de nouveau, cette main muette sous son étreinte, elle insinua, câline, émue, caressante :

— « Connaissez-vous ce frisson subit dont on est saisi, quand on se rappelle une chose mal observée, pas remarquée, et qu'elle s'éclaire tout d'un coup d'une certaine lumière?... Je ne trouve pas bien mes mots... Vingt souvenirs me montrèrent nos enfants, l'un près de l'autre, à dîner chez moi, dans mon salon, au théâtre. Je les vis échangeant des regards. J'entendis leurs voix se parlant. Je vis la couleur du teint de ma fille passant du rose au pâle, puis au plus rose, chaque fois que Guillaume arrivait... Je vis... Oh ! Ce sont des nuances très légères, imperceptibles, puisque je ne les avais pas notées. Et voici qu'un soupçon s'éveille en moi : Mais si le secret que Philippe pressent chez Guillaume était celui que je pressens chez Louise?... C'est ma fille que j'ai confessée, mon ami. Vous comprenez pourquoi j'ai voulu lui épargner l'émotion de se retrouver en face de Guillaume, et même de vous, après son aveu. Nos enfants s'aiment, mon ami... »

— « Votre fille vous a dit qu'elle aime mon fils et que mon fils l'aime? Hein? » demanda le duc. « Ils savent qu'ils s'aiment? Hein? Ils se le sont dit? Hein? Où? Comment? Ils ont des rendez-vous? Hein? »

— « Des rendez-vous? » fit Laure. « Non... Louise est trop modeste pour en accepter. Mais des rencontres, oui... Plusieurs fois, elle me l'a avoué, Guillaume s'est trouvé sur son passage, à la promenade. Je ne peux pas toujours sortir avec elle. Alors je la confie à Constance. Constance n'a pas cru mal faire en laissant les deux jeunes gens causer un peu ensemble. » Comme on voit, en arrangeant le roman de sa fille, Laure reconstituait presque exactement une réalité qu'elle commençait de deviner. Depuis des heures qu'elle tournait et retournait le problème dans sa tête, elle rencontrait sans cesse comme un des éléments nécessaires à l'intimité criminelle des deux jeunes gens, une complicité. De qui, sinon de Constance? Et, si Constance était complice, Joseph l'était aussi. C'était un point à éclaircir. Pour le moment, elle allait au plus pressé, et, utilisant même ses soupçons dans son adroite fabulation, elle continuait : « C'était tout naturel, puisqu'elle savait qu'ils se voyaient sans cesse à la maison. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'elle ne m'en ait pas parlé. Je l'ai confessée aussi. Elle m'a dit qu'elle avait bien eu l'idée de me prévenir. Elle prétend qu'elle n'avait pas attaché d'importance à ces conversations. C'est possible. Les enfants se sont vus, de cette façon, au Bois, aux Tuileries, au Louvre. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi gronder beaucoup Guillaume. Oui, Philippe, ils s'aiment, oui, ils se le sont dit, et ils n'ont pas osé nous le dire. Quand Louise m'a avoué tout cela, j'ai cru d'abord

qu'il ne s'agissait que d'une passionnette... Mon ami, ce n'est pas une passionnette, c'est une passion, c'est un sentiment très, très sérieux. Il faut nous en rendre compte et aviser... »

— « Et vous concluez? » interrogea le duc, comme elle se taisait.

— « Je ne conclus rien, » répondit Laure, de sa voix prenante, « sinon que je chéris ma fille comme vous chérissez votre fils, et que je désire de tout mon cœur qu'elle soit heureuse, comme vous désirez de tout votre cœur qu'il soit heureux... Alors, si ce sentiment est vraiment ce que je crois, ne pensez-vous pas qu'il est de notre devoir à tous deux de le respecter? Vous savez avec quel soin Louise a été élevée, quel sacrifice j'ai fait, en la maintenant hors de ma vie à moi, durant tant d'années? Quel sacrifice encore, en lui cachant ce qu'elle m'est? Il le fallait, pour son avenir, pour qu'elle pût se marier plus facilement, un jour. » Ces précautions oratoires n'avaient été prises que pour placer le grand mot : *se marier.* Laure regardait le duc, en le prononçant. Pas un clignement ne passa sur le mufle renfrogné et velu que devenait, dans les circonstances graves, cet obscur visage. Et elle osa insister :

— « C'est un ange de bonté et de pureté que Louise, je peux le dire, » — ici, un tendre sourire, — « et un ange avec cent vingt mille francs de rentes. C'est sa dot. Vous voyez : je n'ai pas eu si tort de croire à la Bourse. Bordereaux en main, je peux prouver que ces trois millions, je les ai gagnés, depuis dix ans, en suivant de bonnes valeurs. Avec cela, et cet air Dame que vous lui reconnaissiez vous-même, hier, ne trouvez-vous pas que celui qui aura Louise pour femme ne sera pas malheureux, ni celui qui l'aura pour belle-fille?... »

— « Parlons clair, » dit Philippe, en dégageant sa main et la posant sur l'épaule de Laure Palmi, qu'à son tour il regarda dans les yeux. « Vous venez me dire : marions nos enfants. Hein? c'est cela que vous venez me dire? Hein? »

— « Oui, » répondit-elle, avec autant de décision qu'elle avait eu d'atermoiements jusqu'alors. Elle connaissait trop profondément Philippe de Colombières pour ne pas s'en rendre compte : à cette minute, il était en fureur. Elle savait aussi qu'à ces éclats de colère, terribles chez lui, succédait le plus souvent un de ces affaissements intérieurs où toutes les énergies de sa personnalité sombraient. La rage de la veille se transformait alors dans la plus piteuse veulerie. L'aventurière eût appréhendé davantage le silence. Plus ce mouvement de révolte serait violent, plus il serait court, et le projet de mariage entre Guillaume et Louise pouvait être repris avec un succès dont elle était sûre, maintenant; elle l'escomptait en pensée, tandis que le descendant dégénéré du héros de Saint-Lô, enfin révolté, se soulageait, par cette terrible sortie, des bassesses quotidiennes de sa vie.

— « Alors voilà ce que vous avez combiné, en me faisant reprendre mon fils chez moi : que je le mène chez vous, qu'il y trouve votre fille, qu'il en devienne amoureux et qu'il l'épouse?... Votre fille! Mon fils!... » Il éclata de rire et il répéta : « Mon fils! Votre fille! Et moi, brute que je suis, je n'avais pas compris!... Ça doit remonter à loin, cette idée-là, hein? Elle a des années de bouteille, hein? Vous l'aviez déjà, je comprends maintenant, quand vous m'avez attiré. Ça vous embête, hein? que j'y voie clair?... Mais j'y vois clair. J'y vois clair. Oui. Quand vous m'avez attiré, j'ai été un peu étonné. Je n'étais pas beau. Je n'étais pas riche. Puis j'ai pensé que vous vous intéressiez à un homme malheureux qui avait commis de grosses fautes, mais à qui on les avait fait durement expier. Vous vous êtes dit, vous, après être allée aux renseignements : « Quand j'aurai le père » pour amant, nous verrons bien. Il y a un fils » avec un beau nom. Ce sera pour ma fille. Je » serai belle-mère d'une duchesse... » Et moi qui n'ai pas deviné ça!... J'ai trouvé une joie dans votre affection. » Il rit de nouveau. « Et j'y ai cru, stupidement, avec cette gueule-là, hein?... » Et il se regarda dans une glace, contre laquelle il tendit son poing. « Je me suis dit : Elle ne peut rien vouloir de moi. Je n'ai plus rien que mon nom, et elle sait bien qu'il n'est tout de même pas à vendre. Mon nom! Mon nom! Vous ne l'aurez pas, entendez-vous? Jamais votre fille n'épousera mon fils! Jamais! Jamais! Nous ne ramassons pas de cet argent-là, nous autres... »

— « Je m'attendais que vous me feriez des objections, » répondit Laure, sans se départir de son ton de douceur. « Seulement, » et, malgré sa prudence, elle eut aux lèvres le même sourire amer que tout à l'heure, dans l'escalier, « seulement j'avais peut-être le droit d'espérer que vous y mettriez plus de courtoisie. »

— « En ai-je jamais manqué avec vous, jusqu'ici, Laure? » répliqua-t-il.

Le gentilhomme grandi dans la bonne compagnie se retrouvait tout d'un coup. La nuance de soudaine politesse empreinte dans cette réponse rendit plus saisissante la fermeté avec laquelle il continua : « C'est que, jusqu'ici, vous n'aviez pas touché à ça, mon nom. Oui, j'ai commis de grosses fautes. J'ai gâché ma vie. C'est entendu... J'ai joué, j'ai bu, j'ai nocé ignoblement... Tout ce qu'on voudra... J'ai mangé la fortune de ma femme et de mes enfants après la mienne dans la crapule. Parbleu! Ah çà! Vous croyez que je ne sais pas que je suis compromis, hein? déclassé, hein?... Mais... » Et il redressa sa courte taille avec un geste de la tête qui justifiait la devise dont il était l'héritier : *Si bellum, aquila.* « Mais je n'ai jamais rien fait contre l'honneur. Je ne commencerai pas à cinquante-cinq ans, hein! Entendez-vous? Hein? »

— « Et ce serait manquer à l'honneur, d'après vous, » répondit Laure, « que de marier votre fils à une enfant qu'il aime et dont il est aimé, à une jeune fille élevée pieusement et qui ne demande qu'à devenir la plus dévouée des femmes? Vous ne pouvez même pas lui reprocher sa famille. J'ai voulu qu'elle n'en eût pas. »

— « Je lui reproche votre argent, » fit-il, avec une brutalité si dure que son interlocutrice eut, pour lui répondre, un frémissement de colère dans la voix. Sa résolution de rester calme s'en allait.

— « Je vous ai dit pourtant d'où il vient, cet argent. S'il le faut, je vous répète, je peux prouver, pièces en mains, que je n'ai pas menti. Vous accepteriez bien une fortune gagnée par un agent de change, à la Bourse, ou par un banquier. Ça s'est déjà fait, même dans votre famille. » Cette allusion à une mésalliance d'un Colombières du dix-huitième siècle avec la fille d'un fermier général n'était pas pour adoucir le duc. Mais certaines conversations tiennent du duel. C'est comme un besoin de toucher le premier, d'enfoncer la pointe, de voir couler le sang.

— « Et pourriez-vous aussi me prouver, pièces en mains, » répliqua-t-il, « que ces spéculations heureuses, auxquelles votre fille doit sa dot, ne vous ont pas été conseillées par vos amants, hein? »

— « C'est une calomnie! » protesta-t-elle.

— « Hein? » répondit-il. Cette fois son interjection coutumière eut une profondeur de rugissement. Il redoubla, jetant les noms de quelques habitués du salon de Laure, avec une âcreté qui en disait long sur ses secrets sentiments. Parasite par veulerie, par sensualité aussi, d'une femme qu'il savait galante, il n'avait jamais cessé de soupçonner tous les amis fortunés de sa maîtresse et d'en être jaloux. « Et Mosé? hein? Et Nortier? hein? Et Hafner? hein? Et Crémieu-Dax? hein? »

— « Philippe! » cria-t-elle.

— « Osez dire que ce n'est pas vrai? »

— « Oui, j'ose le dire, » répondit-elle en changeant elle-même de voix. Ce n'était plus la câlinerie insinuante du début, ni l'éclat soudain de tout à l'heure. C'était la dignité, calme et frémissante à la fois, d'une femme outragée, calomniée, — elle l'était sur un point, un seul, Hafner, — et qui fait à son calomniateur une déclaration de guerre : « Quand on accuse, on doit donner des preuves. En avez-vous? »

— « Parbleu! » ricana-t-il. « Et leurs conseils? A-t-on jamais vu un homme d'affaires, hein? diriger quelqu'un dans ses placements sans se faire payer, hein? »

— « Je vous engage à donner cette preuve à votre fils, quand il vous parlera de ce mariage, » lui répondit-elle avec la plus méprisante ironie. « Car il vous en parlera. Je vous répète qu'il aime Louise et que Louise l'aime. Vous lui avez fait, dans votre monde, une situation si difficile que vous devriez être trop heureux, vous, son père, de le voir arranger son avenir dans des conditions qui sont si sages, si sûres. Vous le sentirez, j'en suis certaine, lorsque vous serez redevenu vous-même... Quant à moi, je sais trop que le bonheur de ma fille est là, pour n'être pas bien décidée à oublier des paroles dont vous ne pensez pas une syllabe. Sans cela, auriez-vous vécu chez moi comme vous y vivez, depuis des années? M'auriez-vous raconté toutes vos affaires? Auriez-vous accepté, vous aussi, mes conseils de Bourse? Car vous les avez acceptés, *et aussi autre chose*. M'auriez-vous amené votre fils comme vous avez fait? Guillaume épousera Louise, parce que c'est la vérité de leur vie, à tous deux, leur bonheur. Vous entendez? leur bonheur. Cela sera. *Et puisque cela doit être...* » Elle souligna ces mots, en les détachant. « Acceptez-le, *comme le reste*. N'obligez pas votre fils à se révolter contre vous. Car il se révoltera, le jour où vous essaierez de vous mettre en travers. Vérifiez ce que je vous dis, et ne prononcez pas, avec lui, de ces paroles qui demeurent à jamais entre deux êtres... Avec moi, vous pouvez! Je vous suis trop attachée, et je vous connais trop, pour jamais vous en vouloir. Avec lui, Philippe, prenez garde!... »

VI

Laure Palmi était partie depuis longtemps, que le duc était toujours là, dans la chambre où s'était passée cette brève et terrible scène, à marcher de long en large, d'un mouvement de fauve en cage, qui trompait mal l'inquiétude mêlée de honte dont il était obsédé. Son adversaire avait bien choisi les mots qu'il fallait lui dire pour le frapper au plus vif de son être intime, — trop bien même. Il est toujours dangereux de harceler, à un certain degré, une âme naturellement fière et qui vaut mieux que sa vie. La rancune l'avait emporté, chez Laure, sur la diplomatie. Mais, dans la partie qu'elle jouait, cette rancune de Philippe n'était-elle pas une de ses cartes?

— « Plus il sera dur et violent, » se disait-elle en rentrant rue de La Baume pour y attendre les événements, « et plus Guillaume résistera. » Son bon sens habituel lui faisait maintenant concentrer toutes ses réflexions sur le jeune homme. Elle le savait timide et sensible. L'aventure avec Louise le lui révélait passionné jusqu'à la folie. Quand la séduction d'une jeune fille n'est pas la dépravation d'un suborneur, elle suppose, chez celui qui commet ce crime, un oubli de la plus élémentaire probité, très voisin de l'égarement. Guillaume avait certainement le cœur bourrelé d'un remords qu'un entretien avec son père porterait au paroxysme. Ou bien

il avouerait la vérité, et alors, si le duc outrageait la fille comme il venait d'outrager la mère, ce serait la rupture entre Guillaume et lui. Dans ce cas, le mariage était sûr. Ou bien l'amoureux déclarerait sa passion en cachant la faute qui lui était commune avec sa complice. Ce serait le mariage encore. Le jeune homme voudrait savoir sur quoi son père fondait son refus. Celui-ci parlerait. Il ne le pouvait que jusqu'à un certain point. Il ne dirait pas qu'il avait conduit son fils chez une maîtresse. Il ne dirait pas qu'il avait reçu des conseils de Bourse d'une femme galante, ni *ce reste* auquel elle avait fait allusion. Il arguerait du passé de la mère.

— « Guillaume voudra causer avec moi, » concluait Laure, « et ça, j'en fais mon affaire. »

Elle se voyait servant au futur mari de sa fille — elle ne doutait plus du succès — une de ces mixtures de sincérités et de mensonges comme elle excellait à les cuisiner. Puis elle revenait en pensée à Philippe, et elle se disait :

— « Cent mille francs de rentes, aujourd'hui, deux cent plus tard, c'est tout de même une somme... Son nom n'est pas à vendre... Pas à vendre !! » répéta-t-elle en haussant un peu ses fines épaules. « Mais, monsieur le duc, pourquoi m'avez-vous laissé vous avancer de quoi gagner mille jolis petits louis sur le Rio, il y a cinq petits mois seulement? »

C'était cela, cette avance acceptée en vue d'un fructueux *report*, qui avait glacé Philippe jusqu'aux moelles, pendant que sa maîtresse lui prononçait cette phrase sur ses conseils de Bourse, chargée pour tous deux de ce cruel sous-entendu, et suivie des mots énigmatiques : *le reste*. L'argent avait été remboursé dès le mois suivant. Soit. Il avait été avancé sur des titres qu'il aurait suffi de liquider pour régler aussitôt cette dette. N'importe. Sans cette aide, mille jolis petits louis — comme disait Laure, en employant une expression de joueur familière au duc — n'eussent jamais été réalisés. Philippe n'était ni un *exploiteur* ni un *profiteur*. Ces sortes d'aigrefins pullulent autour de toutes les opulences, surtout dans le monde équivoque duquel Laure n'arrivait pas à sortir. La seconde des deux variétés est la pire, étant la plus hypocrite. L'*exploiteur* est bien obligé de se dire qu'il vole, quand il procure à une femme riche et ignorante un meuble truqué, un tableau douteux, des chevaux tarés, avec un fort courtage. Mais le *profiteur*, lui, comme il endort vite sa conscience ! Il est là, qui bénéficie d'un luxe d'origine suspecte, mange la fine cuisine, déguste les vins exquis, fume les mirifiques cigares. C'est un décor où il prend place, voilà tout. Qui donc a dit qu'il se cache, le plus souvent, à l'origine des grandes fortunes, des choses qui font trembler? Le *profiteur* n'y pense pas. C'est sa seule faute. Est-ce une faute? Et puis il offre un cadeau bien choisi au jour de l'an. Il rend des services. L'art des grandes intrigantes est d'avoir autour d'elles beaucoup de ces parasites masqués, dont elles flattent l'apparente indépendance. Il vient toujours un moment où elles s'arrangent pour avoir barre sur ces demi-moralités. Le jour où ces complaisants essaient de résister sur un point un peu grave, l'intrigante n'a qu'à rappeler un certain souvenir, et l'obligé — encore un vocable si bien fait ! — doit filer droit. Oui. Quand il n'est pas un Philippe de Colombières. Avec les animaux de race, on rencontre de ces surprises. Ils finissent par avoir de ces réactions inattendues où se reconnaît la plus indomptable des forces, celle du sang. La subtile Laure allait l'éprouver à ses dépens. Elle aurait tremblé pour l'issue de cette aventure, si elle avait pu, une heure après sa sortie de l'appartement de la rue Godot-de-Mauroy, y revenir en esprit, et voir l'expression du visage de Philippe écoutant s'ouvrir la porte de l'antichambre. C'était Guillaume qui rentrait. Un regard de férocité passa dans les yeux du père. Se parlant tout haut, il dit, entre ses dents serrées, et ces quelques phrases hachées résumaient son soliloque muet de cette heure de souffrance :

— « Oui, j'irai jusque-là. Avec une femme pareille, tout est permis... Non, Laurette. Ça ne sera pas. Ça ne sera pas. » Et, ouvrant la porte du salon, il interpella son fils, qui se dirigeait, par le couloir, vers sa chambre : « Guillaume, j'ai à te parler... »

— « Je viens, mon père, » répondit le fils, qui entra en effet dans la pièce. Il n'avait pas quitté, lui non plus, son costume de cheval, s'étant laissé entraîner, aussitôt après le déjeuner, à une course à Neuilly avec un maquignon. « Vous m'excuserez, » ajouta-t-il; « je ne vous savais pas à la maison. »

Les deux hommes se ressemblaient d'une de ces ressemblances saisissantes qui vont du port de la tête aux gestes de la main, aux attitudes de tout le corps et jusqu'au timbre de la voix. Seulement, chez Guillaume, la dégradation de la vie n'avait pas fait son œuvre. C'était son père, mais intact, avec une flamme dans les prunelles, encore droite et pure. Pourtant, c'était bien le même être, pétri, lui aussi, de silences et de frénésies. Ces ressemblances profondes, et qui dénoncent l'identité radicale du tempérament physique et moral, sont entre deux êtres le principe des plus entiers accords. Elles créent aussi les heurts irréconciliables. Le jeune homme et le vieil homme étaient, l'un et l'autre, de ces caractères tourmentés et taciturnes, chez qui le bouillonnement intérieur se fige tout à coup dans l'idée fixe, et alors ils s'entêtent à leur résolution jusqu'à l'acharnement. Malheur à qui les attaque de front dans ces moments-là ! Comme si le père et le fils eussent connu et redouté ce trait commun de leur nature, ils s'étaient toujours appliqués

à éviter toute discussion violente entre eux. Le duc avait réprimé, chez lui, ses impérieuses et cassantes façons d'interroger, par exemple, et Guillaume avait toujours eu soin de se taire, quand l'autre énonçait quelque opinion par trop contraire aux siennes. Cette réciproque condescendance se retrouva dans les premiers mots échangés entre eux au début de cette conversation, qui devait être si courte et finir si tragiquement.

— « Je t'attendais, » commença le père.

— « Vous ne vous sentez pas souffrant, papa? » avait répondu le fils. « Vous semblez préoccupé... »

— « Très préoccupé, en effet. »

— « Pas à cause de moi? » fit le jeune homme.

— « A cause de toi... Réponds-moi, mon enfant. Tu es bien sûr que je te suis vraiment dévoué, que je ne veux que ton bonheur? hein? »

L'amoureux se sentit rougir. Avec l'infaillible instinct du cœur, il devina que cet homme, jadis si indifférent, puis si bon, mais toujours redouté, allait lui parler de Louise. Il avait souvent prévu ce moment. Il le savait inévitable. Lui-même, et surtout depuis qu'il était devenu, dans une heure de folie, l'amant de la jeune fille, il avait pensé bien des fois à provoquer cette explication. Elle allait avoir lieu, et elle lui donnait la fièvre.

— « Vous êtes pour moi le meilleur des pères, » répondit-il simplement. Il ajouta : « J'ai une si complète confiance en vous! »

— « Je crois la mériter, » dit le duc. « J'ai eu à me faire pardonner, mon enfant, les négligences de ton éducation. Oui, si mon caractère avait été plus souple, plus facile aux justes concessions de l'existence commune, tu n'aurais pas grandi avec ta mère, loin de moi. Je t'ai laissé à elle, tant qu'elle a vécu, parce que c'était mieux. Depuis qu'elle est morte et que je t'ai repris, j'ai eu aussitôt la conscience qu'une responsabilité double pesait sur moi. C'est cette conscience qui me fait te parler, en ce moment. Tu t'en souviendras en m'écoutant. »

— « Je m'en souviendrai. »

— « Et tu me répondras en toute conscience, toi aussi? »

— « Oui, mon père. »

Il y eut un silence, pendant lequel les deux interlocuteurs se regardèrent. Ils lurent distinctement dans les yeux l'un de l'autre qu'ils allaient échanger des mots très graves. Et, comme ils étaient, tous deux, de ces animaux de race dont j'ai parlé plus haut, ils foncèrent du coup, en avant, au lieu de biaiser.

— « Tu aimes Louise Vaucroix, la protégée de la marquise Palmi? » demanda le père.

— « Oui, » répondit le fils après une pause, non pas d'hésitation, mais d'émotion; « je l'aime. »

— « Et elle? »

— « Je crois qu'elle m'aime aussi. »

— « Vous vous êtes parlé de vos sentiments? »

— « Nous nous en sommes parlé. »

— « Et tu n'as pas pensé que ton devoir, vis-à-vis d'une jeune fille, était de savoir d'abord si tu devais l'épouser? »

— « C'est parce que j'ai l'intention de l'épouser, mon père, que j'ai cru pouvoir lui dire que je l'aimais. » C'était l'instant d'ouvrir tout son cœur, et d'ajouter : « Et maintenant, c'est mon devoir... » Le jeune homme eut ces mots sur le bord de ses lèvres. Le regard si dur de son père le paralysa. Il se tut, hélas! et il écouta l'autre lui répondre. Son tic de langage, son *hein?* éternel avait presque disparu, tant il était secoué par l'émotion.

— « Il ne s'agit pas de ton intention, mon ami. Il s'agit de ce que tu peux et dois faire. Tu ne voudrais pas, j'imagine, te marier contre mon consentement, hein? Et jamais, tu m'entends? Jamais je ne consentirai à ce mariage. On ne prend pas sa femme dans ce monde-là, quand on doit lui donner un nom comme le nôtre. »

— « C'est pourtant vous qui m'avez présenté à Mme Palmi, mon père. Vous dînez chez elle. Elle est votre amie. »

— « Soit, » dit le duc, « mais tu as pu observer qu'aucun des hommes qui font comme moi et qui fréquentent son salon n'y amène sa femme. Mme Palmi est une déclassée. Elle a été une femme entretenue. Le malheureux marquis Palmi est mort de honte de l'avoir épousée. Voilà la vérité, mon ami, que tu ne sais pas, hein? Et ce que tu ne sais pas non plus, c'est que Louise n'est pas sa nièce. Elle est sa fille. »

— « En admettant que tout soit exact dans ce que vous dites, » répliqua Guillaume après un moment de silence, « en quoi le fait que Mlle Louise soit la fille de Mme Palmi la rend-il responsable des fautes de sa mère? »

— « En ceci que la mère la dote et que cette dot est de l'argent malpropre, d'abord. »

— « Et si je la prends sans dot? »

— « Pourras-tu empêcher qu'elle n'ait, dans ses veines, du sang de sa mère? Et comment veux-tu que moi, ton père, j'accepte que tu épouses l'enfant d'une drôlesse? »

— « Mon père! » reprit le jeune homme dont le masque, au fur et à mesure des répliques échangées ainsi, était devenu livide, « mon père, ne qualifiez pas ainsi cette pauvre femme. Je me suis enquis de sa vie. Je croyais que Louise n'était que sa nièce. Cela suffisait pour que je voulusse savoir à quoi m'en tenir. Avant son mariage, Mme Palmi a eu de mauvais jours, une existence difficile, des faiblesses. Mais, depuis qu'elle s'est réhabilitée en épousant le marquis Palmi, il n'y a rien à dire contre elle, et sa fortune vient de son mari. »

— « Qui t'a raconté cela? Elle? » s'écria le duc.

— « Non. Pas elle. »

— « Qui alors? Nortier? Miraut? Casal? Moreau-Janville? Qui? hein? Qui? Un de ses complices ou une de ces dupes? Qu'importe, d'ailleurs. Quoi qu'on t'ait dit, ça vient d'elle, d'elle qui t'a visé, d'elle qui te veut pour sa fille, pour que cette petite soit duchesse !... Et tu l'as crue !... Eh bien ! veux-tu que je te dise pourquoi je sais que c'est une drôlesse? Hein? C'est que je suis son amant, depuis des années. Je suis son amant! La voilà, ton honnête femme! La voilà, ta réhabilitée! »

— « Vous êtes l'amant de Mme Palmi? » dit Guillaume. Une horrible angoisse contractait son visage. « Mon père, s'il en est ainsi, » continua-t-il gravement, « comment voulez-vous que je vous juge?... Car enfin elle est votre maîtresse, et vous m'avez mené chez elle. Vous m'y faites dîner. De quel droit m'ordonneriez-vous, maintenant, de faire expier à Louise des fautes où elle n'est pour rien, et où vous, vous êtes mêlé? »

Guillaume avait eu, pour répondre, une telle énergie dans la voix, une telle révolte dans les yeux, l'entêtement acharné des Colombières était si visiblement empreint sur toute sa personne, que le dernier scrupule du père tomba. Il aperçut, du coup, l'avenir inévitable : son fils s'en allant de chez lui — comment le retenir? — demandant la main de la jeune fille — comment l'en empêcher, avec la loi nouvelle qui n'oblige même plus l'enfant insoumis aux sommations respectueuses? — et le mariage! Cette fille d'une prostituée et d'un inconnu, serait duchesse, du même nom que sa mère à lui, que toutes ses aïeules? Ah! le plan de Laure avait été savamment conçu et mené. Philippe entrevoyait de monstrueuses combinaisons, une trame secrètement, longuement ourdie par cette femme, et qu'il n'avait pas soupçonnée. Il se trompait, mais cette erreur était trop naturelle. Qu'elle lui serve d'excuse pour avoir, persuadé de la plus scélérate intrigue, riposté par une scélératesse pareille, et employé l'arme empoisonnée du plus coupable mensonge. Il avait, dans son heure de solitaire et passionnée méditation, imaginé un moyen radical et affreux de couper court à ce mariage, qui lui faisait horreur. La rébellion de Guillaume lui donna la force d'exécuter ce qui n'était qu'un projet encore incertain. Il y avait une si atroce cruauté à frapper au cœur, comme il allait le faire, un jeune homme passionnément épris! Il demeura lui-même épouvanté de ses paroles quand il s'entendit répondre à son fils :

— « De quel droit? Mais, malheureux, ma liaison avec cette femme remonte à vingt ans... Ç'a été rompu, puis renoué, parce que Louise est ma fille... Elle est ta sœur. Tu vois bien que tu ne peux pas l'épouser !... »

Guillaume était devenu tout pâle. Il s'arrêta un moment, les lèvres tremblantes, le regard fou. Puis il poussa un cri de sauvage désespoir et il sortit de la chambre. L'effroyable évidence de cette douleur faillit arracher au père le cri de vérité qu'il regrettera, toute sa vie, de n'avoir pas poussé : « Je te mens ! Je ne suis pas le père de Louise !... » Il ne le poussa pas. Et ce premier mouvement de pitié fut suivi d'une reprise de sa rancune, cette fois triomphante, contre son adversaire de tout à l'heure.

— « Ç'a été dur, » se dit-il enfin, « mais c'est fait. Tu n'es pas de force, ma petite Laure. »

Au moment où il se prononçait, tout bas, cette phrase de triomphe, une détonation venue du fond de l'appartement, et suivie d'un gémissement d'agonie, le fit s'élancer. Il alla droit vers la porte de la chambre de son fils. Il essaya d'ouvrir. Elle était fermée au verrou. Il appela : « Guillaume ! Guillaume !... » Aucune réponse. D'un coup d'épaule donné furieusement, le père affolé enfonça le battant. Guillaume gisait sur le tapis, les yeux révulsés, la bouche pantelante. Du sang ruisselait de sa tempe par gros flocons. Le malheureux s'était tiré dans la tête un coup de revolver. Sa main crispée serrait encore la crosse. Il eut la force de regarder son père qui se penchait pour le prendre dans ses bras. Le reconnut-il, ou bien le geste par lequel il le repoussa était-il un réflexe inconscient du coma? Il poussa un nouveau et suprême gémissement. Et c'est dans cet effort de recul loin de son bourreau qu'il mourut. Avant de se tuer, il avait pris une feuille de papier et tracé fébrilement au crayon ces quelques lignes : « Pour mon père. — J'ai séduit Louise. Je ne suis pas tout à fait responsable du crime que j'ai commis, puisque j'ignorais tout. Mais puisque je l'ai commis, je m'en vais. *Qu'elle, du moins, ne sache jamais l'horrible chose...* »

Le père vit cette feuille de papier sur la table. Il se pencha sur elle. Il lut ces phrases terribles, avec les derniers mots soulignés. Le jeune homme avait cru son père. Il était l'amant de Louise. Il n'avait pas voulu survivre à un inceste, et le duc, qui, n'ayant rien deviné, avait osé ce mensonge d'une paternité fictive, pour sauver l'honneur de son nom, regardait, écrasé d'épouvante, le corps du dernier héritier de ce nom, étendu sur le tapis, immobile, sanglant, la tête détournée de lui, comme de son assassin.

VII

Voici un an que la pierre du caveau de Picpus, où se lisent les noms de vingt des Colombières, s'est refermée sur le cercueil de Guillaume. Au cours de ses folles dilapidations, le duc a tout

brocanté de la fortune ancestrale. Il n'a plus ni château, ni hôtel, ni terre. Il a ce caveau. Il a vu, les yeux secs, le cœur bourrelé, les porteurs y descendre la funèbre boîte. Il a entendu le bruit des cordes glisser sur le chêne, les psalmodies des prières — et il est parti, seul, farouche, pour continuer cette vie de bête blessée qui fut si longtemps la sienne, plus obscurément et plus frénétiquement qu'auparavant, comme l'aïeul dont parle Saint-Simon. Il s'est repris à boire et à jouer. Il ne met plus les pieds rue Scribe, et c'est dans les pires tripots que vous le verrez, assis au tapis vert, entre des escrocs et des souteneurs, en train de ponter ses derniers louis. La guigne qui l'a poursuivi, toute son existence, semble l'avoir abandonné. Ou plutôt, elle a pris une forme nouvelle et plus savante : il gagne au jeu, en sorte qu'il n'arrive pas plus à se ruiner qu'à se tuer et qu'à oublier.

— « J'ai tout essayé pour le sauver, » soupire la marquise Palmi, quand elle parle de son ancien amant, et elle ajoute : « Je ne le vois plus. Il a peur que je ne lui fasse de la morale. Mais il a une excuse, maintenant, cet accident survenu à son fils... » C'est la légende admise, et on la doit à la prudente Laure : le jeune homme maniant une arme qu'il ne croyait pas chargée et cette arme partant à l'improviste. Quand elle a appris le suicide de Guillaume elle a écrit à un de ses habitués, directeur d'un grand journal du boulevard, pour que ce fût la note officielle donnée dans la presse. Elle a eu cette présence d'esprit. Pourtant elle traversait aussi des heures d'une cruelle anxiété. Mais le simple crayonnage d'une petite scène qui avait lieu la semaine dernière, dans l'atelier du peintre Miraut, en apprendra plus que tous les commentaires sur ce qui s'est passé, il y a treize mois, rue de La Baume, après que le médecin du quartier appelé en hâte, rue Godot-de-Mauroy, eut constaté le décès du suicidé. Cet épilogue aura cet avantage de remettre en scène le maître d'hôtel envié si longtemps à Mme Palmi par ses familiers, « le brave Joseph » regretté de tous maintenant. « Cette bonne Laure ne le remplacera jamais, » disent-ils d'un air entendu. Elle s'en est séparée, ainsi que de Constance, le lendemain même de la mort de Guillaume, mais avec sa discrétion coutumière et en gardant les formes. De quelle horreur la glaçaient pourtant par leur seule existence, et rien qu'en respirant, ces infâmes entremetteurs qui avaient perdu sa fille ! Elle a donné à leur départ un prétexte de santé. Cette précaution explique pourquoi un de ses intimes, tels que Félix Miraut, accueillait le domestique congédié comme il l'accueillait.

— « Tiens ! c'est vous, mon pauvre Joseph? Que se passe-t-il? Et d'abord, comment allez-vous à présent? »

— « A la douce, monsieur Miraut, très à la douce, » fit le maître d'hôtel. « Je ne me remets pas bien de la secousse que j'ai eue, quand tout ça est arrivé. C'était l'année passée et, pour moi, c'est hier... Tout de même, si Raymond n'était pas venu me dire : « Ça sent le gaz, chez » Mademoiselle. Il y a une fuite, et une fa- » meuse... » vous ne seriez pas à peindre son portrait, monsieur Miraut. C'est elle, n'est-ce pas? »

— « La tête n'est que commencée, » dit le peintre. Il s'occupait, en effet, quand Joseph était entré, à retoucher l'ébauche d'un pastel qui représentait Louise. L'amour-propre des artistes est toujours dans un tel éveil, que l'espèce de doute sur la ressemblance manifestée par Joseph l'avait aussitôt inquiété. « C'est bien sa physionomie, déjà?... »

— « Est-ce que c'est vrai qu'elle se marie? » demanda le maître d'hôtel, sans plus insister sur le portrait.

— « Parfaitement, et c'est mon cadeau de noces, » dit le peintre. « Oh ! c'est un joli, un très joli mariage ! »

— « Avec le fils de défunt M. le vicomte de Senneterre, » interrompit Joseph d'un air entendu. « C'est des gens très bien, » continua-t-il, prouvant ainsi qu'en dépit du drame auquel il avait été mêlé, ses préoccupations tournaient toujours autour de cette maison de la rue de La Baume, où il avait promené, tant d'années, ses favoris, sa cravate blanche, son frac, ses escarpins et son importance de majordome. « Ah ! M. le vicomte s'y connaissait. Ce n'est pas lui qu'on aurait trompé sur une année de Léoville ou de Cos d'Estournel !... » Ici, un soupir, une nostalgie dans le regard. Puis, obséquieux : « C'est justement rapport à cette histoire de gaz que j'ai pris la liberté de venir voir monsieur Miraut. Monsieur Miraut a toujours été si indulgent pour moi... »

— « J'ai été juste, mon bon Joseph, voilà tout. J'aime beaucoup Mme Palmi, et comme vous lui avez été si dévoué... »

— « Monsieur est trop bon, » répondit le maître d'hôtel. Il prit un temps. « Monsieur se rappelle, alors. Madame la marquise lui aura conté qu'aussitôt que Raymond m'eut appelé, j'ai dit : « C'est chez Mademoiselle; elle aura » laissé le gaz ouvert dans son cabinet de toi- » lette. Pourvu qu'elle ne se soit pas endormie ! » Il était minuit. Je frappe. On ne répond pas. Je frappe encore. Toujours pas de réponse. J'entre. Et qu'est-ce que nous trouvons? C'était comme j'avais dit. Mademoiselle étendue sur sa chaise longue, dans le cabinet de toilette, un journal à la main, — celui où on racontait l'histoire de la mort du fils de M. le duc. Monsieur Miraut se rappelle aussi? » Là un regard rapide et inquisiteur, pour savoir si ce rapprochement faisait tressaillir le peintre « L'électricité éclairait. Mademoiselle avait allumé le gaz du petit réchaud qu'elle avait pour se faire

bouillir une tisane, la nuit. Elle avait soufflé la flamme au lieu de tourner la clef. Le gaz avait continué de venir. Le bec était fort, et comme elle s'était mise à lire, peu à peu, ça l'avait surprise. Elle s'était évanouie. Si je n'étais pas entré avec Raymond, monsieur Miraut, elle ne se serait pas réveillée... Et quand je dis avec Raymond !... Il n'a pas osé passer la porte, monsieur Miraut, de peur d'être *aphysquié*. Moi, j'ai bien cru mourir, la gorge me serrait, tout m'a tourné. Mais j'ai pensé à madame la marquise qui aime tant cette nièce, et alors j'ai eu la force d'aller à la fenêtre. Je l'ai ouverte. Mademoiselle était sauvée. »

L'imposteur avait débité ce récit auquel il finissait peut-être par croire, à force de le répéter et de l'arranger, avec une mimique d'une sincérité émouvante. On devine la vérité : la jeune fille, apprenant par le journal la mort de son amant, essayant de se tuer de la façon la plus vulgaire, le gaz ouvert dans une petite pièce où elle s'était enfermée, un valet de chambre passant par hasard et surpris par l'odeur, le maître d'hôtel averti, les deux hommes entrant — lui le premier — et la fenêtre ouverte, sans autre inconvénient pour le sauveteur que d'avoir respiré, une minute, un peu de mauvais air. Cependant, Joseph continuait :

— « Je n'y avais jamais songé, moi. Je trouve ça si simple d'avoir fait ce que j'ai fait. Mais des amis m'ont tant ennuyé en me disant qu'on donne des prix pour ça à l'Académie que j'ai fini par penser : M. Miraut en est, lui, de l'Académie. Je me souviens quand Madame lui a remis cette épée d'uniforme qu'elle avait fait faire pour lui à cette occasion... »

— « Mais, mon bon Joseph, ce n'est pas cette Académie-là qui donne les prix. Moi, je suis de l'Académie des Beaux-Arts, tout simplement. »

— « Monsieur Miraut connaît bien quelqu'un de ses collègues de l'autre à qui il pourrait me recommander ? »

— « Ça, oui, » répondit le peintre. « Attendez. Je vais consulter la liste. »

Il avisa, parmi des brochures, le petit livre jaune qui contient l'annuaire de l'Institut et que tous les membres reçoivent chaque année.

— « Mais, d'abord, » dit-il, « regardons si vous remplissez les conditions pour ce prix. » Et il feuilleta : « *Académie française*. Voyons. *Prix à décerner en* 1911. *Prix à décerner en* 1913. Ce n'est pas ça... *Prix de Vertu*... Nous y sommes. *Fondation Montyon. Ce prix, fondé en faveur des Français pauvres*... Vous êtes Français, Joseph ? »

— « Je suis né à Issoire, » répondit fièrement le maître d'hôtel.

— « Et pauvre ? » interrogea Miraut.

— « Pauvre ? Pas précisément, » dit l'autre en hésitant. « Nous avons pu mettre de côté quelques économies, ma femme et moi. Mme la marquise a été si bonne !... »

— « Enfin, que pouvez-vous avoir ? » demanda le peintre. « On fera une enquête et je ne voudrais pas... »

— « Eh bien ! une petite maison à Montrouge, rue d'Alésia. Oh ! pas grand'chose. Une bicoque que nous avons achetée contre une rente viagère. C'est tout en petits logements... »

— « Enfin, qu'est-ce que ça vous rapporte bon an mal an ? » insista Miraut.

— « Presque rien ! monsieur Miraut, avec les réparations et les impôts... »

— « Combien payez-vous d'impôts ? »

— « Le gouvernement est si voleur !... Plus de quinze cents francs, monsieur Miraut. »

Le fourbe n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il devint pourpre de sa maladresse. Jamais le portraitiste n'avait bien regardé le maître d'hôtel. Il releva la tête à ce chiffre par trop révélateur. Son instinct des physionomies s'éveilla en lui, soudain. Le masque du coquin l'étonna par son expression de ruse et d'arrogance. Il sentit qu'il avait devant lui un des hommes les plus profondément malhonnêtes qu'il eût rencontrés. Vingt petites phrases, entendues et oubliées aussitôt, à l'occasion du départ de Joseph, lui revinrent, d'un coup, à la mémoire. Il eut, non pas l'évidence, mais l'intuition d'une sinistre histoire, derrière ce visage rasé, hideux de respectabilité jouée. Puis, comme un peintre, même de l'Institut, reste toujours un peu un rapin, il étouffa un rire qui lui venait, à l'idée de cet éhonté voleur demandant ce brevet de sacrifice. Car enfin, ces quinze cents francs d'impôts, c'était la preuve d'une fortune, et comment avait-elle été acquise, sinon par un brigandage quotidien ?

— « Mon brave Joseph, » lui dit-il, « je ne vous engage pas à suivre cette idée. Quinze cents francs d'impôt ? Vraiment, non, vous n'êtes pas dans les conditions. »

— « J'en avais un peu peur, » répondit l'autre sans se démonter. « Mais, monsieur Miraut pourrait peut-être me recommander à des personnes d'une grande société qui donne aussi des prix, et même on peut porter un ruban. »

Il louchait sur sa boutonnière en poussant cette nouvelle pointe.

— « Quelle société ? » interrogea Miraut.

— « Celle de l'Encouragement au Bien, » répondit Joseph.

— « C'est vrai, » dit le peintre. Puis, ne retenant plus un fou rire qu'il n'aurait pas eu s'il avait su la vérité entière : « Seulement, mon bon Joseph, avec vos dix mille francs de rente, ayez soin de bien mettre sur votre demande : « A Messieurs les membres de la Société d'encou-« ragement aux Biens, » *a-u-x* et une *s* à la fin de *Biens*. Et puis, laissez-moi travailler, n'est-ce pas ? » Et il montrait la porte à Joseph, d'un geste si impératif que celui-ci n'insista pas. Un quart d'heure plus tard, il disait à sa femme, en lui racontant cette scène :

— « Je croyais ce Miraut un brave homme. C'est une canaille comme les autres. D'ailleurs, quand on est l'ami de cette vieille gaupe !... Et ce mariage? Qu'en dis-tu?... Si on lui écrivait une petite lettre salée à ce jeune monsieur de Senneterre, hein? comme dit cet imbécile de duc... »

— « Jamais de la vie. C'est bien plus rigolo comme ça, » répondit Constance.

— « Tu as raison. Plus il leur en arrivera, à ces gens de la haute, mieux ça vaut. *Ça nous venge*... C'est égal. Elle est d'une jolie force, la mâtine ! »

— « Et la petite, donc? Quand je te disais que c'est sa fille. Elle chasse de race. »

— « En pensant à ces saletés, on est vraiment content d'être le fils de braves gens... » conclut Joseph. Décidément, les commensaux des fins dîners de la rue de La Baume n'avaient pas tort de dire à Mme Palmi, en lui parlant de son maître d'hôtel : « Il ne lui manque rien. Il est complet... »

En effet, il l'est.

Paris. Juin 1911.

II. — LES MOREAU-JANVILLE

I

Il y avait une demi-année déjà qu'Eugène Montrieux débouchait, cinq fois par semaine, vers les neuf heures du matin, de la rue de Presbourg, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, pour aller donner une leçon au petit André Moreau-Janville, le fils unique et l'héritier de l'opulent directeur des *Forges et Chantiers* de la Rochelle, et cette demi-année n'avait pas encore blasé le jeune homme sur sa première sensation d'ébahissement devant l'hôtel Moreau-Janville. Rien de banal pourtant comme ces palais en miniature que les hauts barons de la finance et de l'industrie se font construire à coups de millions sur des terrains où le prix du mètre ne permet pas, même à eux, le luxe d'un vrai jardin. Ils pourraient disputer au marchand de biens et au démolisseur quelque seigneuriale demeure. Il en reste encore dans le faubourg Saint-Germain, malgré l'implacable et constant travail des lotissements. Ils auraient de larges pelouses, de vieux arbres, une maison de style, de splendides salons, de l'air. Ils aiment mieux bâtir hâtivement, solder les mémoires douteux d'un architecte à la mode qui leur fabrique du faux Louis XIV et du faux Louis XVI. A peine s'il court une marge de verdure sous les hautes fenêtres de leur rez-de-chaussée, mais ils habitent dans les quartiers nouveaux, au lieu que, « là-bas, on est loin de tout ». En effet, il leur faudrait, de la rue de Varenne, cinq minutes en automobile avant de gagner le rond-point des Champs-Élysées ! Pour Eugène Montrieux, la façade battant neuf de l'hôtel Moreau-Janville représentait un paradis d'aristocratie, la miraculeuse maison d'Aladin. Il montait en tramway au boulevard du Montparnasse, à l'angle de la rue Campagne-Première. Il habitait là, près de sa mère, un appartement de six cents francs. Ce chiffre expliquera ses naïves extases. Un trajet d'une petite demi-heure, avec un transbordement, et il arrivait devant l'énorme porte cochère. Il traversait la cour dont le gravier blanc criait sous son pas, il prenait l'escalier de gauche, qui desservait l'appartement de son élève, et le seul aspect des gravures anglaises, pendues sur le revêtement de bois clair, lui causait cette joie enfantine que l'approche du luxe donne trop souvent aux jeunes gens pauvres, surtout, contradiction bien étrange au premier abord, quand ils sont très intellectuels. Ce mot n'est pas synonyme d'intelligent. Il suppose une hypertrophie, un manque d'adaptation entre la culture cérébrale et le milieu. Pour peu que l'intellectuel possède cette séduisante et dangereuse faculté : *l'imagination du sentiment*, le décor de la haute vie risque d'exercer sur lui un prestige dont on peut sourire. Il serait plus équitable de l'en plaindre. Esclavagé par le métier qui ne lui permet pas de penser à ses émotions, il voit dans la fortune une indépendance, celle du rêve; un loisir, celui de la délicatesse, du raffinement sentimental; la liberté de la passion ! Où aurait-il appris que la facilité de la vie comblée enveloppe, tout au contraire, un principe de dessèchement? D'habitude, l'existence humaine est d'autant plus profonde qu'elle est plus étroite, pourvu que cette étroitesse n'aille pas jusqu'à l'indigence. Les jeunes gens du type Montrieux finiront par comprendre cette vérité, mais à travers des expériences si douloureuses qu'ils en demeureront pour toujours désenchantés. Ils auront prodigué dans le vide, autour des plus décevants et des plus médiocres mirages, ce trésor de la vingt-cinquième année, cette virginale richesse des premiers désirs qui ne se retrouve plus. Ils se seront fabriqué des Béatrices et des Laures avec des poupées habillées par le bon faiseur, ou des femmes galantes, corrompues par l'oisiveté. Encore ces deux variétés sont-elles moins dangereuses, peut-être, pour l' « intellectuel » pauvre, que ne serait la rencontre d'une maîtresse riche et romanesque, qui se laisse toucher par son exaltation. Les inégalités des conditions sont en amour une terrible école de dépravation sociale. La confusion du *tien* et du *mien* est si naturelle aux amants, si naturel aussi ce besoin pour une femme d'avoir toujours avec elle celui qu'elle aime ! De là des compromis de conscience où la probité se fausse, et, quand le jeune homme est de trempe trop fière, à tout le moins une effrayante dépense de son temps, — ce temps dont chaque heure représente pour lui tant d'avenir ! Comment concilier les âpres nécessités du travail et les exigences de sorties continuelles que comporte une liaison avec une femme qui dîne dehors tous les soirs et en compagnie de laquelle on a bien soin d'inviter son *patito*, qui souffrirait de ne pas le retrouver l'après-midi en visite, pour qui le plaisir n'est

pas complet si son amant n'est pas là? Les jolis bonheurs de la vingt-cinquième année se payent alors par de cruelles faillites à la trente-cinquième. Qui n'a dans le souvenir quelque compagnon de jeunesse dont les facultés brillantes se ternirent, dont l'élan vers le talent et le succès se brisa, simplement parce qu'il fut aimé d'une femme à la mode et pour qui les heures n'avaient pas de prix? « Jeunes gens, souvenez-vous que tout instant mal employé à votre âge est une chance de malheur pour l'avenir. » C'est un mot de l'Empereur visitant une école. Comme il sonne juste !

Il suffisait de regarder Eugène pour s'en rendre compte : s'il aimait d'amour une des deux femmes dont l'élégante silhouette parait de grâce le somptueux hôtel, Mme Moreau-Janville ou sa belle-fille, Hélène, il n'en était certainement pas aimé. Des signes qui ne trompent pas marquent le jeune homme, riche ou pauvre, qui porte avec lui le mystère d'une passion heureuse. Aimé, Eugène n'aurait pas eu de ces négligences de tenue qui, d'une mise très simple, font une mise presque débraillée. La demi-incurie de l'étudiant — il suivait les cours de la Sorbonne en qualité de boursier d'agrégation — eût été corrigée par cet instinctif besoin de coquetterie qu'éveille, chez l'amant le plus préoccupé d'idées, le premier regard par lequel il se sent « distingué ». Eugène avait de beaux yeux noirs et brûlants dans un visage osseux, comme desséché par l'ardeur intérieure. Ce masque eût été frappant, mais une chevelure le couronnait, broussailleuse et trop rarement rafraîchie. Le coup de peigne, hâtivement donné le matin, ne se reconnaissait plus dès les dix heures. Bien souvent, pressé de besogne, Eugène oubliait même de se raser. Il faut dire à sa décharge qu'avec une intelligence forte, mais plutôt lente, il cumulait la préparation à son difficile examen et des répétitions comme celles du jeune André, destinées à augmenter d'autant le bien-être du logis. Son père, petit libraire de la rue Saint-Jacques, était mort en laissant à sa veuve, toutes dettes réglées, quatorze cent francs de rente. L'éducation de son fils unique avait été le roman de Pierre Montrieux, brocanteur en bouquins classiques hypnotisé par le prestige de trois grandes maisons universitaires : le Collège de France, la Sorbonne et le lycée Louis-le-Grand. Il pouvait, de sa boutique, en surveiller les allants et venants. Voir un jour son garçon professeur comme tel ou tel de ces illustres. Quel rêve ! De quoi supporter sans révoltes une humble existence, trop immobile, passée tout entière dans une atmosphère confinée, parmi la poussière et le relent des livres d'occasion. Ce gagne-petit, venu de sa Provence pour être domestique, avait débuté comme garçon de peine dans le magasin où il avait fini patron. L'hérédité de la longue usure paternelle se reconnaissait dans le teint brouillé, les épaules aiguës, la physionomie appauvrie d'Eugène. Quand le fils d'un plébéien de cette espèce, paysan fatigué par un métier de citadin, reçoit une éducation de bourgeois, l'amoindrissement de l'énergie animale, accompagné d'un extrême affinement cérébral, fait presque fatalement de lui un déséquilibré. Les gestes trop brusques d'Eugène Montrieux, la mobilité trop vive de sa physionomie vérifiaient cette loi. Cet organisme trop vibrant était touché de névropathie, mais, on ne l'a pas remarqué assez, le déséquilibre peut déplacer notre axe intérieur d'un côté ou d'un autre, vers le haut ou vers le bas. Le fils du bouquiniste s'était, lui, déséquilibré par en haut. La suite de ce récit le prouvera et aussi combien avait raison, dans son instinct de vieille ouvrière, Mme Montrieux, la mère d'Eugène, quand elle redoutait pour lui le contact de la haute vie. Elle n'avait qu'un tort, celui de l'ennuyer par ses plaintes continuelles. On en jugera par sa conversation avec son fils, le matin même du jour où commence cette histoire. Eugène s'était dépêché d'avaler son bol de café au lait, en entendant la pendule sonner neuf heures.

— « Je vais être en retard, avenue du Bois, » avait-il dit en repliant sa serviette.

— « Sûr, » avait répondu la mère, « nous n'avions pas besoin de l'argent que tu gagnes chez ces Moreau-Janville, mon petit. Nous faisions sans cela, et tu te fatigues... »

— « Mais non, maman, je t'assure. Une heure et demie de leçon, le matin !... Et d'aller là-bas me fait prendre l'air... C'est un peu d'exercice, et puisque le médecin prétend que j'en manque... »

— « En attendant, tu es tout pâle, tout maigriot... Tu tords et tu avales, au lieu de manger, comme ce matin. Et puis, j'ai peur de tout le luxe qu'il y a dans cet hôtel, oui, que ça ne te soit pas bon, que ça te dégoûte de notre intérieur... »

— « Oh ! maman, peux-tu croire? »

— « Que tu m'aimes moins? Non, mon petit. Seulement, c'est bien pauvre ici et c'est bien beau chez ces millionnaires, d'après ce que tu me racontes ! Alors, ce serait trop naturel que tu te déplaises ici davantage encore... Car tu t'y déplais, tu me l'as dit trop souvent... »

— « Mais, maman, c'est à cause de toi. Je te voudrais plus de bien-être, une vie plus facile. N'est-ce pas naturel? »

— « Je suis née chez des ouvriers, mon petit. Ce logement est déjà trop beau pour moi. Je serais mal à l'aise dans un autre... Au lieu que toi... » Elle jeta un profond soupir où se soulageait une douleur, — son fils pouvait-il la comprendre? — celle d'une mère qui a voulu à tout prix que son enfant changeât de classe sociale, et elle souffre qu'il soit trop différent d'elle. « Et puis, il y a ton mariage... »

— « Tu sais bien que je n'ai pas l'idée de me marier. Te quitter? Jamais !... Et d'ailleurs, quel rapport?... »

— « Tu es trop sensible à ces belles toilettes que tu vois là-bas. Tu m'en parles trop. Ça t'empêche de regarder les jeunes filles simples, celles que tu pourrais épouser. Les gens pauvres comme nous, Eugène, moins ça connaît les gens riches et mieux vont les choses. Calvignac... »

— « Tu ne vas pas en vouloir à Calvignac de m'avoir trouvé cette leçon?... » interrompit vivement Eugène. « Mais cinq cents francs par mois, maman, pendant sept mois, ça fait trois mille cinq cents francs !... De quoi payer nos frais d'installation quand je serai agrégé et nommé en province, l'an prochain... Tu remercieras Calvignac, alors... En attendant ne me dis pas de mal de lui... Ça me ferait de la peine, vrai... Embrasse-moi et n'aie pas peur. Je sais très bien que je suis né pauvre, que je vieillirai pauvre, et je te jure, comme je t'aime, que je n'ai aucune aigreur, aucune envie contre les riches et leur luxe... De ce que l'on ne doit jamais avoir une chose, est-ce une raison pour ne pas admirer cette chose?... A ce compte, on ne mettrait pas le pied dans les musées. Toi qui aimes tant Versailles, tu ne comprends pas que je puisse aller chez les Moreau-Janville comme nous allons au Grand ou au Petit Trianon? C'est une autre espèce de musée, voilà tout... Allons. Adieu. Laisse-moi me sauver, que je ne manque pas mon *tramway* ni ma leçon... Et à tout à l'heure. Je serai bien content, à midi, de rentrer dans notre intérieur. C'est le plus beau de tous, puisque tu y es... »

Le regard dont la mère suivit son fils, penchée sur la rampe, tandis que celui-ci descendait quatre à quatre les marches de l'escalier, aurait attristé le jeune homme, s'il avait relevé la tête vers la vieille femme dont il tenait et ses prunelles noires et son cœur inquiet. Mais une certaine image emplissait trop complètement ce cœur pour qu'une autre trouvât place dans ses préoccupations. Mme Montrieux ne se trompait pas dans ses craintes. Elle aussi était une Méridionale, du même bourg que son mari, ce gros village de Pierrelatte, nommé ainsi à cause du large rocher (1) surgi brusquement dans la vaste plaine, contre lequel se terrent les maisons basses et peintes en vert. Toute cette race au-dessous de Lyon manifeste déjà le sens aigu du détail si caractéristique de notre Sud-Est. Ce don d'observation s'accompagnait chez cette mère d'un véritable pouvoir de seconde vue, quand il s'agissait de son fils. Elle le chérissait d'autant plus qu'elle en était, intellectuellement et moralement, plus distante. Quel physiologiste expliquera la permanence, dans un organisme de femme, d'un instinct avertisseur qui la met en une communication aussi lucide qu'inconsciente avec l'enfant sorti de sa chair et les dangers qu'il peut courir? Jamais la veuve du bouquiniste de la rue Saint-Jacques ne recevait Calvignac, par exemple, ce jeune homme à l'amitié duquel Eugène devait cette importante répétition, sans éprouver cette antipathie divinatoire qui dénonce un funeste avenir. Ceux qui répugnent aux explications mystérieuses penseront sans doute qu'un fait très simple justifiait cette hostilité. Eugène Montrieux et Henri Calvignac étaient des camarades de collège. Henri, fils d'un coulissier, n'avait-il pas, dès cette époque, humilié la mère d'Eugène, sans même agir ni parler, par sa seule existence, par sa tenue d'adolescent comblé, par ses jolies manières, par son amabilité un peu protectrice vis-à-vis de son ami pauvre? Les deux externes de Louis-le-Grand s'étaient liés d'une intimité qui démontrait que le fils de Mme Montrieux ne partageait pas l'envie éprouvée par sa mère. Pourtant cette envie de l'une et cette sympathie de l'autre pour le camarade riche partaient du même principe : une perception très vive d'une différence de sorts. Seulement, où la mère avait trouvé une occasion de se crisper et de se froisser, Eugène, lui, avait trouvé une occasion de s'engouer. J'ai dit qu'il possédait cette faculté redoutable et si peu définie : *l'imagination du sentiment*. Elle consiste à se figurer sans cesse, avec une complaisance irraisonnée, des formes de la vie autres que celles dont on est le prisonnier, à se représenter jusqu'à les créer en soi, momentanément, des états de l'âme différents de ceux que l'on a dans la réalité. Du fond de l'échoppe paternelle, Eugène s'était constamment imaginé allant et venant de par le monde, avec les qualités qui lui étaient les plus étrangères : l'aisance du geste, l'aplomb devant ses maîtres et ses compagnons, la promptitude alerte de la répartie. Ces qualités, c'étaient celles d'Henri Calvignac. Ce nom n'a-t-il pas aussi sa physionomie significative? Il rappelle l'origine gasconne de ce garçon qui reproduisait, en effet, moralement, le type classique et si juste dans son dessin conventionnel, le *cadet* de la plus aventureuse, de la plus vivace parmi nos provinces. Eugène avait conçu pour Henri une de ces admirations d'adolescent, l'ébauche puérile du fanatisme. Flatté de cette espèce de culte, l'enfant riche y avait répondu par une condescendance vaniteuse dont Eugène lui avait été reconnaissant comme d'une réciprocité d'affection sincère. Son illusion résistait, — on vient de le voir, — aux preuves d'indifférence que son soi-disant ami lui prodiguait, depuis leur sortie du collège, ne lui rendant jamais ses visites, ne le recevant qu'une fois sur dix, ne répondant pas à ses lettres. Ces indices d'égoïsme peinaient Eugène, sans l'éclairer. Il les justifiait par la vie de Calvignac. Celui-ci avait perdu son père, lui aussi. Orphelin déjà de mère, ses tuteurs l'avaient émancipé, à peine bachelier. Grâce à ses relations de famille, — les Calvignac cousinent avec les Taraval, les Nortier, les Ethorel, — il se

(1) *Petra lata* (la Pierre large).

trouvait lancé dans cette haute société de sport, de chic et de galanterie qui constitue le vrai monde parisien. Que le temps manquât au brillant camarade pour cultiver une modeste amitié, Montrieux jugeait cela trop naturel. Il avait toujours défendu contre les perçantes lucidités de sa mère la noblesse de cœur d'Henri, et triomphé, quand l'oublieux avait réparé tous ses torts d'un coup, en leur apportant l'offre de cette place chez les Moreau-Janville : il s'agissait de faire suivre le cours de seconde à un enfant malade et que ses parents voulaient garder tout le reste de l'année à domicile.

II

— « Comme maman est injuste pour Henri, elle si bonne pour tout le monde !... » se disait Eugène en se rappelant cette arrivée de son camarade chez eux. Les observations de Mme Montrieux sur le caractère de Calvignac faisaient impression sur lui, en dépit de ses partis pris. Elles emportaient l'évidence avec elles. Quand elles avaient été trop dures, comme ce matin, le jeune homme leur opposait ce souvenir du service rendu. « Oui, elle est injuste, » se répétait-il... « Elle est jalouse. Elle m'aime tant !... » Il achevait de descendre l'escalier, en rendant tout bas cet hommage à cette mère si dévouée, et, en même temps, l'ingrat éprouvait la joie d'une allégeance, à quitter l'étroite maison, à marcher vers le boulevard Montparnasse et à guetter du regard l'approche de la lourde voiture qui porterait à son avant l'écriteau : *Etoile-Montparnasse*. Oui, elle était bien lourde et bien banale ! Elle lui apparaissait, chaque fois, dans un mirage de poésie. Elle allait l'emporter très loin de cet humble quartier, celui de ses heures ternes et grises. Au terme de ce rapide voyage, il entrevoyait le palais de l'avenue du Bois, la chambre de son élève, et, dans cette chambre, l'entrée à un moment d'une femme, mince et svelte, malgré ses trente-cinq ans. Ou bien elle serait en amazone et prête pour la promenade à cheval, ou bien, si elle devait marcher, elle porterait une robe de drap, ajustée et courte. Peut-être aurait-elle une toilette d'intérieur dont la soie souple dessinerait son souple corps, et un parfum émanerait d'elle, de ses mains fines, de ses bras blancs, de ses cheveux d'un blond délicat, comme léger. De ses doigts aux ongles brillants comme les pierres de ses bagues, elle caresserait les cheveux de son fils pareils aux siens et elle dirait en regardant Eugène de ses prunelles bleues :

— « Eh bien, monsieur Montrieux, comment André travaille-t-il, ce matin ?... »

Qu'un précepteur timide et pauvre devienne amoureux de la mère encore charmante de son élève, et qu'il s'enivre de ses émotions sans oser les avouer à celle qui les inspire, c'est une situation peu originale. Mais les situations valent ce que valent les sensibilités. Sous des dehors gauches et maladroits, celle d'Eugène Montrieux était exquise. Elle colorait d'une poésie passionnée les très simples incidents de son aventure, si l'on peut employer ce terme, à propos d'un roman muet, dont les innocents épisodes avaient été jusqu'ici un sourire plus ou moins aimable de Mme Moreau-Janville, le regard plus ou moins attentif de ses douces prunelles bleues, le plus ou moins de durée de sa présence dans la chambre, et l'attente de ces cinq minutes agitait le cœur de l'étudiant d'un battement qui lui faisait quelquefois mal, dès le moment de son départ pour l'avenue du Bois. C'était le cas, ce matin-ci, et il avait littéralement une fièvre d'impatience, tandis que, debout sur le trottoir, il continuait de fouiller des yeux le boulevard, dans la direction de l'Observatoire.

— « Ce tramway ne sera jamais là !... » se disait-il en consultant sa montre. « C'est la faute de cet encombrement... J'aurais dû partir plus tôt. Je serais allé à pied, par ce beau temps... »

Malgré l'énervement de cette attente, il se sentait heureux, gai, léger, à respirer l'air de la jolie et claire matinée de mai. Il regardait le ciel, d'un azur tendre, fin et vaporeux, la caresse du soleil sur les maigres arbres, parés de leur verdure nouvelle, les jeux bleuâtres ou scintillants des ombres et des lumières sur les vitres des maisons, les vêtements, le teint des passants, les cuivres et les nickels des voitures. La nature, — quelle nature ! — lui semblait en fête, et en fête pour lui ! Le sourire de celle qu'il aimait, si naïvement, si secrètement, si follement, lui apparaissait. Il lui souriait, lui-même, en proie à une véritable hallucination. L'appel répété de son nom l'en réveilla tout d'un coup.

— « Montrieux ! Montrieux !... Quelle chance ! J'avais si peur de te manquer ! »

Et d'un auto-taxi, soudain arrêté au ras du trottoir, un jeune homme s'élança, qui n'était autre que le tentateur instinctivement et sagacement redouté par la mère : Calvignac lui-même.

— « Monte..., » dit-il à son ami. « Je t'emmène ; j'ai besoin de causer avec toi... Chauffeur, au coin de la rue de Presbourg et de l'avenue du Bois... »

Eugène ne s'était pas encore remis de cette surprise que, déjà, le taxi allait son train, courant à travers les camions, les fiacres, les piétons, les autres automobiles. Bien souvent, plus tard, le donneur de leçons devait se rappeler cette lancée de la légère voiture, et, à travers la vitre, défilaient des aspects, d'abord du Paris laborieux et plus simple dont il était, dont il souffrait d'être, puis du Paris plus élégant, — ce Paris de l'autre côté de l'eau qui inspirait à l'un de ses professeurs de la Sorbonne cette médiocre mais judicieuse épigramme contre certains travaux d'élèves trop fortunés et volontiers décadents :

« Ça, c'est de la littérature du seizième... » Cependant le halètement de la machine accompagnait la conversation des deux camarades :

— « Qu'y a-t-il donc? » avait commencé Eugène.

— « Il y a, » dit Henri, « que ce projet de mariage dont je t'ai parlé se précise. Moreau-Janville a parlé de nouveau à sa fille. Elle a trouvé le moyen de me jeter un petit bleu au télégraphe... » Il prit dans la poche de son veston, coupé à la dernière mode, un mince portefeuille dont le souple cuir vert, le chiffre en platine, la façon dénonçaient assez l'origine. Eugène n'était pas capable d'interpréter ce petit signe. Comment supposer une liaison de Calvignac avec une personne qui n'était pas la jeune fille dont il parlait d'une voix si émue? Henri dissimulait ces dessous de sa vie à son camarade pour de tout autres motifs que la discrétion de l'honnête homme. Il s'en piquait pourtant, car il se contenta de montrer le petit coin bleu de la dépêche sans la donner à lire. « Oui, cet affreux Nançay l'a redemandée, et comme il est comte!... Moreau-Janville n'est intelligent qu'en affaires. Sorti de là, c'est le plus hideux des snobs. Sa fille, comtesse de Nançay, marquise plus tard! Le vieux marquis de Nançay n'a pas d'enfants. Rien ne prévaudra là contre. Avec cela, Nançay est riche, très riche. Tu me demanderas : alors pourquoi n'épouse-t-il pas quelqu'un de son monde? C'est là le terrible, mon ami, je te l'ai dit. C'est qu'il aime Hélène. Et alors... »

— « Mais c'est toi qu'elle aime, » fit Montrieux. « Une fille comme elle, et qui a le courage de ses sentiments, ne se laisse pas marier comme une pensionnaire, avec quelqu'un dont elle ne veut pas. Elle a répondu : non, à son père, j'en suis sûr... »

— « Certes, » dit Calvignac, « mais sans pouvoir lui avouer la vraie raison de son refus. Le père insiste. Il se fâche. Il parle de lui faire quitter Paris, de l'envoyer dans le château qu'ils ont là-bas, dans la Saintonge. Preuve qu'il a deviné qu'elle a, ici, un secret attachement. Si jamais il me soupçonne, moi, je suis consigné à la porte... Qu'arrivera-t-il ensuite? Je n'en sais rien. On célèbre tous les jours, dans toutes les églises de Paris et de province, le mariage de jeunes filles qui aimaient quelqu'un, et elles ont cédé à cette pression de la famille, jour à jour, heure à heure, minute à minute... C'est si fort, la famille. C'est comme l'atmosphère, comme l'eau, comme tout ce qui est amorphe, insaisissable et constant... »

— « J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit : parler. »

— « A Moreau-Janville? » interrompit Henri. « Tu ne l'as donc jamais regardé? Mais il est en acier, Moreau-Janville, comme le blindage des cuirasses qu'il livre à l'Etat! Tu n'as donc pas vu ses yeux, sa bouche, son menton, son front? S'il n'y avait, entre mon suicide et moi, qu'une pièce de cinq francs à obtenir de cet homme, j'irais me noyer de ce pas plutôt que de la lui demander. Il a décidé que sa fille serait d'abord comtesse, puis marquise de Nançay. Elle sera comtesse et marquise de Nançay, à moins que... »

— « A moins que?... »

— « A moins que je ne le lui tue, son comte de Nançay, » dit Calvignac.

Son profil de joli garçon efféminé se figea dans une soudaine expression de dureté. Tout en lui révélait cet entraînement physique qui fait, des viveurs de la génération nouvelle, de durs athlètes : pugilistes, automobilistes, cyclistes, aviateurs quelquefois, escrimeurs toujours. Du sang gascon roulait dans ses veines, et comment jamais savoir si ces diables de gens sont sérieux ou non, quand il s'agit d'un coup d'épée à donner ou à recevoir, à la vieille manière de leurs patrons, Cyrano et d'Artagnan? Mais ce Gascon-là était un fin comédien dont le regard équivoque épiait, entre ses paupières déjà un peu bridées, l'effet produit sur son naïf camarade, par cette déclaration de matamore. Il la corrigea aussitôt d'un de ces sourires, qui faisaient la grâce de son visage et prouvaient les ambiguïtés de sa nature. Sa physionomie devenait alors par trop différente. Une douceur passait dans ses prunelles d'un vert brouillé, dont la dureté, au repos, eût mérité la comparaison métallurgique qu'il appliquait au directeur des *Forges et Chantiers* de la Rochelle. Sa bouche impérieuse, durement sensuelle sous la moustache à reflets roussâtres, se faisait câline, et il avait, dans ces moments-là, de ces gestes qui jouaient la sensibilité à tromper de plus perspicaces qu'un Eugène Montrieux.

— « N'aie pas peur. Nous n'en viendrons pas à ces extrémités. On ne tue personne sans risquer soi-même sa vie. Et comment ne tiendrais-je pas à la mienne, quand j'ai une fiancée comme Hélène et un ami comme toi?... » Il serra la main de son camarade. « Non, je ne doute pas d'elle. Elle m'a juré qu'elle sera ma femme. Je la crois. Seulement, l'heure est venue d'agir... »

— « Que vas-tu faire? » interrogea l'autre.

— « J'ai mon plan, » répondit Henri, « et cette fois bien étudié. »

Puis, après un silence :

— « Veux-tu me rendre un service, Eugène, un grand service? »

— « Tu en doutes? »

— « Non. Mais tu pourrais tout de même avoir un scrupule. Il s'agit de remettre une lettre, en mains propres, à Mlle Moreau-Janville... Tu vois. Tu hésites. »

— « Non, mais... »

— « Je m'attendais à ce mais, » fit Calvignac. « C'est évident que la chose est très délicate. Tu es reçu dans la maison en qualité de précepteur. J'en conviens. C'est un cas de conscience... Mais songe, Eugène, songe que tout l'avenir d'un cœur de jeune fille est en jeu, tout

mon avenir de cœur, à moi, ton meilleur ami. Elle peut encore m'écrire, elle. Je suis seul. Personne ne voit la correspondance qui m'arrive. Mais moi? Toutes ses lettres passent par les mains de sa belle-mère. C'est la règle imposée par le père... Oh! Mme Moreau-Janville est parfaite pour Hélène. Elle est si bonne! Tout de même, si elle voyait de mon écriture sur une enveloppe au nom de sa belle-fille... Et je ne peux cependant pas mettre une autre personne que toi dans la confidence d'une histoire qui la compromettrait. Toi, tu comprends tout. Tu es si délicat!... »

— « Mais Mme Moreau-Janville » — la voix d'Eugène s'assourdit pour prononcer ces quelques syllabes — « ne plaiderait-elle pas votre cause auprès de son mari? Elle est bonne, tu viens de me le dire... »

— « Je t'ai dit aussi, cent fois, qu'elle tremble devant son mari, à qui on l'a vendue. Ça, c'est toute une tragédie. Moreau-Janville l'a épousée sans fortune. Il a payé toutes les dettes du père, le marquis de Teyde... Un marquis encore! Moreau-Janville, c'est M. Jourdain, M. Poirier, tous les bourgeois gentilshommes de l'ancien et du nouveau répertoire!... Mme Moreau-Janville rembourse comme elle peut, en obéissant au doigt et à l'œil aux volontés de ce terrible individu. Car il est terrible... Il a de ces envers sinistres, ce monde, dont je voudrais tant ne pas être. » Ce fut au tour d'Eugène de prendre la main de son compagnon. « Ah! si je n'aimais pas Hélène, » continua celui-ci, « je réaliserais ce que mes mauvais placements m'ont laissé de ma fortune. J'achèterais un petit domaine dans le Gers, puisque les miens viennent de là, et je vieillirais loin de toutes ces vilenies et de ces frivolités. Je retournerais à ma terre et à mes morts... Hélas! on ne choisit pas son destin, puisqu'on ne choisit pas son amour. »

L'imposteur avait débité cette phraséologie savamment. Un musicien qui possède à fond son instrument ne joue pas avec plus d'adresse sur les touches d'ivoire d'un piano. Calvignac avait, dès longtemps, discerné le sentiment voué par Eugène à la mère de son élève. En lui parlant d'elle, et dans ces termes, il était sûr de l'attendrir jusqu'au plus intime repli de son être, sûr aussi que le fils du libraire vibrerait à ce rappel d'un vague traditionalisme. Il se moquait de « sa terre et de ses morts », lui, le Parisien de luxe, comme de son premier cigare. Mais il savait que Montrieux croyait profondément à ces idées. Si le boursier d'agrégation n'était qu'un enfant dans l'ordre de la vie mondaine et amoureuse, il n'en allait pas de même dans celui de la pensée. Il appartenait au groupe de ces jeunes plébéiens à forte culture qui reviennent, à travers Taine et ses élèves, aux antiques vérités si cruellement méconnues par toute l'Intelligence, ou presque, pendant une trop longue partie du siècle dernier. Le malheur veut, — et cette réflexion enferme une des *moralités*, comme on eût dit autrefois, de cette anecdote, — le malheur veut que, chez la plupart de ces jeunes gens, il y ait désaccord entre la raison et la sensibilité. Ils pensent comme Eugène, traditionnellement et sainement. Ils sentent, toujours comme Eugène, romantiquement et maladivement. Cette contradiction explique les incohérences que les observateurs des mœurs remarquent dans les réactions publiques et privées des nouveaux venus. Calvignac, observateur d'un autre type, mais très perspicace, escomptait cette contradiction. Il flattait chez Montrieux ses principes pour l'entraîner dans une complicité qui constituait une grave faute professionnelle. Déjà le prestige émané de sa personnalité avait fait son œuvre. Au moment où il énonçait sa profession de foi régionaliste, l'auto débouchait de l'avenue Bosquet sur le pont de l'Alma, et avant même qu'ils ne fussent dans l'avenue Marceau, Eugène disait à son ami :

— « Mais quand j'accepterais de remettre ta lettre, je ne suis pas sûr de voir Mlle Moreau-Janville. »

— « Si, » répondit vivement Calvignac. « C'est à cause de cela que je suis venu te prendre. Tout est convenu avec elle. Tu dois arriver cinq minutes avant l'heure. Tu monteras l'escalier lentement. Tu la rencontreras, et tu lui donneras la lettre. »

— « Jamais je n'oserai, » dit Eugène. Une fibre était froissée en lui, par la désinvolture de son félin camarade. Cette correspondance clandestine supposait, chez la jeune fille, une audace singulière. Le précepteur n'avait jamais échangé avec elle que les paroles les plus banales. A la seule idée de ce geste trop hardi, cette lettre d'amour prise sur une marche d'escalier, et de ses mains, il éprouvait une impression de honte, que l'impudente amoureuse ne ressentirait sans doute pas.

— « Puisque c'est convenu, je te le répète!... » insista Henri. « J'ai dîné chez les Moreau-Janville, avant-hier soir. Après le dîner, j'ai pu avoir cinq minutes d'entretien avec Hélène, tout juste. Le Nançay dînait aussi. Juge... Elle m'a dit là qu'elle avait peur qu'il ne l'eût redemandée. Elle était affolée. Elle voulait un conseil, une indication, la marche à suivre, enfin un appui. Je lui ai promis de lui écrire, et par toi... Tu es au monde la seule personne dont elle admette que je lui parle d'elle. Même avant de savoir quel ami tu m'es, elle avait tant de sympathie pour toi. Tu sais comme elle est intelligente et cultivée. Elle sent les livres, comme elle sent la musique, avec une finesse! Depuis que je lui ai montré de tes vers, elle te met si haut... »

— « Je t'en ai tant voulu, sur le moment! » dit Montrieux, avec cette gêne, mêlée d'orgueil et de timidité, qu'inflige, aux jeunes gens sensibles, la divulgation de leur correspondance, de leurs journaux intimes ou des pauvres rimes qu'ils commettent secrètement. L'étudiant en

lettres n'avait pas échappé à la loi commune. Il avait composé, entre sa quinzième et sa vingt-cinquième année, le millier de vers que tout agrégé a derrière lui, s'il est un peu rêveur. J'ai déjà dit que celui-ci l'était beaucoup. En le flattant à cette place, la plus cachée et la plus blessable de son amour-propre, Calvignac manœuvrait en bon diplomate. Il en eut la preuve tout de suite. Son camarade rougit de cette allusion à ses humbles tentatives poétiques — dès lors judicieusement abandonnées. — Puis il reprit, après un silence :

— « Eh bien ! donne-moi la lettre. Je la remettrai... Mais c'est la première et la dernière, n'est-ce pas ? »

— « Merci, Eugène, » répondit l'autre. « Sois bien sûr que nous n'oublierons jamais, Hélène et moi, ce que tu fais là pour moi... Comme ce sera bon, plus tard, quand nous serons installés dans un de ces petits hôtels, tiens, comme celui-ci... » Il montrait, de la main, au hasard, une de ces coquettes demeures qui foisonnent dans ces avenues. Que de fois l'apprenti professeur, passant là, avait relevé la tête vers des fenêtres pareilles ! Les brise-bise et les stores de guipure, ces vulgaires indices d'un luxe aujourd'hui très banal, lui donnaient des nostalgies d'arrière-petit-fils d'Eve aux portes fermées de l'Eden ! Et comme si le perspicace Henri avait déchiffré jusqu'en son tréfonds le cœur de l'amoureux naïf et pauvre, il continuait : « Oui, comme ce sera bon de recevoir dans notre nid un tout petit nombre de vrais amis, dont tu seras !... Même si nous n'arrivons pas à vaincre tout à fait l'obstination de Moreau-Janville, il permettra bien à sa femme de venir voir sa fille. Hélène aime tant sa belle-mère !... La voilà, cette lettre, » conclut-il ; et, ouvrant le portefeuille, tout grand cette fois, il en tira une étroite enveloppe de papier-pelure, sans adresse. « Tiens-la de côté, ici, à portée de ta main. » Il la plaçait lui-même dans la poche droite du veston d'Eugène. « Mais nous sommes au coin de la rue de Presbourg... Chauffeur, arrêtez ! » Et, serrant la main de son ami : « Elle te donnera la réponse quand tu sortiras de ta leçon. Tâche d'empêcher qu'André ne t'accompagne. Et, s'il t'accompagnait, remonte, comme si tu avais oublié quelque chose. Elle guettera par la fenêtre et sera tout de suite dans l'escalier. Moi, je t'attendrai, à cette même place, à onze heures précises, dans un taxi. Je te remmènerai. »

III

Le cœur d'Eugène Montrieux battait bien fort, quand, ayant pris congé de son camarade, il posa sa main sur le timbre, à la porte de l'hôtel où il venait à titre de professeur, et il y entrait, à cette minute, pour commettre un véritable abus de confiance. Les probités jeunes restent irréductibles au sophisme. Elles peuvent lui céder, mais elles savent que c'est un sophisme. Plus tard, elles ne le sauront plus, si elles ont trop multiplié les faiblesses, et cet obscurcissement de la clarté intérieure fera leur premier châtiment. Eugène avait beau se répéter, après celui dont cette démarche le rendait le complice, qu'il s'agissait de sauver l'avenir sentimental d'une jeune fille, il s'agissait d'abord d'aider cette jeune fille à tromper l'homme qui le payait, lui, Eugène, et cela, en profitant des facilités données par la besogne pour laquelle on le payait. Aussi tremblait-il comme un criminel, lorsqu'il s'engagea dans cet escalier de gauche dont l'aspect si net, si clair, le ravissait d'ordinaire. Vainement les précieuses gravures anglaises égayaient comme à l'habitude la laque des murs, avec leurs jockeys, en justaucorps coloriés franchissant des obstacles. Le porteur du billet clandestin n'avait de regard que pour une étroite porte, fermée en ce moment. Cette porte donnait sur un autre escalier, et cet autre escalier, sur l'appartement occupé par Mlle Moreau-Janville. Il dut se tenir à la rampe, tant l'émotion le bouleversait, quand il vit le battant s'ouvrir. Hélène parut. Elle descendit au-devant de lui, en le saluant simplement de la tête, comme à l'ordinaire. Le très joli visage de la jeune fille n'avait pas un frémissement sur ses traits menus, quasi miniaturés. Aucune fièvre ne brûlait ses tranquilles yeux bruns, d'une expression un peu languissante sous de longues paupières à la turque. Quand le professeur fut sur la même marche d'escalier, elle tendit la main d'un geste aussi naturel que s'il eût dû lui remettre un livre quelconque, au lieu de l'enveloppe sans adresse qu'elle dissimula aussitôt dans son petit sac à main. Elle était coiffée et habillée pour sortir. Elle descendit encore sept ou huit marches, de son pas modeste. Puis s'arrêtant, et comme si elle eût oublié quelque chose dans sa chambre, elle remonta et disparut derrière la petite porte qu'elle referma sans plus de hâte. L'escalier allait, il est vrai, jusqu'au troisième étage. Mais personne n'y était visible. Ce manège et ces précautions prouvaient donc, autant qu'une extrême maîtrise de soi, une singulière défiance. Hélène avait dû être beaucoup espionnée, et le savoir. Elle était l'enfant d'un premier mariage, et elle avait une belle-mère. Ces simples indices le prouvaient trop : les relations entre les deux femmes n'étaient pas celles que dépeignait Calvignac. Mais Montrieux n'observait ni ne raisonnait en ce moment. Cette scène muette, dans laquelle il agissait comme en songe, le laissait dans un réel état de somnambulisme. Il s'en éveilla, au seuil de la chambre d'étude où son élève devait l'attendre.

André Moreau-Janville était un garçon de

seize ans, un peu trop petit pour son âge, mais trapu et taillé en force. Les Moreau-Janville sont des Cévenols. Ils viennent du Plateau Central, de cette rude partie qui s'étend autour du Mézenc et du Gerbier des Joncs. Le grand-père de l'actuel directeur des *Forges et Chantiers* de la Rochelle émigra, du Béage, son village d'origine, à Annonay, pour y tenter fortune dans le commerce des charbons. Les hasards de son négoce le mirent en rapports avec cet extraordinaire Marc Séguin, auquel nous devons le premier chemin de fer construit en France, celui de Saint-Étienne à Lyon. Marc Séguin s'intéressa au jeune et entreprenant montagnard. Il en fit un conducteur de ses travaux. Claude Moreau-Janville était ambitieux. Il était intelligent. Il étudia. A trente ans, il s'improvisa ingénieur civil et construisit à son compte des ponts suspendus sur le Rhône. A cinquante ans, il fondait la Société que gouverne aujourd'hui son petit-fils. Gouverner est le mot, car les *Forges et Chantiers* de la Rochelle constituent, à l'heure présente, un État dans l'État. Ce véritable fief tient dans sa mouvance des milliers d'énergies humaines : ingénieurs, contremaîtres, ouvriers. Claude Moreau-Janville Ier — ces féodaux modernes méritent qu'on les dénombre, à la manière des dynasties — a laissé dix millions. André Moreau-Janville II, son fils, aussi intelligent que lui, mais moins génial, a doublé ce capital. Moreau-Janville III, qui s'appelle Claude comme son grand-père, et chez qui le génie et la volonté de l'aïeul se retrouvent, avec un affinement, ne connaît pas sa fortune, formule populaire qui dit bien ce qu'elle veut dire. L'élève d'Eugène Montrieux révélait, par bien des signes, l'hérédité de ces conquérants autochtones, mais il traversait cette crise de la quatrième génération, l'épreuve de toutes les aristocraties, les industrielles et les financières comme les autres. On dirait que la nature sociale, désireuse de retremper sans cesse les familles dans le creuset commun, répugne à la fixation des supériorités dans une même lignée. Elle procède, tantôt par l'épuisement du type et la dégénérescence, tantôt par des troubles moraux qui dévient l'action générale de la race. Le descendant de féodaux militaires sera un libéral égaré par la folie du parlementarisme. Il pratiquera le *cedant arma togæ*, l'affreux principe destructeur de toute l'œuvre de ses pères. Le descendant d'un féodal d'industrie sera un André Moreau-Janville, un jeune homme de précoce culture, très intelligent, mais d'une intelligence attirée vers les lettres et les arts, ayant une aversion instinctive pour les affaires, la lutte des intérêts, ce qu'une autre expression populaire, mais moins exacte, appelle le côté pratique de la vie, — comme si tout viril exercice d'un large pouvoir n'enveloppait pas une large poésie. Un Moreau-Janville qui traite d'égal à égal avec des rois et leur fournit des flottes, — qui tient en échec, il l'a fait dans sa lutte avec Portal, le socialiste président du conseil, le Parlement tout entier et le Cabinet (1), qui se dit, en constatant les progrès de la marine allemande : « Il faut que je donne cinq *Dreadnougths* de plus à mon pays, » et qui les lui donne, — qui regarde en face la Révolution sociale et se bat contre elle à coups de fondations : églises, écoles, hôpitaux, villages d'ouvriers, — cet homme-là vit une vie intense et magnifique. Il se procure continuellement, en pleine paix et du fond de son bureau, toutes les sensations de la grande guerre, avec ses alternatives de triomphe et de désastre, si enivrantes qu'une fois goûtées, on ne s'en passe plus. Napoléon n'a quitté l'île d'Elbe, sûr de l'échec final, que pour livrer encore une bataille et la commander. Mais, pour comprendre la beauté d'une telle existence, et ce que vaut un prince de l'industrie, dans un siècle de machinisme et de démocratie, il faut avoir plus de seize ans. A cet âge, on n'aperçoit, de cette activité, que les exigences rebutantes : les chiffres, toujours les chiffres, les interminables séances dans les usines, les âpres discussions techniques. La seule idée d'user ses jours dans des besognes de cette aridité remuait le jeune Moreau-Janville de terreur jusqu'au plus intime de son être. Il se savait destiné par son père à lui succéder, et déjà la révolte se lisait dans le fond de ses prunelles, brunes comme celles de sa sœur. Seulement, chez lui, la robuste construction du visage, la carrure des membres disaient que le montagnard du Béage était tout voisin, avec sa force de résistance, ses entêtements, et aussi cet animalisme qui donne tant de gravité aux caractères du Plateau Central. Ce sérieux instinctif, presque celui de la bête, distingue les tempéraments très intacts, en qui le divorce entre la pensée et l'action, cette maladie des ultra-civilisés, ne se produit pas encore.

Cette simplicité profonde de nature avait tout de suite conquis à André la sympathie de Montrieux. Dès le premier jour, l'élève avait accueilli son professeur avec une visible joie. Celui-ci en avait bientôt vu la raison, toute à l'honneur de l'enfant. Il est nécessaire d'insister sur ce point, au risque d'alanguir en apparence un récit auquel cette personnalité d'adolescent donne seule son plein sens. Ce drame parisien n'est que cela : le contre-coup des secousse. subies par une sensibilité prématurément éveillée au contact de sinistres vilenies. Moreau-Janville avait d'abord confié l'éducation de son unique fils à un prêtre. Puis, comme André montrait une piété un peu exaltée, le père l'avait, à quinze ans, envoyé comme externe au lycée le plus voisin. Il redoutait, non pas une mainmise des gens d'Église sur sa fortune, — il était trop intelligent pour de tels préjugés, — mais, plus profondément, le

(1) Voir le *Tribun*.

danger possible d'une vocation ecclésiastique. Cet enfant l'étonnait, l'inquiétait, le déconcertait. Il le sentait muet et fermé avec lui, au lieu qu'il le voyait ouvert et détendu avec sa mère et sa demi-sœur. Mme Moreau-Janville et Hélène, toutes deux excellentes musiciennes, grandes liseuses de revues, curieuses d'expositions, de concerts, l'esprit avivé par ce continuel frottement qui tient lieu de culture aux Parisiennes du monde, flattaient toutes les dispositions imaginatives d'André. Au contraire, la dure précision de son père le paralysait. Moreau-Janville était un réaliste qui allait, dans ses calculs d'avenir, à l'extrémité de ses hypothèses. Il avait vu son fils entrant dans les Ordres, s'il ne le corrigeait pas d'un mysticisme qui, d'instinct, lui avait déplu, comme malsain. Quoiqu'il ne pensât guère par formules toutes faites, il s'était dit, lui aussi, comme tant de pères qui mettent leur fils au collège : « Ça lui apprendra un peu la vie. » Ce que le collège avait aussitôt appris à ce garçon si préservé jusque-là, ç'avait été l'existence de vices qu'il ne soupçonnait pas. Cette révélation avait bouleversé André d'horreur. Une immense corruption presque inconsciente fait l'atmosphère où évolue le lycéen, qu'il soit externe ou interne, dans une grande ville où les journaux et les brochures à images obscènes s'étalent aux devantures, où les filles viennent battre le trottoir à la sortie des classes, où la diversité des origines mêle dans une promiscuité dépravante les enfants des familles les plus surveillées et d'autres issus des milieux les plus suspects. C'est la débauche que les uns et les autres respirent. Quand la rencontre avec les réalités dégradantes de la vie sexuelle se produit brusquement, elle devient, pour un adolescent chaste, une épreuve extrêmement douloureuse, que les hommes faits ne prennent pas très au sérieux. Aussi n'a-t-il personne pour confident de ses indignations passionnées, de ses rébellions effarouchées, de ses luttes aussi, car il est à l'âge où la puberté fermente, et le péché qui le révolte le tente; bref, la fréquentation du lycée avait représenté pour André, durant la première année, un si constant supplice moral qu'il était tombé malade, au commencement de la deuxième. Les médecins modernes donnent le nom commode de neurasthénie à ces états d'anémie profonde qui trahissent une usure quotidienne de l'organisme, par une atteinte constante. Le professeur Louvet, le thérapeute attitré de la haute finance, avait parlé de surmenage. Ce praticien doit sa réputation de guérisseur à un scepticisme aussi radical que secret à l'égard des remèdes. Quand il a ordonné des douches tièdes, de l'eau de chaux à la fin des repas, un petit changement dans le régime, des sangsues quelquefois, selon la mode de jadis, l'arsenal de ses prescriptions est épuisé. Il conseilla, dans le cas d'André, une diminution de travail, et, pour cela, des leçons prises à la maison, avec un maître jeune, presque un camarade, pour qu'elles fussent plus distrayantes. Une fois de plus, le maître de l'Hôtel-Dieu se trouva prophète. En quinze jours, tous les symptômes d'épuisement disparurent comme par magie. André était simplement soulagé d'une obsession. Le répétiteur qui allait remplacer l'infâme lycée eût été le plus rébarbatif des pédants qu'il eût fait figure, à ses yeux, de libérateur, et ce professeur était Eugène Montrieux, un être comme façonné exprès pour exciter l'enthousiasme chez un garçon sensitif et volontiers prude, ardent et timide, passionné de littérature par réaction contre son père, et romanesque à vide, si l'on peut dire, avec des besoins d'oublier, à force d'idéalisme, les désenchantements et les flétrissures d'observation qu'il venait de subir.

Ce premier mouvement de sympathie s'était transformé, au cours de cette demi-année, en une de ces amitiés de disciple à maître qui comportent, d'une part, cette jolie nuance de sentiment : le respect tendre, et, de l'autre, un sentiment non moins délicat et plus subtil encore : celui de la responsabilité dans la protection. A chacune de ses leçons, Eugène trouvait son élève impatient de sa venue, et c'étaient des questions sans fin au professeur sur les menus incidents de sa vie, des réflexions, des confidences, les plus charmantes effusions d'un cœur jeune. Du moins il en avait été ainsi, durant quatre mois. Depuis quelques semaines, un changement se produisait, dans les manières de l'adolescent, si étrange que Montrieux, bien médiocre observateur pourtant, l'avait remarqué. Il avait essayé d'interroger son jeune ami, et il s'était heurté à une si évidente volonté de silence qu'il n'avait plus recommencé. En dépit de ses gentillesses, André, très sensitif lui-même, intimidait son professeur, pour le plus puéril motif, il faut bien le dire. L'héritier des Moreau-Janville participait du prestige exercé sur le faubourien diplômé de la rue Campagne-Première par le palais de l'avenue du Bois et ses luxueuses splendeurs. Et puis l'affirmation de soi manquait à Montrieux. Une froideur de regard, une poignée de main distante le décontenançaient. Il s'était dit : « André m'en veut. De quoi ? » Un malaise s'était insinué peu à peu dans des rapports, jadis si cordiaux. Et plus ce malaise avait grandi, plus les deux timides s'étaient tus. On se rendra compte maintenant du saisissement d'Eugène, lorsque, entré dans la salle d'étude, et tout ému encore de l'action qu'il venait d'oser, — cette lettre d'amour remise clandestinement, — il vit la chambre vide, et, tout d'un coup, son élève marcha, s'élança sur lui plutôt, d'une autre pièce au fond, et le professeur s'entendit apostropher en ces termes :

— « Ah ! monsieur Montrieux ! c'est trop mal ! trop mal ! »

— « Qu'y a-t-il, André? » balbutia Eugène. « Que voulez-vous dire? »

Déjà il savait que le frère venait de surprendre la scène muette de l'escalier. D'ailleurs, André ne rusa pas.

— « Je vous ai vu, » dit-il d'une voix impérieuse, celle de son père. « Oui, je vous ai vu donner une lettre à Hélène... D'ici !... D'ici !... Tenez !... »

Et, empoignant Eugène par le bras, avec une force que la colère décuplait, il l'entraîna dans l'autre pièce. Un couloir attenant contournait la cage de l'escalier sur lequel il prenait jour par un vitrage. Un escabeau posait contre le mur, que l'adolescent montra : « Je suis monté sur ce meuble pour vous épier, vous et elle. C'est honteux. Mais je ne pouvais pas supporter ce doute. Je ne pouvais pas. A présent, je sais. »

— « Que savez-vous? » demanda Montrieux.

— « Pourquoi vous êtes venu dans cette maison, » répondit André avec une fureur grandissante, « et le rôle que vous y jouez. Je sais qui vous êtes... pire que *lui*, entendez-vous, pire que *lui*... Combien vous a-t-*il* promis, pour vous payer de l'avoir aidé, quand *il* aura fait le coup? »

— « Moi? » s'écria Eugène. « Vous pensez cela de moi, que?... » Il n'acheva pas. Son remords de tout à l'heure avait cessé. Rien n'existait plus que cette brutale accusation, reçue en plein visage comme un soufflet, celle de s'être associés, Calvignac et lui, « pour faire un coup ». Ces mots emportaient avec eux un sens trop clair. Eugène était pauvre. Calvignac aussi, par rapport à la fortune colossale d'une Mlle Moreau-Janville. Pour André, les deux jeunes gens s'entendaient, comme deux malfaiteurs. Calvignac avait introduit son complice dans la place pour y faire métier d'entremetteur, avec promesse d'une forte récompense, le lendemain du mariage. Était-il possible qu'André crût de lui, Eugène, cette infamie? Oui, il la croyait. Le mépris, le dégoût, la haine se peignaient sur ce visage presque enfantin, et une inexprimable souffrance, celle d'une âme jeune qu'une déception trop cruelle bouleverse tout entière. Eugène sentit cela encore, dans l'éclair de cette terrible seconde : ce cri d'indignation était aussi le cri d'une amitié blessée. Hors de lui, ne mesurant pas ses paroles, lui non plus, il alla droit à son insulteur, et, crispant ses mains sur les épaules d'André, il lui dit :

— « Qu'est-ce que j'ai fait qui vous ait jamais donné le droit de me croire capable de cette saleté? Et *lui*, qu'est-ce qu'il a fait?... Répondez ! Qu'est-ce que nous avons fait? »

— « Et la lettre? » riposta André, en se dégageant. « Vous allez prétendre que vous n'avez pas remis la lettre? Et de qui venait-elle, cette lettre? »

— « J'ai remis une lettre à votre sœur, c'est vrai, » répondit Eugène. « Elle venait de mon ami Calvignac, c'est vrai. A quoi bon nier? Quand on espionne les gens, on trouve le moyen de fouiller dans leurs tiroirs. Je vous épargne ce cambriolage... Je ne devais pas la remettre, cette lettre. C'est vrai encore. Ce n'est pas cela que vous m'avez jeté à la figure. C'est autre chose. Vous avez dit que je suis entré ici pour y jouer un rôle abominable. Et ça, ce n'est pas vrai !... Calvignac ne m'a rien promis, rien, rien. On ne promet rien à un ami, quand on le prend pour confident de ses sentiments sincères, oui, sincères. Il aime Mlle Hélène, avec le plus profond, le plus absolu désintéressement. Il a le passionné désir de l'épouser. Monsieur votre père a, sur elle, des idées différentes. Que Calvignac et elle aient tort, l'un et l'autre, de correspondre à son insu, c'est possible. Que j'aie eu tort, moi, de me laisser toucher par le chagrin de mon ami, c'est possible encore. Mais vous venez, vous, André, de m'outrager ignoblement. Ce qui est trop mal, c'est cela ! C'est l'affront que vous avez fait, vous, le riche, à moi, le pauvre. Dans cinq minutes, j'aurai quitté cette maison pour n'y plus jamais entrer, jamais ! jamais !... Seulement, j'ai voulu crier que vous en avez menti, en nous accusant tous deux, mon ami et moi, d'un plan abject. Vous en avez menti, entendez-vous? menti ! menti !... »

IV

André n'avait pas cessé de soutenir fixement le regard dont son interlocuteur l'écrasait. Une minute, et comme épouvantés des phrases qu'ils avaient prononcées dans l'explosion de la colère, tous deux demeurèrent sans parler. L'élève rompit le premier le silence, et entraînant son professeur dans la salle d'étude, d'une main qui frémissait :

— « J'entends marcher, » dit-il, à voix basse cette fois, et avec épouvante, « c'est papa. Il faut qu'il nous trouve à notre table et travaillant... Il le faut !... » Une supplication passionnée contractait ses traits. Une anxiété folle animait ses yeux. « Je ne veux pas que vous partiez... Du moins, pas avant que nous nous soyons expliqués... Mais vite, venez vite... »

Eugène le suivit, comme suggestionné. Si Moreau-Janville entrait dans la chambre, ce serait trahir Calvignac que de laisser ce témoin surprendre une trace de cette scène. Il voudrait savoir. Il interrogerait son fils. C'était déjà bien extraordinaire que celui-ci n'eût pas dénoncé déjà le complot qu'il croyait avoir démêlé, et qui l'indignait à ce degré. Cette constatation contribua pour une part à rendre Eugène docile aux injonctions de son étrange élève. Il eut l'impression d'un mystère, et davantage encore quand tous deux assis au bureau d'André, il vit la porte de nouveau s'ouvrir, celle même par

laquelle il était venu, et Moreau-Janville entrer dans la pièce.

La première idée d'Eugène fut que cette visite annonçait un commencement d'enquête. Sur quoi, sinon sur l'intrigue secrète de sa fille? Mais le seul aspect du grand industriel excluait cette hypothèse. Visiblement, il était d'une humeur charmante. Un sourire détendait sa puissante physionomie, si dure d'habitude. C'était un homme d'environ cinquante ans, la face rasée, à l'américaine, avec d'énormes sourcils châtains, sans cesse froncés sur des prunelles sombres, d'une acuité presque insupportable. Le teint gris dénonçait une vie trop sédentaire pour le tempérament de cet athlète, musclé, malgré son absence d'exercice, comme les bûcherons de son Ardèche. Il en reproduisait exactement un certain type, celui du géant lourd. Il gardait tous ses cheveux, à peine grisonnants, et toutes ses dents. Il avait, ce matin-là, et avant son déjeuner, conclu un marché avantageux, et sa rude bonhomie en était tout égayée.

— « Eh bien ! » dit-il à Eugène, « je suis venu, monsieur Montrieux, vous demander de me donner ce grand garçon-là pour dix heures. Je voudrais l'emmener à Buc, voir voler... On essaie aujourd'hui un nouveau moteur auquel je m'intéresse. C'est un peu mon œuvre, ou, du moins, c'est moi qui l'ai fait construire d'après un projet que m'a soumis l'inventeur... Les aéroplanes sont les seules machines dont soit curieux ce petit homme-là, » continua-t-il, en flattant de sa main la joue de son fils. Elle était bien remarquable, cette main, si intellectuelle dans sa vigueur, avec ses doigts longs et déliés. « C'est le commencement. Il n'arrivera à la science que par l'imagination. Ça lui parle à l'esprit, l'idée de vol... Ce que j'y vois, moi, c'est qu'à la prochaine guerre, un Sedan ne sera plus possible. Nos aviateurs nous auront renseignés... Alors, vous me donnez André dans une heure?... Bon !... Et quel devoir vous a-t-il fait aujourd'hui? On peut voir? C'est un sujet du lycée !... »

— « Oui, monsieur, » répondit Eugène, d'une voix que la secousse de tout à l'heure étouffait encore. Et ses doigts à lui tremblaient un peu pour tendre la copie au père, qui remarqua ce détail.

— « Vous êtes souffrant, monsieur Montrieux? » interrogea-t-il.

— « Il a couru depuis le tramway pour ne pas arriver en retard, papa, » dit André, devançant la réponse de l'autre. L'énergique garçon était bien le fils du combatif personnage dont il portait la ressemblance, en raccourci, dans les lignes de son visage et dans la construction de son petit corps. C'était son père comme tassé, comme réduit. Il avait craint qu'une phrase gauche du professeur, prononcée fébrilement, n'éveillât une curiosité difficile à endormir et à dépister. Il ajouta : « Et puis il travaille trop pour ses examens. »

L'explication suffit à Moreau-Janville, qui commença de lire le devoir de son fils, et le texte d'abord à voix haute :

— « Que pensez-vous de cette réflexion de La Bruyère : *L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir. La bile gagne et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déjà faibles, l'on dit : ma fortune, mon établissement?* »

L'infatigable directeur des *Forges et Chantiers* de La Rochelle, fils et petit-fils de *gaigneurs* aussi infatigables que lui-même, répétant cette phrase du plus modéré de nos moralistes, quelle ironie ! Il se planta sur ses jambes, d'un mouvement instinctif, et comme pour se prouver à lui-même que la maxime dont il subissait malgré lui l'évidente application portait à faux. Ses larges épaules se haussèrent involontairement. Sur son visage qui n'avait de flétri que le tour des paupières creusé par les veilles, un orgueil passa. Il acheva de lire la copie en silence, puis, la rendant à Eugène, et sans approbation ni critique :

— « La Bruyère n'avait pas d'enfants, » fit-il : « Ça se voit. On ne dit pas : ma fortune, mon établissement. On dit : la fortune que je laisserai à mon fils, l'établissement que je lui transmettrai et qu'il continuera. On dit : mon héritage. Pour un père, c'est le plus beau mot de la langue... »

Il regardait André, en rectifiant ainsi la phrase célèbre des *Caractères*, avec une passion mélangée d'inquiétude. Les yeux de l'adolescent se voilaient d'ordinaire quand son père exprimait ainsi ses intentions d'avenir. En cet instant, il en émana une expression de reconnaissance émue, comme s'il appréciait enfin la haute qualité de l'affection que lui portait le chef de leur Maison. Il faut bien employer de nouveau ce noble mot d'ancien régime pour définir des phénomènes moraux et sociaux d'une telle analogie avec ceux que la Révolution a cru détruire et qu'elle a seulement déplacés en les aggravant. Qui donc l'a remarqué? L'antique coutume qui voulait que le commerce, la finance, l'industrie en général fussent interdits aux familles riches une fois devenues nobles, coupait court d'avance à ces hypertrophies du capitalisme, le plus difficile problème d'aujourd'hui. Qu'il faille ou non le réglementer, le besoin de se survivre dans ses propriétés, dans ses œuvres, et par quelqu'un de son sang, reste une des plus belles choses humaines. Pour la première fois peut-être André Moreau-Janville venait de le sentir obscurément, vaguement encore, mais il l'avait senti. Le père eut l'impression qu'il avançait dans le cœur de ce fils dont il était secrètement si fier et si tourmenté. Sa main se posa sur la tête de l'adolescent dans un geste de possession, et il sortit de la chambre.

— « Pourquoi avez-vous eu si peur devant lui, » demanda le singulier garçon, quand le pas du redoutable visiteur se fut éloigné, « si vous n'êtes pas coupable? »

— « Ce n'est pas pour moi que j'ai eu peur, »

répondit Eugène. Cette insolente question lui rendait son irritation de tout à l'heure. « Moi, qu'est-ce que j'ai à craindre? En sortant d'ici j'écris à M. Moreau-Janville que je ne peux pas continuer à vous faire travailler. Je donnerai comme prétexte cette préparation à mon examen dont vous avez parlé le premier. »

— « Alors, c'est pour l'*autre* que vous avez peur? » interrompit André. « En effet, » continua-t-il, avec l'âpreté d'une véritable haine dans son accent, « il faut que vous aimiez beaucoup ce coquin, pour avoir... »

— « Je ne vous permets pas de parler ainsi de mon ami, » interrompit Montrieux, en se levant. Je ne sais pas ce qu'on vous a dit de lui et je ne veux même pas le savoir. Ce que je sais, c'est que toute conversation est impossible entre nous, du moment que vous le prenez de nouveau sur ce ton. Et je m'en vais. »

— « Vous ne vous en irez pas ! » fit l'élève en s'emparant du poignet de son professeur. Il n'y avait plus de colère maintenant, ni dans sa voix, ni dans son regard. Une émotion extraordinaire l'envahissait, et un attendrissement.

Il avait seize ans, et, quoiqu'il traversât une de ces tragédies intérieures qui vous vieillissent en quelques semaines, il demeurait un enfant, chez qui les sautes de sensibilité avaient une déconcertante rapidité. C'est la définition même de la jeunesse que ces réactions si vives, si brusques, si ingénues ! « Monsieur Montrieux, » insista-t-il, avec une grâce de retour comme on n'en a plus, passé cet âge des touchantes spontanéités, et il répéta : « Monsieur Montrieux, vous m'avez dit souvent que vous me considériez comme votre petit ami, et pas seulement comme votre élève. Je vous ai cru. Moi aussi je vous ai considéré comme mon grand ami et pas seulement comme mon professeur. Alors, quand j'ai conçu à propos de vous un certain soupçon, ç'a été très dur. Je l'ai chassé. Il est revenu. Et puis il y a eu, ce matin, l'attitude bizarre de ma sœur. J'ai deviné à ses façons d'être, à ses questions, à tout, qu'elle attendait votre arrivée. J'ai guetté... Je sais que ce n'est pas bien... Vous m'avez dit que vous me croyiez capable d'ouvrir une lettre qui ne me serait pas adressée, de forcer un tiroir. J'ai commis cette faute, une fois, une seule. C'est vrai. Je ne recommencerai plus jamais... Mais, voyez-vous, il y a trop longtemps que cette horreur dure, trop longtemps... »

Et prenant son visage dans ses mains, il éclata en sanglots. Il s'était abîmé sur sa chaise, et il restait là, pleurant, gémissant, secoué par un spasme presque convulsif. Au contact de ce désespoir, aussi évidemment sincère que violent, comment la rancune du « grand ami » aurait-elle tenu? Il s'était assis à côté d'André. Il le contraignait à le regarder. Il lui dégageait le visage. Il l'implorait :

— « Mais parlez-moi, André... Parlez-moi... Dominez-vous... Il y a un malentendu, je vous le jure... André, j'ai toujours été votre ami. Je le serai toujours. Je veux que vous me disiez tout par le détail, et vous verrez que tout s'expliquera. Voyons... Quel a été votre soupçon, et pourquoi? Ce que vous appelez cette horreur, je sais si bien que c'est une chimère, qu'il n'y a rien !... Mais parlez-moi. Vous me le deviez dès le premier jour où une mauvaise idée à mon égard a traversé votre esprit. C'est un crime en amitié que de se taire... »

— « Laissez-moi un peu, » dit enfin l'adolescent. « Je vais me reprendre, et je vous parlerai. » Ici, une nouvelle saute de sensibilité. Le professeur vit une espèce de sourire passer sur cette face d'enfant malheureux qui se levait vers lui maintenant, trempée de larmes. « Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir été élevé par une bonne anglaise qui me répétait, toute la journée : *Don't show your feelings* (1). Mais c'est fini. » Il s'essuya les joues avec son mouchoir, secoua la tête puis, plongeant ses yeux dans les yeux de l'autre : « Monsieur Montrieux, répondez-moi simplement. Je croirai à votre parole. Me tromper, ce serait trop mal, et vous n'êtes pas un scélérat, vous... »

— « Ni moi, ni personne, parmi ceux qui sont mêlés à cette histoire de lettre, » fit Eugène. Il commençait d'être plus étonné qu'indigné de cette obstination de l'étrange garçon contre Calvignac. Qui désignait-il, sinon l'amoureux d'Hélène, par ce *vous* détaché avec cette netteté accusatrice?

— « Vous croyez que Calvignac aime vraiment ma sœur? » interrogea André, sans relever la réplique d'Eugène.

— « Je le crois, » dit celui-ci.

— « Si vous aviez pensé le contraire, vous n'auriez pas remis cette lettre? »

— « Naturellement. »

— « Quand vous a-t-il parlé de son prétendu sentiment pour la première fois? Est-ce avant ou après votre entrée ici? »

— « Après. Il n'y a guère plus de trois mois. »

— « Et si l'on vous prouvait qu'il y a une autre femme à laquelle il fait croire aussi qu'il l'aime?... Ne m'interrompez pas. Si l'on vous prouvait qu'il a des rendez-vous avec cette femme, qu'elle est sa maîtresse? Oui, si on vous le prouvait? »

— « On ne peut pas me le prouver, » fit Montrieux, « parce que ça n'est pas. »

— « Ça est, » dit André, avec la même violence douloureuse que tout à l'heure. « Ça est, » insista-t-il. « Je les ai vus comme je vous ai vu, vous, donner la lettre. Seulement, pour eux,

(1) « Ne montrez pas vos sentiments ». C'est un des adages favoris de l'éducation d'outre-Manche.

pas de justification possible. Oui. Je les ai vus s'embrasser. J'ai lu une lettre où *on* lui donnait un rendez-vous... Et voulez-vous que je vous dise autre chose? Calvignac est ruiné. Il ne peut pas vivre comme il vit, avec l'argent qui lui reste. Je sais qu'il ne fait pas de dettes. Je le sais. Comment?... J'ai le même tailleur, le même chemisier, le même bottier. J'ai trouvé moyen de les interroger tous. S'il faisait des dettes, ce serait avec eux. Il ne fait pas de dettes. Pourquoi? Parce qu'*elle* lui donne de l'argent... Vous voyez bien que j'avais raison, et que c'est une horreur. » Il répéta, comme si, de mâcher et de remâcher ces deux syllabes de dégoût, soulageait sa nausée intérieure : « Une horreur ! une horreur ! une horreur !... »

A mesure que l'enfant parlait, une idée surgissait dans l'esprit de son interlocuteur, effrayante, affreuse. Cette maîtresse de son camarade, qui était-ce? Pour qu'André eût vu les amants s'embrasser, qu'il eût surpris leur correspondance, il fallait que cette femme vécût dans son entourage, à portée de son enquête. Qu'il en eût mené une, les questions aux fournisseurs le démontraient, et avec quel frémissement de révolte, Eugène le constatait, à ce cri rauque, à ce mot d'*horreur* répété si passionnément. Mais alors, cette maîtresse d'Henri Calvignac était?... Non, non, non... Ce n'était pas vrai !... Et déjà Eugène sentait, à l'excès de sa propre douleur, que c'était vrai. Oui, son perfide ami était l'amant de cette femme pour laquelle l'étudiant pauvre nourrissait, depuis ces six mois, ce culte secret, cette ferveur pieuse, cette adoration muette. La vision qu'André regardait avec cette épouvante hagarde dans ses yeux, c'était sa mère, Mme Moreau-Janville, étreinte par un amant, se croyant seule avec lui et lui donnant sa bouche. L'adolescent avait vu cela ! Comment? Dans l'entre-bâillement d'une porte mal fermée sans doute, et qu'il n'avait pas fini d'ouvrir? Derrière une tapisserie où il était blotti peut-être, intrigué par d'autres indices? Disons tout de suite que la première de ces deux hypothèses était la véritable. André avait en effet surpris ainsi Mme Moreau-Janville et Calvignac dont elle était bien la maîtresse. Le malheureux enfant avait trop d'honneur pour jamais nommer sa mère, ni raconter le détail de cette tragique révélation, devant laquelle il avait fui, déchiré d'une souffrance à croire qu'il allait mourir. Il s'était sauvé, avec cette épouvante que les imprudents soupçonnassent seulement sa présence derrière la porte. Puis il avait regardé autour de lui, malgré lui. Entré, un jour, dans le petit salon de sa mère, il avait trouvé, en ouvrant un buvard, une lettre commencée que Mme Moreau-Janville, appelée dans la pièce voisine, y laissait inachevée, pour quelques minutes. Il y avait lu ce rendez-vous donné, dont il venait de parler à Eugène. Si les domestiques, dans les maisons, savent tout de leur patron et de leur patronne, la raison en est simple : ils vivent dans un affût constant qui ne laisse passer aucune étourderie; l'homme et la femme les plus rusés en commettent. Les enfants, lorsqu'ils commencent à se défier de leurs parents, sont comme les domestiques. Plus rien ne leur échappe. L'impression produite chez André par cette découverte avait été d'autant plus forte qu'il lui restait, du collège, ce secret frisson de révolte troublé contre le monde, encore inconnu pour lui, de la vie des sens. Tout de suite il avait mis Calvignac en observation. Il avait démêlé l'intrigue avec sa sœur, et le sinistre plan combiné par l'amant besogneux de Mme Moreau-Janville : profiter de cette intimité pour séduire la belle-fille et mettre la main sur l'énorme dot. Quand les circonstances initient un être jeune à des machiavélismes de cette scélératesse, sa pensée se fausse. Le délire de la misanthropie s'empare de lui. Sur ces réalités déjà si noires, André avait construit un roman plus noir encore : celui d'une complicité entre son professeur et le redoutable aigrefin, son introducteur. D'autres indices : la gêne de Montrieux dès le premier changement de son élève, l'intérêt soudain avec lequel Hélène l'interrogeait sans cesse, lui, André, sur le jeune professeur, avaient précisé ces imaginations. L'avant-veille, au cours de la soirée, à laquelle assistait Calvignac, l'adolescent avait surpris cette phrase dite par le séducteur à Hélène : « Vous pouvez vous fier à lui comme à moi. » La veille, sorti avec la jeune fille en automobile, elle avait dit devant un bureau de poste : « Et moi qui ai oublié de donner ce télégramme !... » et en tirant de son mouchoir une dépêche bleue, elle avait sauté de voiture, en ajoutant : « Je le jette moi-même à la boîte; c'est le plus court..., » refusant et l'offre de son frère, et celle du valet de pied debout à la portière. Le matin, ses allées et venues continuelles avaient témoigné de son inquiétude. André avait bien pensé qu'elle attendait l'arrivée du professeur. On sait le reste, et l'éclat de son indignation devant ce fait qui corroborait ses soupçons d'une telle manière. Et maintenant, il venait de prononcer des paroles dont la portée l'épouvantait lui-même. Il n'avait qu'à regarder Eugène pour voir que celui-ci avait compris. Ils se taisaient l'un et l'autre. Ce fut André encore qui rompit ce terrible silence :

— « Monsieur Montrieux, » dit-il, « j'ai besoin que vous me fassiez une promesse. »

— « Laquelle? » demanda le professeur, d'une voix aussi défaillante que celle de son élève.

— « Il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que personne, vous m'entendez, personne ne saura jamais rien de ce que nous nous sommes dit ce matin. »

— « Mais si vous vous êtes trompé?... » fit Eugène. « Car enfin, » et tout son amour frémissait dans cet appel désespéré à l'erreur possible,

« vous pouvez vous être trompé... Vous vous étiez bien trompé sur moi !... »

— « Sur vous, oui... Sur l'autre chose, non. Je ne peux pas m'être trompé... Mais écoutez... »

Un bruit quasi imperceptible avait, de nouveau, averti l'étrange enfant. D'un geste rapide, il mit sa copie dans la main de son maître et il récitait, comme en cherchant les mots, le passage de La Bruyère :

— « *L'on ne se rend point... L'on ne se rend point, sur le désir de posséder... de posséder... et de s'agrandir... La bile gagne et la mort... la mort...* »

Le contraste était tragique par lui-même, entre cet ânonnement simulé d'écolier, et la confession de tout à l'heure. Il le devint davantage par l'entrée de la personne dont André avait deviné l'approche et qui n'était autre, cette fois, que Mme Moreau-Janville. Une délicieuse toilette blanche lui donnait une physionomie de jeune fille, blonde et rose, toute fraîche, et sentant bon encore de son bain. Elle avait une joie de vivre aux lèvres et dans les yeux. Elle dit simplement, dans un rire gai, et comme si, trop vivante pour des idées si graves, les termes de vieillesse et de mort ne lui représentaient rien qui lui fût applicable :

— « *La mort... la mort...* Nous n'avons pas très bien appris notre leçon, mon petit André, ce matin, à ce que je vois?... Qu'est-ce qu'elle fait, la mort? »

— « *La mort approche,* » eut le courage de continuer l'héroïque enfant, « *qu'avec un visage flétri et des jambes déjà faibles l'on dit : ma fortune, mon établissement...* Vous voyez que je sais, maman. »

— « Oui. Mais il ne faut pas le presser trop, monsieur Montrieux. Il a reperdu ses belles couleurs. Sa santé avant tout. Je ne devrais pas dire ça, qui encouragera sa paresse. Mais, mon André, c'est mon trésor... »

Et, se penchant sur son fils, elle lui serra la tête contre elle, puis elle l'embrassa tendrement. Les paupières d'André battirent sur ses yeux qu'il détournait, tout rouge. Les mots prononcés à cette même place résonnaient encore dans l'air de la chambre. « *Je les ai vus qui s'embrassaient.* » Sans doute, il s'entendait les dire, et Eugène aussi l'entendait les dire ! Cependant Mme Moreau-Janville continuait :

— « Ton père t'emmène à Buc, paraît-il?... Je voulais marcher avec ta sœur. Elle est fatiguée. J'irai seule. C'est un plaisir de respirer, par des matinées comme celle-ci... Vous devriez accompagner M. Moreau-Janville et André, monsieur Montrieux. »

— « J'ai mon examen à préparer, madame, » balbutia Eugène.

— « Oui, Calvignac m'a raconté que vous aussi vous vous rendez malade de travail. Il faut pourtant se laisser un peu vivre, monsieur Montrieux... C'est si bon de vivre ! A tout à l'heure, André?... »

— « André, » dit le professeur quand l'élégante silhouette de la femme galante fut sortie de la pièce, laissant derrière elle un léger et fin sillage de parfums, « la parole d'honneur que vous m'avez demandée, je vous la donne. Oui, je vous jure de ne parler à personne, » il répéta : « à personne, de notre conversation de ce matin. »

— « Et de m'aider à empêcher à tout prix l'infamie de ce mariage? » insista l'adolescent.

— « Et de vous aider à l'empêcher, » répondit Eugène.

— « Ah ! mon ami, merci ! » dit André, et, par un geste de passionnée gratitude, saisissant la main de Montrieux, il appuya ses lèvres, sur cette main de son grand ami, et fondit en larmes.

V

C'est une vérité banale qu'à souffrir à deux, on souffre moins. L'heure que le maître et l'élève passèrent après cette première et douloureuse explication, en fut, pour Eugène, une preuve nouvelle. L'un et l'autre eurent la sagesse de travailler ou du moins d'essayer, Eugène ayant compris qu'il ne pouvait plus questionner l'adolescent, sans le « questionner » vraiment, au sens propre du terme, et celui-ci n'ayant plus qu'une terreur, celle d'en dire davantage. Le remords d'avoir trop parlé lui poignait déjà le cœur. Mais, la leçon achevée, Montrieux se trouva seul, dans la cour de l'hôtel, et là son agonie commença. Il avait demandé à son élève de l'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, pour éviter une nouvelle rencontre avec Hélène. On se souvient qu'elle devait lui remettre à sa sortie une réponse au message de Calvignac. En traversant cette cour, il allait, il courait plutôt, d'un pas hâtif, la tête basse, sans se retourner, par crainte d'apercevoir la silhouette de la jeune fille derrière sa vitre. Il était entendu encore, au cas où il ne l'aurait pas rencontrée dans l'escalier, qu'il remonterait au-devant d'elle... Enfin, il marchait dans l'avenue du Bois, libre de regarder en face l'effroyable chose qui venait de lui être révélée !

— « Oh ! Henri ! Henri !... » se répétait-il à voix haute, et ne s'en apercevant pas, tant l'élancement de la blessure intérieure lui déchirait l'âme. Il s'ensanglantait à ce nom de son camarade d'enfance, synonyme jusqu'ici de confiance et de loyauté. Il l'avait tant admiré, tant aimé ! Et il venait d'apprendre sur cet être, objet de son naïf enthousiasme, une chose si hideuse ! Quelle scélératesse, dans cette séduction systématique d'une fille riche, entreprise à travers une liaison avec la belle-mère, et quelle liaison, si le dénonciateur ne mentait pas, et si la maîtresse entretenait le luxe de son amant ruiné ! Mais était-ce possible? A présent qu'André n'était plus là pour le convaincre, par l'éner-

gie de ses affirmations, comment Eugène n'eût-il pas lutté contre l'évidence? La pointe enfoncée dans son cœur lui faisait trop mal pour qu'il n'essayât pas de l'arracher. Mais avant d'en arriver à ce débat passionné autour de cette dénonciation, il fallait qu'il usât cette première douleur, ce sursaut du coup trop subitement, trop profondément porté. Des images affluaient qui le suppliciaient, lui montrant les yeux et le sourire de son faux ami, si câlin, si vrai, semblait-il encore ce matin, dans le taxi qui les emportait tous deux, et toute cette grâce d'amabilité mentait! Elle n'avait pour but que de l'entraîner, lui, le camarade d'enfance, et à son insu, dans une complicité criminelle. « Ah! Henri! Henri!... » gémissait de nouveau l'ami trahi. Et d'autres images surgissaient, lui montrant, auprès de ce visage du félon, un autre visage. « Je les ai vus s'embrasser... » Ces mots jetés par André si âprement, Eugène Montrieux les entendait de nouveau, et, à la souffrance de la perfidie subie, une autre s'ajoutait pour l'exaspérer, celle de la plus sauvage, de la plus violente jalousie. L'amoureux timide éprouvait un accès de féroce rancune contre l'amant dont il voyait maintenant la bouche s'approcher d'une autre bouche, la prendre des lèvres. La vie des sens s'était bornée pour Montrieux, jusqu'ici, à quelques-unes de ces brutales aventures où le jeune homme pauvre, et de cœur délicat, trouve plus de rancœurs que de volupté. Eugène en gardait une sorte d'appréhension un peu farouche et révoltée des choses de la chair. Ç'avait même été là une de ses raisons pour tant s'intéresser à son élève. Les souffrances de l'adolescent pur et fier, soudain jeté dans un milieu d'impudeur, avaient éveillé un écho dans sa sensibilité de travailleur chaste et scrupuleux, presque prude. Il lui était affreux de se représenter Mme Moreau-Janville, cette Grande Dame — elle était cela pour lui, et plus simplement, la Dame — qu'il avait tant admirée, entourée d'un culte si pieux, se dévêtant, se coulant dans le lit d'une garçonnière de hasard, se donnant. Cette action comportait une souillure physique dont il ne pouvait physiquement supporter l'image. Et il allait, marchant devant lui, dans ce décor du Paris élégant où il avait si passionnément désiré de vivre. L'envers véritable lui apparaissait maintenant, et il en revenait toujours à cette simple et navrante plainte, à ce nom d'Henri qui résumait, dans ses deux syllabes, la douleur de sa déception, comme autrefois, tout le charme, toute l'ardeur, toute la naïveté de ses premiers enthousiasmes. Combien il avait cru dans cet ami! Quelques heures auparavant, il le défendait contre sa mère! La physionomie réfléchie et tourmentée de la vieille Dauphinoise lui apparut aussi, et cette nouvelle vision, qui aurait dû exalter sa peine, détermina un commencement de volte-face dans cette crise. Le réflexe de résistance qui lui était familier devant les insinuations désobligeantes de Mme Montrieux s'accomplit en lui automatiquement.

— « C'était donc maman qui avait raison? » se dit-il. Puis, de nouveau : « Mais est-ce possible? »

Dans la catastrophe morale d'une grande désillusion, les natures fortes vont droit à la certitude et elles s'y tiennent, trouvant leur seule consolation dans cette courageuse étreinte du fait qui tue ou qui permet d'agir. Du moins, le mortel malaise du doute leur est épargné. Les natures faibles s'épuisent au contraire à rechercher ce malaise. Elles s'acharnent à l'incertitude, démontrant ainsi qu'il entre de la volonté dans toutes les adhésions de l'intelligence, même les plus impérieusement commandées, semblerait-il, par l'évidence. Le délicat et timide Eugène n'avait jamais pu lire, sans s'y reconnaître, comme jadis Maurice Guérin (1), le vers fameux de La Fontaine :

Il était douteux, inquiet...

Il n'avait pas quitté l'hôtel Moreau-Janville depuis vingt minutes que déjà le paroxysme de son désespoir aboutissait à une discussion. Il est indispensable de la rapporter. Elle seule peut expliquer l'acte auquel il devait se déterminer, précipitant ainsi vers le dénouement cette sombre tragédie privée.

— « Oui, » objectait-il donc, quand cet « est-« ce possible? » se fut redit en lui. « Comment André peut-il savoir que Calvignac est ruiné? Il l'affirme cependant. Il n'a pas de preuves. De ce qu'Henri ne fait pas de dettes chez leurs communs fournisseurs, il en conclut qu'il reçoit de l'argent d'une maîtresse!... C'est tout de même aller bien vite... Et s'il se trompe là-dessus, il peut bien se tromper sur le reste... Il les a vus s'embrasser? Ça, je ne peux pas en douter. Il ne mentait pas... Ce baiser prouverait-il qu'ils sont amant et maîtresse? » Comme il fallait que lui-même, Eugène, aimât cette femme, pour qu'après une demi-heure il se posât ce point d'interrogation! « Il peut être amoureux d'elle, et elle lui résister. » Comment concilier cependant cette hypothèse avec l'autre amour dont Calvignac faisait étalage auprès de la jeune fille? « Eh bien! Il a peut-être un sentiment double. Cela existe, les sentiments doubles. » Cette autre hypothèse était un ressouvenir des romans compliqués avec lesquels l'étudiant déshérité trompait le vide de son existence de cœur. « Mais cette lettre qu'André a lue, et ce rendez-vous? Et si, prévenu comme il est, il a inter-

(1) Ceci est un souvenir personnel de l'auteur. Barbey d'Aurevilly lui a raconté souvent quelle ampleur de mélancolie prenait le début de cette fable : *le Lièvre et les Grenouilles*, récitée par son camarade de Stanislas : Guérin. « Il y faisait tenir, » disait Barbey, « toute l'élégie de l'inquiétude. »

prêté les choses en mal? Il y a pourtant des rendez-vous imprudents, cachés, et qui ne sont pas coupables... » Ainsi raisonnait le malheureux jeune homme, et aucun de ces sophismes ne prévalait contre l'indiscutable témoignage : ce garçon fou de douleur, parce qu'il croyait, parce qu'il *savait* que sa mère était la maîtresse de Calvignac, et lui, Eugène, il le *savait* aussi. Seulement il ne voulait pas le croire :

— « Henri est mon ami, » finit-il par conclure; « je n'ai pas le droit de rien lui demander, puisque j'ai donné ma parole à André que je me tairais... Je n'ai pas promis de ne pas chercher des preuves. Pourvu que je me domine assez !... Peut-être vaut-il mieux que je ne le voie pas, ce matin... »

A travers le va-et-vient de ces réflexions, le temps avait marché. Montrieux venait de se le rappeler : il devait retrouver Calvignac, aussitôt sa leçon finie. Elle durait, d'ordinaire, une demi-heure de plus. Il consulta l'horloge d'un kiosque de voitures. L'autre l'attendait certainement depuis un quart d'heure et Eugène avait, dans sa course incohérente, poussé jusqu'au delà du rond-point des Champs-Élysées. Il s'en réjouit et se dit : « Oui, je verrai Henri plus tard. » Et comme il se sentait à bout de forces, il héla lui-même une auto. Il lui donna l'adresse de la rue Campagne-Première. Le chauffeur n'avait pas fait cent mètres que son voyageur lui enjoignait d'aller à l'entrée de l'avenue Marceau ! Eugène comptait descendre assez tôt pour que son camarade ne vît point par quel détour il arrivait à leur rendez-vous. Il en avait faim et soif, maintenant, de ce rendez-vous, de cette présence qui allait le supplicier. Mais peut-être arracherait-il à l'autre le mot de l'énigme? Dieu ! comme le cœur lui battait fort, quand, ayant enfilé une rue transversale, il déboucha au coin de celle de Presbourg ! Aucune voiture n'était là. Eugène demeura un instant à se demander si son ami était déjà parti ou n'était pas encore arrivé. Il allait partir lui-même, quand il aperçut Calvignac qui débouchait, comme lui tout à l'heure, de l'avenue Marceau, à toute vitesse.

— « J'ai cru que je n'arriverais jamais, » dit-il, en sautant de voiture. Et sans autre préambule : « Tu as la lettre? »

— « Non, » répondit Montrieux. « Je n'ai pas pu voir Mlle Hélène à ma sortie. André est venu me reconduire jusqu'à la loge du concierge. »

— « C'est ta faute, » reprit l'amant de Mme Moreau-Janville, avec une mauvaise humeur mal dissimulée. « Tu le gobes, ce moucheron... Il le sent. Alors... Mais, au moins, tu as remis ma lettre à Hélène? »

— « Oui, » dit Montrieux.

— « Je n'avais pas besoin de te le demander, » répondit l'autre. « Je n'avais qu'à te regarder. Mais n'aie donc pas cette figure de l'homme qui assassina... » Et sur cette allusion à un roman récemment paru qu'Eugène lui avait vanté : « Je vais te ramener comme je t'ai promis. » Et il poussa son ami dans la voiture qui s'ébranla vivement : « J'ai le temps, » ajouta-t-il. Il tira sa montre et regarda l'heure. Cette montre avait provoqué souvent l'admiration béate du professeur qui portait dans son gousset un oignon d'aluminium, payé trente francs dans un bazar, et que retenait une lourde gourmette d'argent, héritée de son père. La montre de Calvignac, toute plate, avec un chiffre en émail, était glissée à même la poche et rattachée à une courte chaîne retombante qu'ornait une pièce ancienne, — un alexandre d'or. C'était un de ces miracles de minceur comme l'horlogerie moderne en fabrique à nouveau depuis quelques années.

— « Elle marche vraiment? » demanda Eugène, pour dire quelque chose, en étendant la main vers le fragile bijou. Son ami le lui abandonna sans y prendre même garde. « C'est incroyable. Elle est à peine plus épaisse que la médaille... Vois... »

— « En effet, » dit Henri. « Elle va tout de même, et très bien... Écoute-la chanter. » Il pressa sur un ressort. La montre plate se mit à sonner l'heure, avec un joli timbre argentin et clair. « C'est une musique, n'est-il pas vrai? »

— « Et qui t'a fait cela? » demanda Eugène. Comment Calvignac se serait-il douté que la curiosité badaude de cette question était l'impulsif et redoutable début d'une inquisition sur les rapports vrais qui l'unissaient à Mme Moreau-Janville? Il répondit avec indifférence par le nom d'un bijoutier de la rue de la Paix. Montrieux insista.

— « Combien ça coûte-t-il, un bibelot comme celui-là? » demanda-t-il distraitement...

— « Tu ne le sauras pas, » répondit l'autre. « Tu me trouverais *rather extravagant*, comme disent les Anglais quand ils parlent d'un prodigue. »

Eugène regardait le joli garçon suspect rire et montrer ses belles dents d'animal de proie. Il lui sembla qu'avant cette minute il n'avait jamais *vu* cet ami dans la compagnie duquel il avait grandi. Cette saisissante impression, celle d'être devant un étranger, un inconnu, fut si vive qu'il ne répondit que par des monosyllabes aux propos d'ailleurs insignifiants de son camarade, durant les douze ou quinze minutes du trajet. Un très petit détail, et qui aurait, en temps ordinaire, passé inaperçu, accrut encore chez lui cet étonnement déconcerté que la langue courante définit d'une métaphore si simple et si juste quand elle dit d'un homme, soudain désabusé, « qu'il ouvre enfin les yeux ». Il avait quitté son ami rue Campagne-Première, il avait gravi ses quatre étages, et trouvé, comme d'habitude, la table mise pour le déjeuner. Il le prenait avec sa mère et servi par elle. La femme de ménage venait jusqu'à dix heures, aider aux gros ouvrages. Le reste du temps, la courageuse

veuve besognait seule. Elle préparait le repas, portait les plats de la cuisine à la salle à manger, lavait la vaisselle ensuite, — soins mercenaires auxquels Eugène n'avait pas pu la faire renoncer. « Quand tu seras agrégé et que tu auras une place avec une retraite, nous prendrons une bonne. Pas avant... » répondait-elle invariablement à ses tendres objurgations. Est-il besoin d'ajouter qu'elle courait le quartier sans cesse, en quête de friandises pour son fils? Ce matin-là elle avait, en l'absence d'Eugène, poussé jusqu'à l'avenue Duquesne, — un voyage, — pour acheter des œufs du jour chez un laitier qu'elle connaissait particulièrement, et qui avait des poules. Tout en plaçant de ses mains crevassées le coquetier devant Eugène, elle racontait son expédition. Puis, craintive à la fois et agressive, — elle allait parler de ce camarade, cher à son enfant, et pour qui elle éprouvait un sentiment si complexe d'envie et de reconnaissance, d'hostilité et d'intérêt, — elle demanda :

— « J'ai encore rencontré ton ami Calvignac. Qu'est-ce qu'il pouvait faire dans ce quartier, ce matin? »

— « Calvignac? » répondit Eugène. « Tu t'es trompée. Il est venu me chercher, et il m'a ramené. Ainsi!... »

— « Je ne dis pas le contraire, » reprit la mère avec une obstination déjà irritée. « Il est venu te chercher à neuf heures et il t'a ramené à onze. Mais, à neuf heures et demie, il était avenue Duquesne. Il avait un taxi, et qu'il a quitté, je l'ai vu, mais pas à la porte de la maison où il allait... Il aura voulu marcher. Je ne sais pas où il est entré. Il a regardé autour de lui, et je n'ai eu qu'une peur, d'être aperçue. J'aurais eu l'air de l'espionner... J'ai filé sans me retourner... »

— « Il aura fait une course quelque part de ce côté-là, » dit Eugène.

— « Il la fait souvent, cette course, alors, » continua la mère. « Je t'ai dit que je l'ai rencontré dans ces parages plusieurs fois... Attends... Avec celle de ce matin, ça fait quatre. Et comme je ne vais pas chez Darré tous les jours... »

— « Il connaîtra des gens qui habitent avenue Duquesne, voilà tout. »

— « Tu vois quand même que j'ai raison de dire qu'il est en dessous, » insista Mme Montrieux, « puisqu'il les voit souvent, ces gens, et qu'il ne t'en a jamais parlé. »

— « Quel intérêt veux-tu que ça ait pour moi? » répondit Eugène, avec une impatience qui aguicha la vieille femme au lieu de l'apaiser.

— « Quand on est amis comme vous êtes, » conclut-elle, « tout intéresse et on se dit tout... As-tu aimé ton œuf, mon petit? Regarde. Il est marqué, il avait quatre heures. » Elle tirait, du coquetier, la coquille vide et montrait deux chiffres écrits au crayon. « Oui, » répéta-t-elle, « il est midi. L'œuf a été ramassé aussitôt que pondu, à huit heures, tu vois. Qui, de douze, ôte huit, reste quatre... Ta côtelette, maintenant... »

La mère-servante passait dans la cuisine. Un arome de viande grésillante emplit l'appartement. N'ayant pas l'imagination éveillée autour des choses de l'amour, elle n'avait mis aucun sous-entendu dans ses discours sur sa rencontre de la matinée. Tout au plus s'était-elle dit, en pensée et sans s'y attarder, que Calvignac cachait peut-être une « connaissance » dans le quartier qui avoisine les Invalides. Elle n'avait vu là que l'occasion offerte de souligner, dans les rapports du camarade pauvre, cette absence de vérité complète, son grief habituel contre Henri. Trois fois déjà, elle venait de le rappeler à Eugène, elle avait aperçu Calvignac, avenue Duquesne, aux alentours de la boutique du crémier Darré, et, les trois fois, ç'avaient été des commentaires analogues. Eugène n'avait pris garde ni à un fait, si naturel par lui-même, ni à l'acrimonie non moins naturelle de sa mère. Dans son actuelle disposition d'esprit, comment ne pas donner une autre signification à cet incident? Il revit Calvignac arrivant en retard tout à l'heure, malgré son impatience d'avoir la réponse d'Hélène. Il revit Mme Moreau-Janville, sortant soi-disant pour aller au Bois se promener, et seule. Elle quittait l'hôtel à neuf heures un quart peut-être. En dix minutes, elle avait pu être avenue Duquesne, rejoindre Calvignac dans cette maison vers laquelle il se dirigeait, à ce même moment, lui aussi, en se cachant, puisqu'il avait renvoyé sa voiture. Dans l'existence d'une Parisienne du monde, prisonnière, comme celle-ci, de son automobile et de ses domestiques, les sorties du matin ne sont-elles pas le meilleur des alibis? Il lui est si aisé d'en rendre un compte plausible! La certitude que les deux amants s'étaient rejoints, ce matin même, s'imposa soudain à Eugène. Elle lui rendit à l'état aigu, sa crise de jalousie furieuse. Il essayait de manger cependant, pour ne pas provoquer les interrogations de sa mère. Elles l'eussent crucifié. Par bonheur, un détail d'ordre culinaire préoccupait à présent Mme Montrieux.

— « Ta côtelette est dure, n'est-ce pas, mon petit?... » demanda-t-elle. « Je dis toujours à ce boucher : « Votre viande est trop fraîche. » Il me répond : « Madame Montrieux, sitôt qu'il » fait un peu chaud, je ne rapporte plus du *bat-* » *toir* que de la viande tuée de la veille et du » jour. Il y a trop de perte, sans ça... » — « Vous » aimez mieux que la perte soit pour nous, » que je lui dis, « qui ne pouvons pas manger ce que vous » vendez? » — « Ça vous regarde, ça, madame » Montrieux. Faites-la attendre, vous, votre » viande, à vos risques. » — Attendre? attendre? Pour qu'elle tourne?... Quand on n'a seulement pas une fourre-tout, dans ces logements de Paris, pas un garde-manger. Si ce boucher recommence, je le quitterai. »

Un des poètes latins dont Eugène faisait expliquer des morceaux à son élève, l'énergique et précis Lucrèce, parle quelque part d'un bavar-

dage imbrisable — « *infracta loquela* ». — Tel celui de la vieille ménagère, quand il s'agissait des fournisseurs du quartier. D'habitude, son fils supportait ce flot ininterrompu de jacasseries, avec une patience qui, ce matin-ci, lui manqua. Il se leva brusquement, en disant à sa mère :

— « J'ai une recherche à faire à la bibliothèque de la Sorbonne, avant la conférence de grec qui est à deux heures. Mon café, vite... »

Sans plus écouter, cette fois, les doléances de la pauvre femme, et ses éternels reproches, où revenait sans cesse le « tord et avale » emprunté à leur docteur, il avala, lui, en se brûlant, le café si soigneusement choisi, et dont sa mère lui disait, avec une mélancolie comique : « Tu ne le goûtes seulement pas ! » Et déjà il dégringolait l'escalier quatre marches par quatre marches, pour aller — à la bibliothèque? au cours? non, mais emporté, par cette frénésie de savoir et de voir propre aux jaloux, vers l'avenue Duquesne, et cette boutique de crémier dans les environs de laquelle sa mère avait aperçu Calvignac, ce matin même. Qu'espérait-il? Si les amants s'étaient retrouvés à dix heures, dans un appartement clandestin que le jeune homme gardait là, ils ne commettraient certes pas l'imprudence d'un second rendez-vous dans la même journée. Eugène pouvait-il du moins poser des questions? A qui? Et puis, si vraiment Henri l'avait, cet appartement, il l'occupait, sans doute, sous un faux nom. Cette course de Montrieux était donc aussi vaine qu'elle était douloureuse. Mais un jaloux raisonne-t-il ses faits et gestes, ses allées et ses venues autour du mystère qui l'affole? Celui-ci marchait droit devant lui, du côté de la place Saint-François-Xavier, à laquelle aboutit cette avenue qui s'avance, d'autre part, sur l'École militaire. Les avenues de Tourville, de Lowendal, de Ségur et de Breteuil, la rue d'Estrées et la rue Éblé la coupent, la morcellent en autant de tronçons. Découvrir, à travers ces dix ou douze îlots de maisons, celle où Mme Moreau-Janville rejoignait Calvignac, en admettant qu'elle y vînt, — car encore une fois Eugène n'avait que des inductions et fondées sur quoi?... — c'était une tâche insensée. L'amoureux le sentit davantage à mesure qu'il avançait dans ce vaste couloir de passants et de tramways, — dévisageant chaque maison, les neuves et les vieilles, celles à sept étages et les hôtels privés, les humbles et les opulentes. — Tout ce quartier est une mosaïque de constructions disparates qui dénoncent l'incohérence de sa création. Encore aujourd'hui, on ne saurait prédire son avenir. Il touche à la fois au faubourg Saint-Germain et au Gros-Caillou, à Grenelle et à Vaugirard. De là une population d'autant plus composite que le voisinage de l'École militaire y essaime beaucoup d'officiers. Garnisaires de passage, ils n'occupent que des installations provisoires. Il en résulte une indépendance de voisinages sur laquelle avait dû tabler Calvignac. Eugène le comprenait, malgré son inexpérience. Ce n'étaient pourtant que des possibilités. Comment les vérifier? Et il entrevoyait ce procédé, le plus simple, celui-là même qu'il avait stigmatisé dans sa première révolte contre les accusations de son élève : épier Henri et Mme Moreau-Janville, les suivre. Tout lui répugnait, dans cette action. Mais l'autre n'avait-il pas justifié d'avance ce que son ami tenterait pour savoir la vérité, en lui mentant de cette honteuse manière? Il avait fait pire. Il l'avait associé à une entreprise ignoble de captation et de dol. Et, de nouveau, se posait à l'esprit et au cœur de sa victime l'obsédant point d'interrogation, l'insupportable : « Est-ce possible? »

— « Je peux essayer de savoir cela, et tout de suite, » se dit Eugène, tout d'un coup. Il venait de se répéter, mentalement et dans le moindre détail, les phrases prononcées par son élève. Une, surtout le poursuivait, par sa brutale rédaction : « Pourquoi? Parce qu'*elle* lui donne de l'argent... » Hanté par cette parole, Eugène avait posé, tout à l'heure, à son camarade, cette question sur le coût de la montre plate et son origine. L'autre avait répondu par le nom d'un célèbre joaillier de la rue de la Paix, inscrit d'ailleurs sur le cadran. « Si j'y allais? » songea Eugène. Une demi-heure plus tard, il franchissait le seuil de ce magasin dont les moindres bibelots représentaient plus d'argent qu'il n'en gagnait dans l'année, avec ses deux ou trois heures de répétitions par jour. Il était là, stupéfié lui-même de sa présence, et regardant, sans les voir, les bijoux et les objets d'orfèvrerie savamment étalés dans leurs écrins. Trois femmes étaient assises devant une table, auxquelles le patron du lieu montrait des perles. Des employés causaient ensemble, illustrant, à un siècle de distance, la chanson à la mode sous la Restauration :

On a vu des commis
Mis
Comme des princes...

Un de ces personnages s'avança vers l'étrange visiteur, en échangeant avec ses collègues un regard d'étonnement et d'inquiétude. Des professionnels ne pouvaient pourtant pas s'y tromper : Eugène n'était pas un voleur. Les escrocs des bijoutiers affichent toujours des façons et des tenues de princes, eux aussi, comme dans la chanson. Mais ce pouvait être un fou.

— « Vous demandez, monsieur? » fit donc l'employé, en s'interposant, savamment, à tout hasard, entre les clientes et Eugène.

— « C'est un de mes amis, » balbutia celui-ci, « M. Calvignac, qui m'a indiqué votre maison... »

— « M. Calvignac? » interrompit le commis. « Mais nous ne connaissons personne de ce nom-là... » Et il manœuvrait de manière à faire se

reculer vers la porte cet inconnu qui lui devenait de plus en plus suspect. Eugène comprenait maintenant la singulière folie de sa démarche. Il avait rougi fortement.

— « M. Henri Calvignac, » insista-t-il, « 25, rue de Ponthieu... Il vous a acheté une montre plate, tenez, comme celle-là. » Il désignait une montre, en effet, dans une vitrine, identique à celle que portait son camarade. Sa main tremblait un peu, à cette idée : « On me prend pour un voleur. » Puis, tout haut : « Je voudrais en savoir le prix. »

— « C'est facile, » répondit l'employé. « Deux mille francs. » Il était parvenu à mettre les doigts sur le bouton de la porte. Il l'ouvrit, en manœuvrant de telle manière qu'Eugène se trouva presque poussé dehors, et, tandis qu'il s'en allait éperdu de confusion, le commis le saluait, en lui répétant, avec une politesse accomplie : « Il y aura eu erreur d'adresse, monsieur. Je vous répète que nous ne connaissons pas M. Henri Calvignac... »

— « J'aurais dû lui demander qui il était, et le faire arrêter, » disait-il, deux minutes plus tard, en racontant cet entretien à un de ses camarades qui s'était rapproché de lui par curiosité.

— « Mais attends, attends. Je connais ce nom-là, moi. Calvignac? » dit l'autre. « Calvignac? Que je suis bête! C'est le gigolo de Mme Moreau-Janville. Du moins on le raconte. Elle a acheté une montre comme celle-là, je me rappelle, au jour de l'an dernier. Allons donc voir sur le livre de commandes, si elle a fait mettre un chiffre... » Et bientôt penchés tous deux à la caisse sur la page du gros volume, ils lisaient : « *Madame Moreau-Janville... Chiffre H. C., montre plate. Email noir.* »

— « C'est le gigolo, » conclut le premier. « J'ai peut-être fait une gaffe, » continua-t-il.

— « En disant que la maison ne le connaissait pas?... »

— « Mais oui. Si cet individu venait de la part du mari pour savoir... »

— « Avec cette touche-là? Laisse donc. Les gens de Goron ont un autre aplomb. Veux-tu que je te dise qui c'est? Un pauvre diable de créancier qui a vu la marque de la maison sur la montre. Il voudrait bien savoir si l'autre a de quoi payer? »

— « Du moment que Calvignac est avec Mme Moreau-Janville, il n'a pas besoin d'emprunter de l'argent. »

— « Ce n'est tout de même pas la même chose de recevoir un chèque ou un souvenir. »

— « Évidemment, » dit le premier employé. « Tout de même une montre de deux mille francs, hein?... » Et comme une cliente entrait dans la boutique, ils interrompirent cette discussion de casuistique amoureuse, pour s'avancer au-devant d'elle, empressés, affables. Ni l'un ni l'autre ne pensait déjà plus au petit indice qu'ils venaient de surprendre. Ils avaient tant vu de ces « adultères mondains », pour parler le style des comptes rendus judiciaires, se dénouer paisiblement, ou durer comme des mariages à côté, sans heurts, sans scandale! Ils seraient restés étonnés comme des sauvages d'Océanie devant un aéroplane, si on leur avait dit : — Regardez bien s'en aller ce jeune homme à qui vous venez de dire que M. Calvignac n'est pas un de vos clients. Ce n'est rien, ce renseignement. C'en est assez cependant pour achever de déchaîner en lui la frénésie du soupçon. Dans sa déraison, il va agir. Et l'action d'un amoureux affolé autour de l'intrigue que la femme qu'il aime a nouée avec un autre, c'est le drame certain. Quel drame et avec quels éléments! — Une femme qui trompe son mari, et ce mari le plus fier des hommes, encore sans soupçon, mais quand il saura? — Un amant qui exploite sa maîtresse et qui se sert de cette aventure pour mettre la main sur une grosse dot dans la maison. La maîtresse est sans soupçons, elle aussi, mais quand elle saura? — Une belle-fille qui hait sa belle-mère et qui en est haïe, et elles aiment toutes les deux le même homme. Quand elles le sauront? — Un fils, un frère, tout jeune, qui a surpris cette situation et qui, lui, s'affole entre l'impossibilité de trahir sa mère et l'impossibilité de laisser sa sœur épouser un scélérat; — et cet amoureux enfin, l'ami intime de l'amant, berné, bafoué, utilisé par lui pour une vilenie et qui vient de l'apprendre!...

VI

Les émotions traversées par Eugène, ce jour-là et les suivants, furent si fortes, qu'elles retentirent aussitôt sur sa santé, par bonheur pour lui. — La première fureur de la jalousie l'aurait peut-être conduit au meurtre. — Son teint brouillé l'indiquait assez : chez lui, la place la plus faible, ce *locus minoris resistentiæ* dont parlait la médecine classique, était le foie. Une légère fièvre bilieuse le retint une semaine à la chambre. Pendant ce temps-là, il ne vit pas Calvignac. Il n'en eut aucune nouvelle. L'aventurier, observateur avisé, avait remarqué l'attitude de son camarade après la remise de la lettre à Hélène Moreau-Janville. Il en avait conclu aux remords de « Jobardeau ». — Il avait baptisé Eugène ainsi dès le collège, surnom que celui-ci avait toujours ignoré. Il avait parlé d'un plan à son complice sans le savoir. Ce plan consistait dans un projet d'enlèvement. Hélène s'y refusait encore. Elle était trop surveillée d'ailleurs pour que, même consentante, l'exécution n'en présentât point de difficultés. Moreau-Janville était homme à reprendre sa fille par autorité de justice et à la contraindre au mariage avec un autre que le ravisseur. Il aurait très bien dit le mot que l'on prête à une grande

dame dans une circonstance analogue : « Je sais bien qu'elle n'épousera plus qu'un *Alphonse*, maintenant. *Alphonse* pour *Alphonse*, j'aime mieux avoir pour gendre celui qui ne m'a pas fait ça... » Le texte du vrai propos est plus cru. La moindre indiscrétion, la plus légère imprudence étaient dangereuses. Calvignac entendait profiter de la loi nouvelle qui permet aux enfants de se marier sans le consentement de leur père, moyennant un avertissement envoyé dans des conditions aisées à remplir. Pour cela, il lui fallait deux choses : le temps de passer à l'étranger avec la jeune fille, et une grosse somme d'argent. Cet argent, il comptait l'obtenir d'un des personnages les plus extraordinaires du Paris actuel, de cet Harpagon du monde, Robert Darcy, l'usurier de Cosmopolis, le prêteur à cinquante pour cent des cercles élégants, à Nice, à Saint-Moritz, à Aix-les-Bains, — mais un prêteur qui ne s'engage qu'avec des clients de choix, et pour des opérations étudiées comme des affaires (1). L'association « pour faire un coup », dénoncée par André Moreau-Janville, existait bien, mais avec cet homme. Calvignac lui avait prouvé, les lettres d'Hélène à l'appui, que l'héritière l'aimait, et il avait offert à Darcy ce marché : une avance de deux cent mille francs contre la reconnaissance d'une dette de cinq cent mille payable après le mariage. La discussion entre les deux aigrefins portait sur ce point : l'opération exigeait une provision de quelques milliers de francs. Calvignac les voulait tout de suite : vingt exactement. L'usurier ne voulait verser d'argent qu'après l'enlèvement. Ces négociations, quotidiennes maintenant, intéressaient le traqueur de dot, on le comprendra, plus que la santé du pauvre « Jobardeau ». Il travaillait à introduire, chez les Moreau-Janville, un chauffeur de son choix, messager plus sûr et plus maniable qu'Eugène. Là encore, c'était une question de quelques jours. D'ici là, Calvignac avait trouvé le moyen de remettre lui-même, au cours d'une visite et dans une soirée, deux nouveaux billets à la jeune fille. C'est dire qu'une fois Eugène rétabli, il n'avait plus cherché à revoir son instrument d'une heure. Il n'avait donc pas pu constater le changement produit chez Montrieux, par ces quelques jours de souffrance physique, puis de réflexions solitaires, coupées seulement de conversations avec André. Depuis cinq matins déjà le professeur avait repris son service auprès du jeune garçon. A peine Calvignac avait-il pris garde à cette nouvelle. Aussi considéra-t-il comme bien étrange l'insistance que mit Mme Moreau-Janville à lui parler du maître de son fils, et cela au cours d'un de leurs rendez-vous dans le pied-à-terre qu'ils avaient en effet avenue Duquesne. Il les multipliait, ces rendez-vous, afin d'endormir la défiance de sa maîtresse. Celle-ci commençait à trouver que sa belle-fille regardait trop son amant. Peut-être aussi l'anxiété nerveuse où vivait l'aventurier, à la veille de jouer une partie si importante, lui donnait-elle une crise d'érotisme comme à certains duellistes, disent les médecins, à la veille des plus dangereuses rencontres. Peut-être enfin, et plus simplement, éprouvait-il, au moment de quitter, en la trahissant d'une manière scélérate, cette délicieuse femme, un remords et un regret, le besoin de s'assouvir d'elle avant de la perdre. La chance avait voulu que, ces deux semaines, Moreau-Janville fût obligé, pour ses affaires, de s'absenter beaucoup. Il rentrait de la Rochelle par le rapide de neuf heures du soir, ce jour-là, et les amants en avaient profité pour passer ensemble deux longues heures, sûrs qu'à sa rentrée, le Seigneur et Maître n'interrogerait pas sa femme en détail, comme si souvent, sur son emploi d'après-midi. Tout en achevant de se rhabiller, la voluptueuse et fine Françoise, c'était le prénom de la mère d'André, causait avec Henri qui la regardait procéder gracieusement à cette quasi miraculeuse et toujours amusante métamorphose : celle d'une lascive et folle amoureuse en une personne de la société, réservée, distante, inaccessible. Étendu sur le divan de la garçonnière, il fumait, dans la lassitude heureuse de cette fin de rendez-vous, des cigarettes russes, dont il mâchonnait le bout de carton entre ses belles dents rieuses. L'appartement, situé à l'entresol d'une maison neuve, se composait de ce salon-fumoir, d'une minuscule salle à manger, de deux chambres à coucher, dont une transformée en cabinet de toilette. Le spéculateur qui avait élevé cette construction sur un terrain très petit n'y avait mis que des logements de cette exiguïté, destinés dans sa pensée à être surtout loués à des officiers, avec des ménages, légaux ou non. La coquette installation de celui-ci avait été réglée par la même bourse qui avait payé la montre. Les précieuses soies chinoises partout éparses en témoignaient, et la prodigalité de ces jolis et inutiles bibelots que les femmes se complaisent à disposer dans les pièces où elles se tiennent beaucoup : ici un coffret en vernis Martin, là, un groupe en biscuit, une boîte de laque, des ustensiles en argent pour le thé, sous les pieds de moelleux tapis anciens, enfin de quoi donner au concierge — il fallait bien faire entretenir le logis par quelqu'un — les plus irrésistibles idées de chantage. Mais les amoureuses du grand monde sont ainsi. Leur prudence s'arrête au seuil de l'asile où tient la seule vérité de leur existence vaine et vide. D'ailleurs, allez retrouver, dans Paris, une femme qui, à peine sortie du rendez-vous, monte dans une automobile, se fait conduire au Bon Marché ou aux Magasins du Louvre, paie sa voiture, entre dans la foule, sort par une autre porte, hèle un second taxi, prend une rue déserte, afin de voir, par la

(1) Voir dans le recueil : *les Détours du Cœur*, le récit intitulé « le Piège », où figure ce personnage.

vitre de derrière, si elle est suivie, descend brusquement sur un trottoir, avant d'arriver à la fausse adresse qu'elle a donnée. Là, une troisième voiture, un autre arrêt rue de Presbourg, et les passants de sa connaissance saluent, avec le respect dû à sa parfaite tenue et à ses millions, la femme du directeur des *Forges et Chantiers* de la Rochelle, qui rentre à pied pour que sa taille ne s'épaississe pas. Aussi ce danger-là, celui d'être suivie par un espion de l'avenue Duquesne, ne préoccupait-il guère Françoise Moreau-Janville. Sa maison à elle l'inquiétait bien davantage. Ce qu'elle redoutait, c'étaient les surprises qui pouvaient venir de l'avenue du Bois-de-Boulogne et de son intérieur officiel.

— « Je t'affirme, » disait-elle, « que Jobardeau a quelque chose. » On le voit : elle adoptait les plaisanteries bonnes ou mauvaises de son amant. Ces imprégnations d'un esprit de femme par les tics d'un esprit d'homme sont, entre tous les signes d'une passion cachée, le plus révélateur peut-être. « Oui, il est tout changé. Je voudrais que tu le voies. »

— « Je le verrai, » répondit Calvignac. « Je te répète qu'il est amoureux de toi. »

— « Quelle sottise ! » fit-elle, en haussant ses jolies épaules, habillées maintenant. « Sois gentil. Aide-moi à trouver mes épingles à chapeau... Sais-tu ce dont j'ai peur? Qu'il ne m'ait vue entrer ici. Quand je viens dans la chambre d'André, pendant la leçon, maintenant, il est si étrange; il évite mon regard. Il faut que tu le voies, je t'assure, et le plus tôt possible... Aujourd'hui... »

— « Aujourd'hui? Non. Demain. J'irai le prendre chez lui pour sa leçon... Je suis bien tranquille. Il est amoureux de toi, et il ne me le racontera pas... Donc !... »

— « Et s'il m'a vue entrer ici? » insista-t-elle.

— « Eh bien ! après? Que veux-tu qu'il ait conclu? »

— « Mais s'il t'a vu entrer aussi, avant ou après moi? »

— « Toi et moi ne pouvons-nous pas connaître quelqu'un qui habite dans cette maison, et à qui nous venions rendre visite? Raisonne un peu. As-tu une indication, une seule, qui te permette de supposer ce que tu supposes? »

— « J'ai son changement. Et comme il habite le quartier... »

— « A peu près comme toi. Mais oui. De la rue Campagne-Première à l'avenue Duquesne, il y a presque aussi loin que de l'avenue Duquesne à l'avenue du Bois. D'ailleurs Montrieux nous verrait dans cette chambre, moi, dans ce *pyjama* plutôt compromettant, et toi en train de remettre ton chapeau devant cette glace... Il est bien joli, ton chapeau. »

— « Il te plaît? » demanda-t-elle, s'interrompant de ses inquiétudes pour sourire à son amant, dans le miroir, et se sourire.

— « Éperdument !... Comme tout toi..., » répondit-il. Et la prenant par la taille, il attira cette adorable tête vers lui, pour un long baiser. « Oui, il nous verrait ainsi qu'il ne le croirait pas. On est comme ça, quand on aime... Et il le croirait qu'il se ferait hacher et piler, plutôt que d'en jamais ouvrir la bouche... C'est une belle âme... » Était-il sérieux? Bouffonnait-il? « Mais une fichue bête ! » acheva-t-il brutalement. « C'est dommage... Veux-tu que je te dise qui m'inquiète bien autrement? Ton fils. »

— « André? » La mère coupable eut dans les yeux un éclair de terreur. « Non, » dit-elle. « Ça, ce serait trop affreux ! C'est impossible !... Je sais. Tu prétends qu'il ne t'aime pas... Sois moins empressé auprès d'Hélène, et il sera envers toi comme avant. Il est très susceptible pour tout ce qui touche à moi, à son père et à sa sœur. Avec moi, tu es parfait de tenue... trop quelquefois. Ça me fait douter que tu m'aimes... »

— « Oh ! Françoise !... »

— « Pardon, mon amour ! J'ai tort... Avec mon mari, tu es ce que tu dois être, ce que j'aime que tu sois, courtois, mais digne. Avec Hélène, tu es trop empressé quelquefois... »

— « Si je n'avais pas l'air de venir dans la maison un peu pour elle... »

— « Je sais bien. Et puisqu'elle va épouser Nançay, — car elle l'épousera ou elle dira pourquoi, — ça n'a pas grand inconvénient. Seulement, Hélène... » Elle s'arrêta. Elle était jalouse, mais assez lucide pour le comprendre : raconter à Calvignac qu'Hélène l'aimait, quelle faute d'orthographe ! « Hélène », continua-t-elle, « est coquette avec toi. Elle l'est avec tout le monde... Ah ! Elle ira loin !... Le petit l'a remarqué, et il t'a pris à tic, comme Nançay d'ailleurs... Non. J'en tiens pour l'autre chose. Enfin tu m'as promis de voir Montrieux... Et quand te verrai-je, moi, maintenant? Es-tu libre pour dîner demain? Oui. Alors je t'envoie un petit bleu pour t'inviter. Demain, c'est mardi... Mercredi tu viens en soirée chez Louise de Montclin... Jeudi, nous dînons chez les Ethorel. Tu seras là, après le dîner?... Pas trop tard. J'ai encore une soirée à faire après. Je t'attendrai... Vendredi? Tu viens dans ma loge à l'Opéra me saluer... Samedi? Veux-tu ici, le matin? Tu peux? Oui. Ah ! quel bonheur ! Voilà notre semaine arrangée. Ça me fait chaud, là... » Elle mit sa main sur son cœur. Puis, étreignant son amant : « Adieu, mon amour ! Laisse-moi écouter s'il n'y a personne dans l'escalier. » Elle marcha jusque dans l'antichambre. Les deux amants se turent, une minute, attentifs à tous les bruits de la maison. Rien ne leur arriva que la rumeur du tramway, circulant dans l'avenue. « Encore adieu ! » répéta-t-elle. « C'est toujours une petite mort... » Elle eut, de nouveau, un beau sourire frémissant. « Reste. Si quelqu'un montait par hasard, qu'on ne te voie pas... » Elle attendit qu'Henri eût passé dans le salon, puis elle ouvrit la porte, doucement. Elle la referma de

même, descendit l'escalier sans se retourner, passa de même devant la loge du concierge, jeta un coup d'œil sur l'avenue. Là, dans un saisissement, si terrible qu'elle crut défaillir, elle vit Eugène Montrieux assis sur un banc, à quelques pas de la porte et qui la regardait. La pâleur du jeune homme, l'égarement de ses yeux, la crispation de ses mains l'une sur l'autre ne permettaient pas le doute. Il savait qui elle était allée rejoindre dans cette maison, qui sortirait tout à l'heure, après elle. Son instinct de femme ne l'avait pas trompée. Eugène avait surpris son secret. Comment? Guidé par quels indices? Mû par quels sentiments? Ces questions d'une si grave conséquence pour son avenir, Françoise ne se les posa même pas. Son premier mouvement fut de s'enfuir, de remonter vers l'amant, son seul protecteur, dans cette périlleuse occurrence. Mais non. Agir ainsi, c'était avouer. Ne pouvaient-ils pas, comme avait dit Calvignac, connaître tous deux quelqu'un qui habitait cette maison? Et la courageuse femme eut l'énergie de passer le seuil, et d'aller droit à Eugène, comme étonnée de le trouver là. Il s'était levé, et, avant qu'elle n'eût eu le temps d'achever sa phrase de stupeur jouée, il avait prononcé des paroles qui les mettaient, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la vérité brutale. La passion a de ces coups d'audace. Arrivée à une certaine intensité de douleur, elle fonce en avant, à la manière des bêtes furieuses. Eugène avait saisi la main de Mme Moreau-Janville, et il lui disait ces mots, extraordinaires étant donnés leurs rapports officiels. Il s'en souciait bien, à cette minute!

— « Ne me mentez pas, madame, ce n'est pas la peine. N'ayez pas peur de moi, non plus... Je sais que je viens de faire une action inqualifiable en vous suivant, que je n'en avais pas le droit, que vous allez me mépriser... Pourtant, madame, si vous saviez!... » Et, montrant du poing la maison : « Ah! l'homme qui est là, quel misérable!... Ah! si vous saviez!... »

— « Je vous assure, monsieur Montrieux, que je ne vous comprends absolument pas. » La maîtresse de Calvignac eut le courage d'opposer ce démenti à une évidence qui désespérait Eugène depuis qu'il avait vu cette robe de femme disparaître sous la voûte d'entrée, — et tout de suite son camarade arriver. Il venait de l'avouer pour détruire aussitôt, par une entière franchise, toute apparence d'un ignoble chantage : il avait guetté Mme Moreau-Janville à sa sortie de chez elle, pour la cinquième fois, depuis cinq jours. Et cette fois, il avait su ne pas perdre la piste. Il avait subi, là, sur ce banc, deux heures de martyre, à regarder ces fenêtres de l'entresol, derrière les rideaux desquelles son infâme ami possédait celle qu'il aimait. A un moment Calvignac ayant rabattu du bras les volets, sans se montrer, Eugène l'avait reconnu au geste. Et maintenant cette femme, en s'obstinant à nier, s'avilissait encore davantage à ses yeux! Il le lui dit, comme si sa passion lui donnait tous les droits.

— « Ah! madame, » gémit-il, « ne me faites pas penser que vous êtes comme lui... » Il montrait de nouveau la maison d'un geste violent. « Ah! lui! » répéta-t-il. « Lui! Toujours le mensonge! Toujours! Jamais un mot de vérité! jamais! jamais!... » Puis, avec une ardeur concentrée qui prouvait que Calvignac avait, du moins une fois, dit la vérité, tout à l'heure, en dénonçant à sa maîtresse l'amour insensé d'Eugène pour elle, il ajouta : « Un quart d'heure de conversation, madame, je ne vous demande que cela... Il faut que vous sachiez que cet homme joue avec vous une comédie infâme, que je vous aie dit le but qu'il poursuit... Il le faut, quand ce ne serait que pour empêcher ce mariage... Si j'avais pu avertir Mlle Hélène, je ne serais pas ici à me faire mépriser par vous, car vous me méprisez, je le sens, je le vois... Et ça, c'est si dur!... Mais je ne pouvais pas parler à Mlle Hélène, ni à lui. Je ne pouvais parler qu'à vous... Seulement... » et il eut encore un regard vers la fenêtre, « pas ici! Il n'aurait qu'à regarder, à me voir. Il trouverait encore un moyen pour m'empêcher de tout vous dire... Venez, madame, je vous en supplie, au nom de la sœur de votre fils, qu'il s'agit d'arracher à une séduction abominable. »

— « Marchez. Je vous suis, » dit Mme Moreau-Janville d'une voix que l'émotion altérait, cette fois. Le nom de sa belle-fille mentionné ainsi lui enlevait la force qu'elle avait trouvée en elle au premier moment, pour tenir tête à Eugène, malgré l'effrayante soudaineté du choc. Cette dénonciation d'un double jeu organisé par son amant s'accordait trop bien à ses secrets soupçons, pour qu'elle ne voulût pas, à tout prix, elle aussi, entendre ce que ce jeune homme voulait, à tout prix, lui dire.

Ils commencèrent donc d'aller ensemble, sans plus échanger une parole, dans la direction de l'École militaire. De temps à autre, Eugène regardait derrière eux, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. La silhouette, maintenant haïe jusqu'à l'horreur, de son perfide ami, n'apparut pas le long des maisons. Arrivé à l'angle de l'avenue de Lowendal, il tourna brusquement. Mme Moreau-Janville le suivait toujours, étonnée de ce silence, et se demandant où il la menait et pour quelle raison. Elle aurait dû savoir du moins à présent et sentir qu'elle avait auprès d'elle un dévouement complet, absolu, et que ce jeune homme se ferait, d'après le mot gouailleur de Calvignac, « hacher et piler » pour elle, en la remerciant d'accepter son sacrifice. Son amant ne lui avait rien appris, en lui racontant qu'Eugène l'aimait. Une femme n'ignore jamais, des sentiments qu'elle inspire, que ceux qu'elle veut ignorer. La mère d'André avait compris, dès le premier jour, que sa beauté hypnotisait le répétiteur. Seulement une Ma-

dame Moreau-Janville, qui savoure toutes les vanités de l'argent par son mariage, après avoir goûté toutes celles de la noblesse par sa naissance, enregistre de telles admirations, comme Mme Récamier celle des petits ramoneurs. Cet hommage lui semble un brevet dû à sa beauté. Rien de plus. Un sagace observateur l'a dit : « Pour la femme du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon. Pour quelques autres, plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. » Pour la maîtresse de Calvignac, le professeur de son fils restait un salarié, un fournisseur, qui vendait de l'instruction comme les autres de la parfumerie, des souliers, du linge. Même durant ces minutes tragiques et dans cette promenade poignante, cette impression se retrouvait. Françoise était épouvantée et il se mêlait à cette épouvante un malaise, celui d'être engagée dans une pareille aventure avec un inférieur. Et puis on n'a pas impunément vécu des années d'hypocrisie quotidienne. Malgré l'évidence de la passion d'Eugène, elle gardait un coin de doute. Elle se méfiait encore. Ce romanesque, cet exalté l'avait tout de même « filée », comme le plus vulgaire des policiers. Follement jaloux de son ami, n'était-il pas capable d'avoir inventé une calomnie destinée à perdre son rival auprès d'elle? L'expérience de la Parisienne la faisait penser ainsi. Pourtant lorsqu'elle regardait le visage de son compagnon, comment douter qu'il ne fût sincère? La vérité devait l'emporter. Il allait être impossible à Mme Moreau-Janville de ne pas ajouter une foi entière aux paroles que prononcerait cette bouche d'homme, frémissante d'un sanglot intérieur que la fierté seule étouffait. C'était pour cela, pour reprendre la force d'articuler des mots qui ne fussent pas des cris, qu'il marchait ainsi, l'entraînant : s'il devait ne plus se dominer, il voulait que l'éclat de son désespoir n'eût pas de témoins. L'avenue de Lowendal où ils s'engageaient aboutit presque aussitôt à l'un des endroits les plus déserts de Paris, cette place, dite de Fontenoy, qui s'ouvre derrière l'École militaire. Aucune maison. De tristes pans de murs enclosent les cours de casernes. L'extrémité de l'avenue de Saxe qui débouche là est toute pleine de couvents et de chapelles. Les gens qui vont à Grenelle passent de l'autre côté de l'École, devant la façade dessinée par Gabriel, et par l'avenue de Lamotte-Picquet. Ceux qui vont à Vaugirard remontent par les deux artères transversales, l'avenue de Suffren et l'avenue Duquesne. La place, avec ses arbres feuillus, sa pyramide élevée aux morts de 1870, ses bancs de pierre, ressemble à quelque « mail » ou à quelque « poterne » de province. Les amoureux du quartier s'y donnent des rendez-vous rarement troublés. Ce sont, en général, des couples, composés classiquement d'un militaire et d'une bonne qui pousse devant elle une petite voiture où sommeille un enfant, peu surveillé. Ce fut là, et sur un de ces bancs, où il avait fait asseoir sa compagne de plus en plus inquiète et terrorisée, qu'Eugène recommença de parler. Il avait rassemblé ses idées pendant ces quelques minutes de marche, et retrouvé un peu de calme.

— « Madame, » dit-il, « ce que je vais faire encore maintenant peut vous donner de moi une bien mauvaise idée. Mais laissez-moi vous poser une question, une seule. Si un ami, quelqu'un en qui vous croyez absolument, avait abusé de votre confiance pour vous mêler à une honteuse intrigue, et cela à votre insu, ne croiriez-vous pas de votre devoir, une fois éclairée, de tout essayer, au contraire, pour que cette intrigue échoue? »

— « Alors, » interrompit Mme Moreau-Janville, « vous prétendez que Calvignac vous mêle à une intrigue? Avec ma belle-fille? Répondez... »

— « Oui, » fit Eugène.

— « Et comment? Dites, mais dites... »

— « Ah ! » fit-il douloureusement, « comme vous l'aimez !... Eh bien ! Était-ce, oui ou non, me mêler à une intrigue, que de me donner une lettre à remettre à Mlle Hélène, en me racontant qu'il s'agissait d'empêcher un mariage, qu'on voulait la forcer à épouser un M. de Nançay, que... »

— « Et vous avez remis cette lettre? » interrompit-elle.

— « Oui. »

— « Et quand? »

— « Il y a quinze jours. »

— « Une seule? »

— « Une seule. »

— « Et savez-vous ce qu'il y avait, dans cette lettre? »

— « Non. »

— « Et ma belle-fille l'a prise, cette lettre? Voyons. Répondez. »

— « Elle l'a prise. »

— « Elle vous a donné une lettre en réponse? »

— « Elle devait me la donner. Je ne l'ai pas attendue. Quand j'ai su le rôle que l'on me faisait jouer, je l'ai eu en horreur. Oui. Tant que j'ai pu croire qu'Henri aimait vraiment Mlle Hélène, j'avais certes un remords de trahir la confiance de M. Moreau-Janville. Mais ensuite... »

Il s'arrêta. Il n'eût pas promis le secret absolu à André, qu'il n'aurait pas pu dire à cette mère : « C'est votre fils qui m'a appris que vous aviez cet amant. »

Mais elle :

— « Vous avez donc cru qu'il aimait Hélène? Il vous l'a dit? »

— « Sans cela..., » fit-il épouvanté du regard dont elle l'enveloppait en ce moment.

— « Et qu'elle l'aimait aussi? »

— « Oui. »

— « Comment le sait-il? Par elle? Répondez. »

— « Mais oui, madame. »

— « Alors, vous avez cru qu'il voulait l'épouser? »

— « Je ne me serais pas prêté à une séduction, » répondit-il.

— « Et à quoi avez-vous compris qu'il n'était pas sincère et qu'il ne l'aimait pas? » Et comme il se taisait : « Oui, » insista-t-elle, « à quoi? Il s'est passé quelque chose. Quelle chose?... Oui. Pour qu'après avoir cru à ce sentiment, au point de manquer à la plus élémentaire délicatesse, vous ayez cessé d'y croire au point de livrer votre ami?... Et que faites-vous donc d'autre? » insista-t-elle, sur un geste de protestation d'Eugène. « Qu'est-ce qui s'est passé, oui, entre l'instant où nous sommes et celui où vous avez soi-disant remis cette lettre à Hélène? »

— « Soi-disant? » répéta-t-il. « Mais, madame, vous ne pensez pas... »

— « Que vous inventez cette histoire? Comment voulez-vous que je ne le pense pas, dès lors que vous ne pouvez pas m'expliquer un changement dans vos idées qui suppose pourtant un motif. C'est ce motif qu'il faut me dire. Si vous voulez que je croie en vous, il faut me le dire. »

— « Je ne peux pas, madame, » répondit Eugène, avec une décomposition de ses traits qui prouvait trop clairement sa sincérité à son interlocutrice. Elle n'en doutait pas d'ailleurs. Elle voulait arracher au jeune homme, en feignant ce soupçon, une indication qui lui permît d'y voir clair autour d'elle dans une situation trop obscure pour n'être pas dangereuse. Le professeur d'André avait-il été renseigné sur sa liaison avec Calvignac par un simple hasard? Ou bien quelqu'un lui en avait-il parlé? Mais qui?... Et elle écoutait Eugène défendre son honneur sentimental avec une exaltation grandissante. « Non, je ne peux pas, madame. Et je ne peux même pas vous dire pourquoi je ne peux pas... Mais quel homme serais-je, si j'avais inventé une calomnie pareille contre un ami?... Madame, voulez-vous que nous retournions avenue Duquesne? Si Henri en est déjà parti, nous irons chez lui. Nous le chercherons. Nous le trouverons. Ce que je vous ai dit, à vous, à cette place, je vous le répéterai devant lui. C'est pourtant une preuve, cela... Allons... Ah! tout, tout plutôt que d'être jugé ainsi, par vous, moi qui... Mais, pourquoi est-ce que je vous ai suivie, madame, et attendue? Pourquoi vous ai-je parlé, quand je savais si bien que vous me demanderiez ce que vous me demandez, et que je ne pourrais pas vous répondre?... Pourquoi?... Parce que j'ai voulu me laver de ma complicité avec un misérable qui captait une dot ignoblement, en mentant à tout le monde, à M[lle] Hélène, à vous, à moi... Et je n'ai pas pu supporter qu'il vous trahît ainsi, vous que je mettais si haut, vous qui étiez pour moi toute la grâce, toute la poésie, toute la beauté!... Madame, je ne vous reverrai peut-être plus jamais. Et, si nous nous revoyons, ce ne sera plus comme maintenant... Alors, qu'est-ce que j'ai à perdre en vous parlant avec le fond de mon cœur?... Je vous aime, madame... Je peux vous le dire, puisque c'est fini, puisqu'il y a entre nous cet abîme plus profond que l'autre, que celui de votre condition et de la mienne, de votre fortune et de ma pauvreté... Oui. Je vous aime. Ah! passionnément!... Quand j'ai compris que l'on jouait avec votre cœur, j'ai voulu vous arracher à un indigne. Oui, je l'ai voulu... Mais, madame, si j'avais pensé qu'il méritait que vous l'aimiez, je serais allé monter la garde, entendez-vous, devant cette maison de l'avenue Duquesne. J'aurais défendu votre bonheur. J'aurais trouvé un délice à me dévouer, fût-ce jusqu'à la mort, au sentiment que vous auriez eu pour un autre... Mais cet autre-là! Ce menteur! Ce traître!... Allons, madame. Venez. Il est temps encore. Dans un quart d'heure, je l'aurai forcé à confesser que j'ai dit la vérité... »

Il s'était levé. Il avait saisi les poignets de son interlocutrice, pour l'entraîner. Il parlait si haut que deux passants, les seuls de la place, se retournèrent.

— « Si vous m'aimez, » répondit-elle en se dégageant — elle employait, d'instinct, le seul argument qui pût avoir raison de cette frénésie — « vous allez vous taire d'abord et m'obéir ensuite... »

— « Oh! vous me croyez! Merci, » fit-il en joignant les mains. « Oh! merci. Vous ne me parlerez plus comme tout à l'heure! Dites seulement que vous me croyez. »

— « Je saurai si vous m'avez dit la vérité, » reprit-elle, en évitant, de nouveau, la réponse directe. « Ce moyen que vous proposez n'est pas possible. J'exige de vous, au contraire, que la personne en question ne soupçonne pas que vous m'avez parlé. Cette personne devait aller vous prendre chez vous, demain matin, pour vous conduire à votre leçon. Arrangez-vous pour qu'elle ne vous trouve pas, mais venez-y, à votre leçon. Je le veux. Si j'ai besoin de vous voir, moi, demain matin, je vous ferai appeler. Et maintenant, appelez cette voiture qui passe et laissez-moi rentrer. Vous m'obéirez? »

— « Je vous obéirai, madame, » répondit Eugène. Et, donnant une preuve immédiate de sa docilité, il héla le fiacre qu'elle avait montré de son ombrelle. Lorsqu'elle y fut montée et que la voiture eut recommencé de rouler, elle se retourna. Elle vit qu'Eugène demeurait assis sur ce même banc de pierre, et qu'il la suivait d'un tel regard!

— « Non, » songea-t-elle, « cet homme-là ne m'a pas menti... Mais alors, qu'est-ce que c'est qu'Henri? »

Et elle eut, jusque dans les moelles, le même frisson glacé de terreur qu'elle aurait eu si, réveillée soudain de son sommeil, dans la luxueuse et paisible chambre à coucher de son

silencieux hôtel, elle avait entendu un bruit, tourné le bouton de l'électricité, et vu, devant elle, se tenir, le surin en main et prêt à frapper, un immonde et féroce apache.

VII

Avec sa beauté d'un caractère presque idéal par la finesse de ses traits, le profond regard de ses yeux bleus, la grâce de son sourire, la légèreté de ses cheveux d'un blond cendré, Mme Moreau-Janville était une nature presque brutalement positive. Beaucoup de femmes du monde qui ont des aventures sont ainsi. Concilier les conditions contradictoires d'une double existence suppose des calculs si continus, une si constante surveillance de soi, tant de réflexion, des émotions si distribuées, bref, précisément l'opposé de l'entraînement et du romanesque ! L'ennui, le désir d'enlever un homme à une rivale, la curiosité, l'ambition de se pousser dans une sphère supérieure de la société par une haute influence masculine, des besoins de luxe, et, par suite, la vénalité, voilà, trop souvent, les médiocres ressorts de ces prétendues grandes passions qui évoluent entre le quartier de l'Étoile, la plaine Monceau et le faubourg Saint-Germain, dans les élégances de cette mise en scène dont rêvent si naïvement les Eugène Montrieux. Quelquefois, et c'était le cas pour Mme Moreau-Janville, le tempérament s'éveille en cours de route. Françoise avait pris Calvignac assez sottement, d'abord. Elle l'avait, comme on dit, « chipé » à la jolie Mme de Candale, la jeune, et puis, sans amant, que faire de ses journées? Elles lui paraissaient si vides, en dépit de ces occupations à côté où les porteuses de grands chapeaux *s'intellectualisent* de leur mieux ! Vous les connaissez : c'est la conférence et le cours à la mode; c'est un concert et c'est une exposition, et, pour ces esprits sans vraies fondations, c'est le néant. Tout de suite cette liaison avait mordu aux sens la femme de trente-deux ans, mariée à un homme plus âgé qu'elle. Positive, Françoise l'avait été dans ce mariage où elle n'avait vu que l'énorme fortune. Disons, pour être juste, que Moreau-Janville, lui-même, n'avait vu, dans son union avec Mlle de Teyde, qu'une alliance et qu'une fantaisie, la combinaison d'un industriel multimillionnaire qui se paie le luxe de mettre légalement dans son lit une patricienne jolie comme une courtisane et apparentée comme une chanoinesse de Remiremont. Positive, elle l'était dans cette intrigue avec Henri, qui lui représentait la volupté enfin connue et la plus physique. On a vu que le drôle avait lui-même abominablement matérialisé cet amour, en exploitant sa maîtresse riche. Ces générosités pécuniaires avilissent la femme qui les fait au niveau de l'homme qui les reçoit. C'est la preuve qu'elle ne ressent pas ce besoin d'estimer, d'admirer celui à qui elle se donne, la seule noblesse de la faute.

Les natures positives, que leur pauvreté foncière rend peu intéressantes, ont cependant une valeur : elles sont simples et, dans la simplicité, il y a toujours de la force. Elles déploient aisément cette énergie dans la vengeance que l'on observe chez la bête. Elles sont peuple, en dépit du rang, par leur réflexe de défense dès qu'elles sont atteintes dans *leur fait*, admirable expression de l'ancienne langue dont les Normands ont senti le prix. Ils la conservent, et ils ont raison. Pendant qu'Eugène lui parlait, la maîtresse de Calvignac avait senti sourdre en elle cette colère tout animale. *Son fait*, c'était ce joli et câlin jeune homme qui l'enivrait, depuis trois années, qui l'ensorcelait de ses caresses, qu'elle avait cru s'attacher pour toujours, en forgeant entre eux ce lien de l'argent offert sous toutes les formes, c'était ce souple et discret compagnon de sa vie cachée, qu'elle retrouvait partout dans sa vie avouée, et il donnait, à la corvée des visites, des dîners en ville, des soirées, l'attrait d'une petite joie quotidienne, à côté des autres joies profondes, celles des autres rendez-vous, les vrais. Et cet amant qui paraissait si à elle, elle apprenait tout d'un coup qu'il méditait de la quitter ! Étranges détours de la passion physique ! Après cette découverte, elle aurait dû, semblait-il, haïr Calvignac. Au contraire, son appétit, sa frénésie de lui s'en avivaient. Ce n'était pas à lui qu'elle en voulait, c'était à l'autre, à cette Hélène dont elle pouvait bien se dire qu'Henri ne l'aimait pas, qu'il ne la poursuivait que pour sa dot. Elle n'en était pas sûre. Et puis Henri épousant Hélène, c'était leur liaison devenue impossible, même si elle, Françoise, consentait à ce mariage. Du jour de son entrée dans la maison, la belle-mère avait lu, dans le regard de la fille du premier lit, une hostilité que l'âge accroissait au lieu de la diminuer et qu'elle protégeait. Si adorable qu'elle restât de lignes, de teint, d'allure, la belle-mère comptait seize ans de plus que la belle-fille. Elle ne pouvait pas lutter de fraîcheur avec elle. Elle était la rose épanouie dont les pétales trop ouverts vont s'effeuiller. Vingt petits signes présagent cette déchéance : des plis là qui demain seront des rides; des rougeurs ici, la couperose de demain; une moindre épaisseur de nattes qui annonce le dépérissement de la chevelure; un rien de plénitude dans les épaules, la gorge et la taille qui, demain, sera de l'empâtement. De femme à femme, un regard échangé souligne ces symptômes. Hélène n'avait pas épargné ces coups d'œil ironiques à sa marâtre. Cette secrète et mesquine rivalité de tant de jours devenait soudain poignante, dès l'instant qu'entre les trente-cinq ans de l'une et les dix-neuf de l'autre, un homme se plaçait, aimé de toutes deux.

— « Ah ! Mais non ! Je ne me laisserai pas faire. Elle ne me le prendra pas. »

Telle était l'unique idée que tournait et retournait l'amoureuse plus âgée, tandis que la voiture l'emportait vers l'avenue du Bois. Toute sa volonté était tendue et dressée autour d'un plan qui commençait de se dessiner devant son esprit. Une seule fois, dans ce trajet, l'image d'Eugène traversa sa pensée. Ce ne fut pas pour se dire, devant le souvenir de ce pathétique amoureux : « Celui-là sait aimer ! » ni pour le plaindre. Non. Ce fut pour se répéter : « C'est tout de même singulier que cet homme refuse de me dire comment il sait ce qu'il sait. Il avoue qu'il m'a suivie. Il a donc été prévenu... Il aura entendu causer des domestiques, et il ne veut pas les dénoncer. »

Mentalement, elle passa en revue les visages des vingt-cinq serviteurs : maîtres d'hôtels, valets de chambre, valets de pied, chefs, aides de cuisine, femmes de chambre, lingères, concierges, chauffeurs, aides-chauffeurs qui peuplaient l'hôtel Moreau-Janville, témoins muets de l'existence intime des maîtres. « Il faudra bien qu'il me nomme la brebis galeuse s'il y en a une... Mais la première affaire, c'est de boucler la petite... Elle épousera Nançay... Elle l'é-pouse-ra. » La petite voix intérieure séparait, martelait les syllabes de ce dernier mot où elle ramassait ses antipathies de belle-mère, ses rancunes de jolie femme déjà mûrissante, ses jalousies de maîtresse trompée.

— « Monsieur André est-il à la maison?... » demanda-t-elle, sitôt rentrée à l'hôtel, au valet de pied qui attendait au perron. Et sur une réponse positive, elle regarda l'horloge de Boulle, dont le balancier emplissait d'un bruit rythmé le grand vestibule de marbre. « Dites-lui qu'il vienne me trouver au petit salon, dans un quart d'heure, et envoyez-moi quelqu'un pour porter une lettre. »

Le plan était arrêté maintenant dans son esprit, et déjà elle l'exécutait. Pour contraindre sa belle-fille à ce mariage avec Jean de Nançay, elle avait un moyen : la menace d'apprendre à son mari la correspondance secrète avec Calvignac. Hélène connaissait son père. Elle ne douterait pas une seconde du résultat qu'aurait une telle dénonciation. L'autoritaire et violent Moreau-Janville consignerait sa porte au prétendant dont il ne voulait pas, pour des raisons sur lesquelles il ne transigerait pas, tirées de la ruine et de l'oisiveté du jeune homme. Au cas où sa fille s'obstinerait, il entreprendrait de la mater en lui rendant la vie très dure. La jeune fille n'attendrait donc pas d'être mise en face d'un tel juge. Elle prendrait peur. Elle accepterait le marché que lui proposerait sa belle-mère : le silence sur son intrigue si elle épousait Nançay. Cette pression supposait qu'Hélène ne soupçonnât point elle-même les relations de Calvignac avec Mme Moreau-Janville. La belle-mère se croyait certaine de cet aveuglement. Elle en voyait une preuve dans ce simple fait : la jeune fille échangeant des lettres avec le jeune homme. Un cœur de dix-neuf ans, pur et fier, comme était celui d'Hélène, n'admet pas le partage sentimental, et encore moins physique. Elle voulait épouser Calvignac. Donc elle ignorait absolument sa liaison. Nul danger qu'elle attribuât au véritable motif un ultimatum qui s'expliquait très naturellement : hâter ce mariage, c'était obéir aux volontés du grand industriel. Mme Moreau-Janville avait toujours eu le souci de se conformer, dans les grandes et petites choses, aux idées de son mari. Et à quel degré ce mariage Nançay tenait au cœur celui-ci, son irritation devant les résistances de sa fille le démontrait. Un point cependant embarrassait la belle-mère : pour avoir le droit de reprocher à Hélène cette correspondance avec Calvignac, il fallait qu'elle dît comment elle l'avait apprise, et elle ne voulait pas nommer le dénonciateur. Résolument décidée, malgré sa rancune, à garder son amant, elle entrevoyait une possibilité d'employer à cela le romanesque dévouement d'Eugène. Elle méditait de lui ordonner de rester l'ami d'Henri, pour le lui surveiller ! Les femmes très éprises ont de ces immoralités féroces. Elles trouvent légitime d'utiliser, au service de leur passion pour un drôle, le sentiment qu'elles inspirent à l'être le plus noble, le plus délicat. Françoise allait oser davantage et d'ailleurs être aussitôt punie, tant il est vrai que souvent l'expiation naît de la faute même. Grande loi si consolante, par l'évidence qu'elle nous donne d'une justice toujours active. Les modernes disent immanente, pour ne pas remonter de l'effet à la cause, et de cette justice vivante au juge vivant. La mère d'André s'était souvenue de l'antipathie témoignée à son amant par son fils. De cela aussi elle méditait de se servir. Elle avait vraiment dit le fond de sa pensée à Calvignac en attribuant cette hostilité à l'ombrageuse jalousie fraternelle d'André. Jusqu'ici, elle avait cru cette jalousie toute imaginative. Elle comprenait, depuis quelques instants, qu'elle s'était trompée. Cette aversion du jeune garçon contrastait trop avec la sympathie admirative dont il entourait Calvignac, autrefois. Pour qu'il eût changé de la sorte, un événement s'était produit. Lequel, sinon la découverte de l'intrigue qu'Eugène Montrieux venait de lui apprendre à elle-même : la cour que Calvignac faisait secrètement à Hélène? Quels indices avaient guidé le frère cadet? Quelles imprudences de sa sœur aînée avait-il surprises? C'était afin de le savoir et d'employer ensuite ce témoignage dans son entretien avec sa belle-fille que Mme Moreau-Janville avait demandé qu'André descendît. Elle avait dit : « Dans un quart d'heure, » le temps pour elle d'écrire un billet à Jean de Nançay qu'elle envoya aussitôt porter. Elle lui disait qu'elle désirait le voir le

plus tôt possible, cet après-midi même. La première demande en mariage faite par ce garçon remontait, non pas à la semaine précédente, comme avait dit Calvignac à Eugène, en déplaçant les dates pour produire une impression plus forte, mais à deux mois. Françoise avait témoigné alors au prétendant éconduit une telle sympathie qu'il lui avait dit : « Je remets ma cause entre vos mains, madame. Promettez-moi, si jamais vous sentez que mes affaires s'améliorent, de me le faire savoir. Je redemanderai Mlle Hélène. Je l'aime et je n'aurai pas d'autre femme qu'elle... » La marche à suivre était tout indiquée : provoquer cette nouvelle demande de M. de Nançay, aussitôt après avoir causé avec Hélène. Encore une fois, celle-ci prendrait peur. Elle se laisserait fiancer. Et Calvignac, que ferait-il? C'était à Françoise de s'arranger pour le reprendre tout entier, et, cette fois, le bien garder. Elle y réussirait. L'énergie de son désir lui en donnait la certitude. Elle s'imaginait sa prochaine conversation avec son perfide amant. Ce serait dès le lendemain et dans l'appartement de l'avenue Duquesne. Comme elle le traiterait ! Comme elle lui ferait payer sa gredinerie ! Et cependant elle savait qu'elle lui pardonnerait, qu'elle lui appartiendrait de nouveau au premier geste ! Ah ! Comme elle l'aimait ! Dans la fièvre de jalousie et de rancune qui la dévorait maintenant, elle avait soif de lui, comme si elle eût été privée de ses caresses depuis des semaines et des mois, et à peine sortait-elle de ses bras ! Elle aurait voulu que l'heure de ce nouveau rendez-vous, qu'elle lui fixerait par une dépêche, fût arrivée déjà. Elle ne doutait pas que ce ne fût la victoire, la mainmise définitive sur ce menteur, ce comédien, cet indigne, comme avait dit Eugène. Plus elle le sentait méprisable, plus aussi la passion la brûlait. Était-elle encore mère à cet instant, elle qui attendait son fils unique, les veines battantes d'une si impure ardeur? Et, cependant, quelques phrases dites par ce fils devaient suffire pour retourner tout entière et précipiter sur un autre chemin cette sensibilité désordonnée. J'ai déjà dit que Françoise, avec les complications de sa vie, était simple. La mère en elle sommeillait, disons encore cela qui l'excuse à demi, parce qu'elle n'avait jamais souffert. A cette minute, elle était uniquement une amante. Son fils allait soudain reprendre sa place légitime dans son cœur, en le lui déchirant. Pourquoi? Parce qu'il était son fils et qu'elle allait le sentir. L'étude des passions, si désenchantante par la bassesse de leurs égarements, a aussi son enseignement réconfortant. Leur dépravation ne prévaut jamais entièrement contre les instincts fondamentaux de la nature humaine dont le code social n'est que la reconnaissance écrite, dans ce qu'il a d'indiscutable et d'éternel.

— « Vous voulez me parler, maman?... »

André entrait, un peu contracté comme à l'ordinaire, un peu grave. Aucun autre indice que ce sérieux précoce ne trahissait le dévorant secret qu'il portait au cœur, et avec cette politesse légèrement soulignée qui était la sienne, même avec ses parents : « Vous m'aviez fait dire d'être chez vous dans un quart d'heure?... Si je vous dérange, je reviendrai... »

— « Reste, mon enfant, » répondit la mère. Elle le fit asseoir à côté d'elle sur un canapé, elle tournant le dos à la lumière, mais lui bien en face, de façon à ne perdre aucune des expressions qui passeraient sur ce jeune visage. Le loyal enfant pourrait avoir un scrupule à dénoncer sa sœur. Aussi la mère se préparait-elle à ruser : « Oui, » continua-t-elle, « j'ai à te parler. Tu es un homme à présent. Pense donc. Seize ans. C'est ça qui ne rajeunit pas ta vieille maman. »

Le fils eut un regard singulier, dans lequel Françoise ne déchiffra rien encore. Lui-même, d'ailleurs, en corrigea l'amer et muet reproche par une phrase d'un enfantillage simulé :

— « Ma bonne Alice me grondait autrefois quand j'étais *fishing* (1), comme ma vieille maman vient de l'être. Vous êtes si belle toujours, si jeune !... Je suis si fier de vous !... »

— « C'est à moi d'être fière de toi, » reprit-elle, « et d'abord de ta droiture, de ta conscience... C'est pour cela qu'au moment où il va peut-être se passer un événement important dans la famille, j'ai tenu à t'en avoir averti, d'autant plus que ton avis peut avoir son importance... »

— « Il s'agit du mariage d'Hélène? » interrogea-t-il anxieusement.

— « Tiens, » dit la mère, avec une nuance de surprise. « Tu as deviné. »

— « Avec M. de Nançay? Il la redemande? »

— « Non, avec quelqu'un d'autre. »

— « Ne me dites pas que c'est avec Calvignac, » fit brusquement André. Sa voix s'était assourdie pour poser cette question. Ses lèvres tremblaient. Devant la violence de cette émotion inattendue, la mère se rappela soudain les insinuations de son amant. Son cœur se serra, mais, continuant sa comédie, pour savoir, elle répondit :

— « Si. C'est avec Calvignac... »

— « Et vous consentez à ce mariage, vous, vous? » s'écria le jeune garçon.

— « Oui, moi, » osa-t-elle dire, et, tremblant à son tour devant la chose terrible qu'elle entrevoyait et n'avait pas voulu même discuter... « Pourquoi cela te trouble-t-il à ce point? Qu'y a-t-il là d'étonnant?... »

— « Ah ! » gémit-il, et de quel accent ! « Vous le savez bien... »

Comme effaré du cri parricide qui lui avait

(1) *Fishing for compliments.* Expression proverbiale anglaise : *pêchant pour avoir des compliments, mendiant des compliments.*

échappé, il demeura immobile, les yeux grands ouverts et fixes. Puis, d'un élan fou, il sortit de la chambre.

Cette effrayante scène avait duré très peu de minutes, dix ou douze, peut-être. Les paroles dites par André avaient été peu nombreuses. Elles suffisaient pour que Mme Moreau-Janville ne pût conserver aucun doute. Son fils, lui aussi, connaissait son secret. Que signifiait ce « Vous le savez bien, » sinon : « Vous voulez marier votre amant à ma sœur ! » Et tout, dans l'attitude de l'adolescent, son geste, sa voix, son regard, exprimait une révolte indignée, commentaire plus affreux de cette affreuse accusation : « Pourquoi? Parce qu'il est pauvre et qu'elle est riche. Vous comptez le garder, après son mariage... Et ça, c'est une action abominable... » Oui, c'était bien cela qu'André avait pensé, ce qu'il avait dit dans le raccourci de ce « Vous !... » répété deux fois. Cet entretien succédant si vite à la conversation avec Montrieux portait avec lui une sinistre évidence. Le « je ne peux pas » opposé par le professeur, dans un balbutiement d'épouvante, aux pressantes questions de la mère, s'expliquait trop bien : il avait appris les relations de Mme Moreau-Janville et de Calvignac par son élève. La douloureuse tragédie intérieure qui rongeait André se découvrait tout d'un coup à celle qui en avait été l'héroïne coupable et inconsciente. Elle restait là, paralysée d'étonnement et de terreur devant cette chose inconcevable, intolérable, contre nature et pourtant certaine : son fils qu'elle considérait, ce matin encore, comme le plus soumis, le plus tendre, le plus innocent des enfants, initié à ce qu'elle avait de plus caché et de plus sensuel dans sa vie, connaissant ses relations vraies avec Calvignac, les comprenant, les jugeant, la méprisant !... Comment cette monstruosité s'était-elle produite? Quel misérable l'avait dénoncée? Apprendre à un fils les fautes de sa mère, cette infamie fait pourtant reculer les pires bandits !... André avait-il surpris des lettres, écouté aux portes?... Cette femme qui, tout à l'heure, était uniquement une maîtresse hantée, jusqu'à l'obsession, par une seule image, celle de son amant, n'avait plus de pensée maintenant que pour son fils. Elle ne pouvait pas rester sous le coup des paroles qu'il lui avait dites, criées plutôt, sans se donner le temps de les expliquer, ni à elle celui de les discuter, de se défendre. Et il s'expliquerait. Elle se défendrait. Il le fallait... Poussée par une impulsion aussi passionnée que déraisonnable, — quelles questions allait-elle poser à son enfant et dans quels termes? — elle se dirigea vers la salle d'étude, où André se tenait d'ordinaire à cette heure. D'après le règlement de sa journée, il devait, en ce moment, travailler à ses devoirs... Travailler? Après cette scène?... Sans doute il attendait, dans la consternation et les larmes, le résultat de ses terribles paroles... Sa mère le trouverait bouleversé de la même émotion que tout à l'heure, mais avec un repentir. Elle en profiterait pour lui arracher un complet aveu... Sa propre émotion à elle était si intense, qu'elle dut s'arrêter un instant sur le palier. Elle ouvrit la porte, et, avec une surprise qui lui redonna un sursaut de terreur, tant il tenait de redoutable mystère dans cette nouvelle attitude de son fils, elle vit l'adolescent assis à sa table, une plume à la main, du papier blanc et des livres devant lui. Il n'y avait qu'une ligne d'écrite sur ce papier, mais elle était écrite. Il avait entendu sa mère venir, elle s'en rendit compte. Il s'était mis à la table par un effort suprême d'énergie, elle s'en rendit compte encore, et qu'elle n'arracherait rien à ce jeune visage, refermé à présent et impénétrable. En étaient-ils donc là vis-à-vis l'un de l'autre, qu'il n'éprouvât pas le besoin, lui, si on l'avait accusée, de l'entendre se justifier, le besoin surtout de se justifier lui-même de sa dureté? Le désespoir, l'indignation, la colère, l'outrage, la mère aurait tout mieux aimé que ce parti pris de silence où le mystérieux garçon, si cruellement perspicace, s'était comme replié, comme emmuré.

— « André, » dit-elle, « tu m'as quittée tout à l'heure d'une manière bien bizarre, après m'avoir parlé d'une manière plus bizarre encore... »

— « Je vous demande pardon, maman, » répondit-il, avec cette douceur ferme et distante qui se dérobe à la discussion. « J'ai seulement voulu dire que je m'étonnais de vous voir changer d'avis sur le mariage d'Hélène. Je croyais que Jean de Nançay était votre candidat... Et puis, c'est vrai, j'allais mal parler de Calvignac. J'ai compris que je ne devais pas, du moment qu'il sera mon beau-frère... Comme je me sentais me mettre en colère, je suis parti, voilà tout... »

— « Qu'est-ce qu'on t'a dit de moi, André? » fit la mère, en marchant vers son fils et lui mettant la main sur l'épaule. Il s'était levé. « Quoi que ce soit, je veux le savoir. Je suis ta mère. J'en ai le droit. »

— « De vous, maman? Personne ne m'a jamais parlé de vous autrement qu'il ne devait. Je ne l'aurais pas supporté... »

— « Qu'as-tu voulu dire, alors, quand tu m'as répondu : Vous le savez bien? »

— « Je viens de vous l'expliquer, maman. Vous m'avez demandé ce que je trouvais de si étonnant à ce mariage d'Hélène. C'était que vous eussiez changé d'avis. Encore une fois, voilà tout... Ma phrase ne signifiait pas autre chose... »

— « Et si j'empêchais ce mariage d'Hélène?... » interrogea la mère, en épiant le visage volontaire et serré de son fils, puis à voix basse : « Si je faisais mieux, si je m'arrangeais pour que cet homme ne remette jamais les pieds ici, puisque tu le hais?... »

Un flot de sang était monté aux joues de l'adolescent. Françoise venait de trouver la seule parole qui pût mettre un peu de baume sur la blessure. Un cri de reconnaissance lui monta aux lèvres. Il esquissa un geste. Il ne poussa pas le cri. Il n'acheva pas le geste, simplement parce que la mère ajoutait, implorante :

— « Dis-moi ce que tu as vraiment contre lui. Dis-le-moi ? »

— « Mais rien, maman, absolument rien ! »

La défiance avait noué de nouveau ce cœur susceptible d'enfant désenchanté. Il venait de constater qu'elle rusait avec lui pour obtenir qu'il parlât. Cela suffisait à le paralyser. Le visible élan, suivi de ce visible recul, quelle preuve qu'il ne croyait plus à sa mère ! Quelle honte pour elle que ce débat autour de ses secrètes luxures ! De quoi s'agissait-il d'autre, en effet? Dans ces moments-là, et pour une mère en face de son fils qui la juge, les choses se nomment de leur véritable nom. Cette audacieuse Françoise n'avait, jusqu'ici, jamais connu le remords. Elle avait réellement mené deux existences séparées dans sa sensibilité, même quand elles se juxtaposaient dans les faits. Que de femmes sont pareilles ! Ainsi s'expliquent des situations si fréquentes que personne ne remarque plus leur anomalie, une probité intacte et jeune, celle d'un André Moreau-Janville, y voit une scélératesse : par exemple la présence de l'amant à la table de famille entre le père et le fils. La maîtresse, elle, évolue au milieu de ces trois êtres sans même éprouver la sensation du partage. Elle porte dans son cœur, s'il est permis d'employer une comparaison aussi brutale, comme des cloisons étanches qui ne laissent pas se mélanger ces divers ordres d'émotions. Elle est amante, elle est mère, elle est épouse, avec trois sincérités différentes. Ces complications supposent une pénombre de la conscience, qui suppose elle-même le silence, le secret, la solitude intérieure. Qu'elles soient connues, elles s'abolissent. Elles ne peuvent pas s'avouer, ne pouvant même pas se penser. Cette impossibilité d'être à la fois maîtresse et mère, dès l'instant que son fils savait la vérité, fit dire à Mme Moreau-Janville, avec un désespoir qui n'était pas joué :

— « Mais regarde-moi donc avec tes vrais yeux, André, que j'y voie ton cœur !... Il n'y a rien, ni personne que je ne te sacrifie, mon André !... Cet homme ne viendra plus ici, jamais, jamais. Et ce ne sera pas un sacrifice... Je ne te demande plus rien. Quoi qu'on t'ait dit, je te prouverai qu'on m'a calomniée... » Et comme un coup de timbre d'entrée résonnait, annonçant un visiteur : « Ce soir même, ce soir, tu entends, ce sera fait. Ta sœur n'épousera pas cet homme et il ne viendra plus ici... »

— « Pourvu que ce soit bien Nançay !... » se disait-elle, en regagnant son petit salon ; et comme c'était Jean de Nançay en effet, elle voulut voir dans cette immédiate réponse à son appel un présage de succès. Elle les reconquerrait, ces « vrais yeux » de son fils, comme elle avait dit. Elle le reprendrait, le cœur de son enfant. On n'avait pourtant pas donné à André une de ces preuves qui ne laissent plus d'ouverture au doute. Il avait seize ans. A cet âge on est si impressionnable et si naïf ! Une allusion, un mot peut-être avaient suffi pour éveiller en lui une idée qui ne durerait pas. Françoise se disait cela tout bas, en causant avec Jean de Nançay. Pourquoi alors, si elle croyait qu'il ne s'agissait que d'un vague soupçon, aisé à dissiper, — oui, pourquoi ne pouvait-elle pas supporter même l'idée de l'attitude que son fils venait d'avoir? Si elle pensait qu'elle reprendrait aisément ce cœur d'enfant, pourquoi en arrivait-elle du premier coup à considérer comme nécessaire cette rupture avec Calvignac qu'elle n'eût même pas conçue, une heure auparavant, comme possible? Avait-elle donc cessé d'aimer cet amant? Non, puisqu'elle éprouvait, en décidant Jean de Nançay à demander de nouveau la main d'Hélène, un cruel assouvissement de vengeance. Mais la mère venait d'être touchée trop profondément. Le besoin de ravoir l'estime de son fils l'emportait sur tout. Un très petit détail, trop significatif, l'aviva encore. Comme la visite de Jean de Nançay s'était un peu prolongée et qu'elle l'accompagnait jusqu'à la porte, une silhouette disparut dans le fond de l'antichambre qu'elle crut reconnaître.

— « Monsieur André était là? » demanda-t-elle au valet de pied.

— « Oui, Madame. Monsieur André voulait savoir si Madame avait encore quelqu'un... »

— « Il sera venu demander avec qui j'étais, » se dit la mère. « Il aura cru Calvignac. »

Elle fut sur le point de remonter dans la salle d'étude. Elle n'osa pas. Son enfant lui faisait peur maintenant. Cette intimidation d'un père ou d'une mère coupable devant un fils lucide est, de toutes les formes du châtiment, la plus dure, peut-être, pour l'homme ou la femme qui ont démérité. Françoise Moreau-Janville devait la subir et avec une souffrance grandissante, durant toute cette fin d'après-midi où elle ne revit plus André, puis quand ils se retrouvèrent sur le coup de huit heures à la table du dîner. D'habitude, lorsqu'elle prenait un repas à la maison, elle avait toujours quelque invité. A ce dîner-ci, Hélène et son frère étaient les seuls convives avec l'ancienne institutrice de la jeune fille, devenue une façon de dame de compagnie et de promeneuse. Pas une seule fois la mère n'eut le courage de regarder son fils en face. Pas une seule fois non plus ses yeux ne rencontrèrent ceux d'Hélène sans qu'elle éprouvât un nouveau sursaut de rancune, et un autre plan achevait de se préciser dans sa pensée, bien dangereux, tant il comportait d'irréparable. Seulement,

cet irréparable, c'était son fils reconquis. Si vraiment Calvignac était consigné à la porte de l'hôtel, André devait se rendre, du moins, à une évidence : sa mère l'aurait préféré ! Hélas ! Ce qui suppliciait l'adolescent depuis des semaines, ce n'était pas le besoin que sa mère l'aimât mieux qu'un certain autre, c'était qu'elle n'aimât pas, qu'elle n'eût jamais aimé cet autre ! Et cela, quel sacrifice pouvait l'effacer? La vénération des enfants pour leurs parents ne reçoit pas de blessures guérissables. Les plaies faites une fois à ce sentiment unique, le plus sacré de notre âme, y saignent pour toujours. C'est bien ce que la mère d'André comprenait en dépit de tous ses raisonnements, ce contre quoi elle se rebellait, avec cette frénésie de guérir l'inguérissable, de réparer l'irréparable, de détruire l'indestructible, qui ne nous permet plus de mesurer bien exactement la portée de nos résolutions.

Celle que Françoise avait prise et qu'elle devait exécuter le soir même, consistait à faire intervenir aussitôt son mari. Elle avait d'abord voulu, on s'en souvient, s'expliquer seule à seule avec Hélène. C'était le moment aussi où elle voulait garder Calvignac. Maintenant qu'elle voulait une rupture, le plus sûr moyen était que le père, averti, fermât sa porte au jeune homme. Dans la crise d'imagination renversée qu'elle traversait, elle se figurait avec un féroce délice la mortification de l'amant perfide. Cette pensée lui donnait la même fièvre qu'elle avait eue, cet après-midi, à se figurer les remords de cet amant pardonné. Peut-être aussi, car bien des cases s'ouvraient dans sa réflexion depuis ces quelques heures, apercevait-elle dans cette démarche une sécurité. Elle venait de le constater : sa liaison était connue de deux personnes, les dernières dont elle eût cru qu'elles savaient ce secret. D'autres pouvaient le savoir, dont elle ne se défiait pas davantage, une dénonciation être faite à Moreau-Janville lui-même. Lui raconter, la première, un fait qui emportait comme pour conséquence inévitable la brouille de leur ménage avec Calvignac, n'était-ce pas couper court d'avance à tous les soupçons, si jamais l'homme d'affaires très jalousé, entouré de tant d'ennemis, recevait des lettres anonymes contre elle? L'extraordinaire était qu'il n'en eût pas déjà reçu. Voilà pourquoi, en rentrant de la gare chez lui, à dix heures et demie, le directeur des *Forges et Chantiers* de la Rochelle trouva sa femme qui l'attendait, seule. Hélène et André venaient de se retirer. On pense que Françoise s'était bien gardée de les retenir.

— « Mon ami, » dit-elle, sans autre préambule. « Tu dois avoir un grand besoin de te reposer. Cependant... »

— « Moi? » interrompit Moreau-Janville, « tu sais bien que le chemin de fer me repose... Une journée sans dépêches... ou presque ! J'en ai reçu trois en route, mais excellentes... L'année sera magnifique. La grève que je redoutais n'aura pas lieu... Quelle affaire je laisserai à André, après moi ! Pourvu que... De quoi s'agit-il? »

— « De Jean de Nançay, d'abord. Il est venu cet après-midi. »

— « Ah ! » dit le père, dont le visage s'assombrit. « Et il t'a parlé d'Hélène? »

— « Il l'a redemandée, et elle va consentir. »

— « Pas possible ! » s'écria Moreau-Janville, avec un accent de joie qui prouvait combien cet énergique tenait à ses projets, une fois arrêtés. « Tu as obtenu cela d'elle?... Ah ! ma chère Françoise !... »

— « Je ne lui en ai pas encore parlé, » dit la belle-mère.

— « Alors? »

— « Nous avons le moyen de presser sur elle. J'ai mis la main sur un paquet... » Et elle commença de raconter, avec la mise au point que l'on devine, en dosant savamment le vrai et le faux, comment elle avait, depuis longtemps, soupçonné un mystère dans les rapports de Calvignac avec sa belle-fille, comment elle avait trouvé Hélène de plus en plus singulière, quand l'autre était là, comment elle s'était étonnée aussi devant certaines attitudes du professeur, introduit dans la maison par qui? par Calvignac. C'était sa faute à elle. Mais pouvait-elle penser?... »

— « On peut et l'on doit toujours tout penser de tout le monde, » interrompit Moreau-Janville, qui se promenait à présent dans la pièce, d'un pas de plus en plus nerveux. « Mais, au fait, allez, allez. » Ce soudain changement de ton révélait assez son irritation croissante. Le tutoiement ne lui venait aux lèvres, même en tête à tête, que dans ses minutes de détente gaie : « Avez-vous un fait? »

— « Oui, » dit-elle, « un aveu de Montrieux. Il a reconnu avoir remis une lettre de Calvignac à Hélène. »

— « Et celle-ci l'a prise? »

— « Oui. Et elle y a répondu. Comment? Je ne sais pas. Montrieux, qui devait recevoir et transmettre cette lettre, s'est dérobé. Il a été pris de remords et il est venu tout me confesser. C'est un brave garçon, auquel j'ai promis que tu pardonnerais, à cause de sa démarche. Cet entêtement d'Hélène à refuser Jean de Nançay, tu en comprends la cause maintenant, mon ami... Mais, que vas-tu faire? Promets-moi que tu auras du doigté. Il n'y a rien de très mal là dedans... »

— « Rien de très mal? » dit le père, qui était allé presser sur un timbre électrique. « Qu'est-ce qu'il vous faut? Des lettres reçues et envoyées par un précepteur !... Une jeune fille !... Ma fille !... Mais s'ils s'écrivent, c'est que Calvignac lui a dit qu'il l'aimait et qu'elle se l'est laissé dire, qu'elle aussi lui a dit qu'elle l'aimait !... Mais c'est monstrueux !... » Et comme le domestique entrait : « Voulez-vous faire dire à Made-

moiselle, par sa femme de chambre, qu'elle descende me parler tout de suite, et comme elle est... » Puis, quand il fut de nouveau seul avec sa femme : « Ne la défendez pas, surtout. Il faut qu'elle sente qu'elle doit m'obéir ou que je la broierai comme ceci... » Et pour soulager la fureur qui montait en lui par larges ondées sanguines, il avisa un large coupe-papier d'écaille qu'il brisa en deux. Il en jeta les débris sur le tapis en les poussant du pied. Françoise avait compté là-dessus, sur une de ses violentes poussées de colère, la seule faiblesse de ce remarquable manieur d'hommes. La tempête s'annonçait si terrible qu'elle en avait presque peur, maintenant, après l'avoir déchaînée.

IX

Au premier regard jeté sur son père et sur sa belle-mère, en entrant dans le petit salon, Hélène comprit qu'il se passait quelque chose de très grave, à quoi elle était mêlée. Ce quelque chose ne pouvait être que son mariage. Elle avait cet après-midi, et comme elle revenait de ses courses avec sa gouvernante, aperçu Jean de Nançay qui sortait de l'hôtel. Évidemment, il l'avait redemandée. Pour se donner le courage de la résistance, elle serra du bras contre son sein une lettre glissée dans son corsage et que Calvignac lui avait fait tenir cet après-midi même, par une femme de chambre. L'usurier Darcy avait marché. Le séducteur était en fonds. Il avait payé mille francs cette complaisance. Dans cette lettre, il suppliait, une fois de plus, la jeune fille de partir avec lui. Il lui racontait, avec une passion qui n'était qu'à moitié feinte, son anxiété à l'idée d'une nouvelle démarche des Nançay auprès de ses parents. On eût dit qu'il avait prévu exactement ce qui devait se passer ce jour même. Mais ses conversations avec Françoise ne l'avaient-elles pas renseigné? Il parlait de son désespoir. Il mettait en doute le sentiment d'Hélène. Enfin, c'était la « lettre d'amour » dans son émouvante simplicité, celle qui touche toujours les femmes, parce que l'homme s'y livre ou semble s'y livrer, sans réticence aucune et avec une totale absence de convention... Une fille de dix-huit ans, romanesque et vierge, qui porte sur son cœur un pareil talisman, marche à une discussion avec ses parents sur un autre mariage, comme un officier que ses camarades regardent, court au feu.

— « Vous avez bien voyagé, papa? » dit-elle, en venant offrir son front au baiser de son père, comme si de rien n'était. Les femmes les plus innocentes ont de ces diplomaties. Elles savent toutes qu'il faut, dans toute conversation délicate, voir venir d'abord.

— « Mal, » répondit Moreau-Janville, en repoussant Hélène d'un geste, « puisque je suis arrivé ici pour y apprendre de toi ce que j'ai appris. »

— « Et quoi donc? » répondit-elle en pliant son bras contre son cœur plus étroitement encore. Elle entendit le petit craquement du papier, et ce bruit lui rendit la force de tenir tête au plus impérieux, au plus brutal interrogatoire. Le grand homme d'affaires, très capable de souplesse, voire de rouerie, préférait d'instinct la manière forte. Dans l'espèce, il s'agissait de terroriser une fille absurde qui s'était laissée piper par les beaux yeux d'un greluchon sans fortune et sans avenir. Il y allait donc carrément, suivant un de ses mots favoris.

— « Quoi donc? » répéta-t-il. « Eh bien ! Il paraît que tu reçois et que tu envoies des lettres à l'insu de ta mère et à mon insu, que ces lettres te sont remises tantôt par le précepteur, tantôt par quelqu'un d'autre, et que tu y réponds. Et cette correspondance clandestine est naturellement une correspondance d'amour... Est-ce vrai? »

— « C'est vrai, » répondit la jeune fille, après un silence. « Je suppose que c'est ma belle-mère... »

— « Dis ta mère, » interrompit Moreau-Janville, en qui la colère, un moment calmée, recommençait de bouillonner.

— « Elle n'est pas ma mère, » répondit Hélène, « et elle vient de me le prouver en me dénonçant à vous... Car c'est elle qui m'a dénoncée... »

— « Moi? Je te défendais tout à l'heure ! » fit Mme Moreau-Janville.

— « Après m'avoir dénoncée, » répéta la jeune fille avec fermeté. « Ça, j'en suis sûre, et comme vous avez dû vous procurer des preuves par des moyens à vous, c'est-à-dire en me volant une de ces lettres, à quoi bon nier? »

— « Des moyens à vous?... En me volant?... Qu'est-ce que cela signifie?... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? » interrompit durement le père. « Ta mère n'a fait que son devoir et tu vas lui demander pardon de lui avoir parlé sur ce ton... Tu m'entends. Pardon, et tout de suite... »

— « Pardon, à elle? Moi, mon père? Jamais... »

— « Nous verrons bien, » dit Moreau-Janville, qui marcha sur sa fille. Il lui saisit le bras d'une étreinte si rude qu'elle poussa un léger cri. Puis, stoïque :

— « Vous me faites mal, papa. »

— « Claude ! » supplia Mme Moreau-Janville.

— « Elle vous demandera pardon, » cria le père, sans lâcher le bras de sa fille, qu'il secoua presque sauvagement. « Suis-je le maître ici, oui ou non?... Et elle avoue !... Eh bien ! Regarde-moi, malheureuse, et dis-toi que, moi vivant, tu n'épouseras pas ton Calvignac. Je sais son nom, tu vois. Tu ne l'épouseras pas. L'argent que nous avons fait, mon grand-père, mon père et moi, à la force de nos poignets, » il desserra sa terrible étreinte, pour montrer ses

mains, et ses doigts vigoureux allaient et venaient, dans un geste d'effort et de prise. « Cet argent n'ira pas à ce propre à rien dont je ne savais pas qu'il était aussi un drôle... »

— « Mon père !... »

— « Tais-toi. Tu me répondras quand j'aurai parlé. Oui, c'est un drôle. De quel nom veux-tu que j'appelle un monsieur qui est reçu comme un ami dans une maison où il y a une jeune fille; qui sait que le père de cette jeune fille lui a déjà choisi un mari... Ce monsieur a déjà mangé une fortune, bêtement, salement, à parader, à piaffer, à jouer, à pire. Il ne travaille pas. Il n'est pas capable de gagner seulement une pièce de cent sous, ailleurs qu'au baccara ou au bridge. Mais les Moreau-Janville en ont gagné, eux, des pièces de cent sous, par sacs, par tonnes, et des billets de mille aussi, par liasses et par liasses, à travailler, eux, à peiner, eux. Et le monsieur trouve très commode de mettre la main sur un de ces gros sacs, de se vautrer dans la mangeoire à millions, en montant la tête à une nigaude, à laquelle il la fait à la grande passion. Le papa n'y verra rien. Ils sont créés et mis au monde pour être bafoués par les amoureux, les papas, depuis Molière ! Et un jour, quand la nigaude aura refusé le mari qui lui était destiné, puis un second, puis un troisième, elle avouera en pleurnichant son secret mignon au susdit papa, qui s'attendrira, qui cédera comme tous les papas... » Et terrible : « Tu ne m'as donc jamais regardé, Hélène? Je ne suis pas un papa, moi. Je suis un père, un chef de famille. Ce n'est pas la même chose, et je te le prouverai. Parle, maintenant... »

— « Vous n'êtes pas juste, papa, » répondit Hélène, « car, pour moi, » elle insista, « vous êtes toujours mon papa. Vous ne pouvez pas empêcher cela, ni vous, ni personne. » Elle jeta un regard de haine à sa belle-mère. Sa ressemblance avec son père, peu discernable d'habitude, s'accentuait à mesure qu'elle se défendait. C'était la bouche, le menton, le regard et aussi l'énergie de résistance des montagnards dont ils sortaient tous les deux, elle avec plus d'affinement et de mièvrerie. Mais dans ces minutes décisives, le dur arrière-fonds héréditaire reparaissait, intact, chez la fille riche et comblée, tout comme si elle fût demeurée une sauvage vachère du Béage ou une batelière du lac désert d'Yssarlès. Elle en avait l'âpre accent, le mot direct, le geste hardi, pour relever les accusations de son père contre celui qu'elle aimait. Car elle l'aimait, et l'évidente sincérité de sa passion mettait un second drame dans ce drame, en bouleversant encore plus profondément le témoin unique de cette scène. Françoise avait pu, dans un spasme presque affolé de douleur maternelle, prendre la résolution de rompre avec Calvignac. Elle l'aimait toujours, elle aussi. Chacune des phrases de sa rivale lui entrait dans le cœur comme une pointe du couteau, en lui prouvant avec quelle cynique rouerie elle avait été jouée par son amant. « Non, papa, » continuait Hélène, « vous n'êtes pas juste. Et d'abord, c'est moi, entendez-vous, moi qui ai remarqué M. Calvignac. » Elle le croyait ! « Ma fortune?... Mais à cause d'elle il a voulu vingt fois me rendre ma parole. » Il lui avait fait croire cela encore ! « Car je lui ai donné ma parole. Je me suis fiancée à lui, et je l'épouserai. Mais je l'aime, papa, et il m'aime !... Vous ne voulez pourtant pas mon malheur? Et pour moi, être la femme d'un autre, ce serait le malheur !... Il ne travaille pas? Mais est-ce que M. de Nançay, que vous voulez me donner comme mari, travaille?... Est-ce qu'on travaille dans notre monde? Oui, vous, papa. Voyez André, mon frère. Est-ce que vous croyez qu'il travaillera, quand il aura l'âge?... »

— « J'y compte bien, » interrompit despotiquement Moreau-Janville. « Mais il y a des façons de travailler très différentes... Il y a un travail social, c'est celui d'un grand propriétaire terrien, comme Jean de Nançay, qui maintient son rang, le rang de sa maison, qui gère ses domaines, qui est un féodal à sa façon, comme on peut l'être aujourd'hui. Nous avons besoin d'alliances, nous qui sommes des nouveaux riches, besoin de cousinages. Je veux celui-là pour notre maison. Les Moreau-Janville, c'est une maison aussi, c'est une dynastie. Il nous faut de la parenté. Ton devoir de fille, c'est de me l'apporter, à moi qui ai tant lutté. Et ce devoir n'est vraiment pas un sacrifice, quand il s'agit d'un grand seigneur qui est aussi un galant homme et un joli homme, intelligent, spirituel, amoureux et désintéressé puisqu'il est riche, lui, très riche... »

— « C'est l'autre que j'aime, » dit simplement Hélène.

— « Mais comprends donc que cet autre n'est qu'un aventurier, » reprit le père, avec un renouveau de violence, « un abominable, un abject aventurier ! Comment vit-il seulement?... Un homme riche et qui ne travaille pas, d'une façon ou d'une autre, j'en ai horreur. Mais un homme de luxe et qui ne travaille pas, où finit-il par le prendre, son luxe?... J'espère que Calvignac n'en est encore qu'à la dette. Je n'en suis pas sûr... »

— « Alors pourquoi le recevez-vous, papa, si vous pensez cela de lui? » interrogea la jeune fille. Puis, regardant de nouveau du côté de sa belle-mère : « Mais vous ne le pensez pas. C'est quelqu'un qui vous a calomnié Henri, savamment. Je sais qui, et c'est infâme. Oui, quelqu'un qui a tout essayé pour se faire aimer de lui et qui ne lui pardonne pas de m'aimer, moi. Ah ! Tant pis, je dirai tout, oui, de m'aimer, moi, et pas elle... »

— « C'est de moi que tu veux parler, Hélène?... » dit Mme Moreau-Janville se dressant sous l'insulte, frémissante d'une indignation qui n'était pas simulée. Cette comédie imaginée par le séducteur était trop hideuse, trop humi-

liant le rôle qu'il lui avait fait jouer : celui d'une femme plus âgée qui se jette à la tête d'un jeune homme et se venge ensuite sur une jeune rivale préférée : « Si c'est de moi, » continua-t-elle, « tu vas t'expliquer et tout de suite. »

— « Je ne m'expliquerai pas, » fit Hélène. J'ai dit ce que je sais. »

— « Et par qui le sais-tu? » demanda Françoise, et comme si son mari n'eût pas été là qui les écoutait et les regardait toutes les deux : « Pas par lui ! Pas par lui !... Henri n'a pas commis cette infamie ! Ce n'est pas possible !... » Puis s'apercevant de la folle imprudence d'un pareil cri, poussé avec une telle douleur, elle se rassit en disant à Moreau-Janville : « Mon ami, c'est votre fille. A cause de cela j'ai supporté jusqu'ici bien des choses dont je ne vous ai jamais parlé. Cette fois, c'est trop. C'est vraiment trop. »

— « En effet, c'est trop, » répondit Hélène qui s'exaltait, elle aussi, à constater combien cette allusion aux avances faites à Calvignac avait bouleversé Françoise, et elle éprouvait une joie de victoire à piétiner ce cœur d'une femme qu'elle aurait haïe, même sans cette rivalité d'amour. « Mais, madame, si une de nous deux a souffert de l'autre, c'est moi. Si une de nous a pris quelque chose à l'autre, c'est vous. Vous m'avez pris une part de la tendresse de mon père, et vous ne l'aimez pas !... Non, vous ne l'aimez pas, puisque vous avez été coquette avec Henri, affreusement coquette. Il me l'a dit. Oui, il me l'a dit, lui, entendez-vous, lui, et tout votre manège... Je serais morte plutôt que de répéter cette confidence. Mais vous l'avez calomnié pour vous venger, et c'est cela qui est trop... »

— « Hélène, » dit la belle-mère, en se levant de nouveau et marchant sur son ennemie, « Hélène !... » Elle n'eut pas le temps d'articuler la phrase d'insulte, commencée avec une voix étranglée et rauque comme un râle. Déjà Moreau-Janville intervenait. Il avait eu raison de s'appeler tout à l'heure un chef de famille. Cet homme supérieur, s'il avait le tempérament plébéien de ses origines, possédait au plus haut degré le sens qui fait les maîtres, celui des responsabilités. Ses ouvriers le savaient bien : les moments où il fallait le redouter davantage n'étaient pas ceux où la colère gonflait la grosse artère sinueuse que ses cinquante ans passés cordaient sur sa tempe. Il pouvait revenir sur les exécutions prononcées alors, jamais sur d'autres, décidées dans les minutes où, devenu sévèrement et gravement calme, il faisait, à ses propres yeux, fonction de juge. Ce manieur de millions n'avait pas une âme de boursier. L'argent, pour lui, représentait autre chose que des facilités d'existence. Il y voyait un instrument d'autorité, et l'autorité, c'était sa foi, son culte, sa religion. Ces caractères-là, dans certaines crises domestiques, déploient soudain un pouvoir de commander dont on n'oserait pas dire qu'il est auguste; du moins il ennoblit un peu ce que les querelles familiales ont toujours de sinistre et d'abaissant. Elles remuent trop profondément les boues d'un long passé. Les gens savent les uns sur les autres trop de vérités avilissantes. Il y a un trop ironique contraste entre les injures qu'ils profèrent et les appellations qu'ils se donnaient devant témoins, voici quelques heures. Ce matin encore, Hélène disait à Françoise : « Maman, » Françoise disait : « Ma fille. » Un mot de plus, et elles en venaient aux mains comme des traînées du trottoir ! Le spectacle de ces deux femmes qui le touchaient de si près, s'affrontant ainsi, était réellement hideux. Leurs toilettes du soir, — Hélène allait commencer de se déshabiller quand son père l'avait appelée, — rendaient plus saisissante, par le contraste, l'expression de haine animale empreinte sur leurs beaux visages, et aussi l'opulente et paisible intimité de ce petit salon, où vingt objets évoquaient leur existence officielle : un grand portrait par Fauriel, représentant Hélène, enfant, auprès de sa belle-mère, des photographies d'elle et de son jeune frère. C'était de quoi expliquer la tristesse, la solennité presque avec laquelle celui qui assistait à cet affreux duel, comme mari et comme père, l'interrompit d'un geste sans réplique.

— « Vous allez vous taire toutes les deux, » dit-il, en les séparant et les regardant l'une après l'autre. « Si tu avais à te plaindre de ma femme, Hélène, c'était à moi que tu devais parler et à moi seul... » Il n'employait plus le terme de mère. Le veuf remarié avait reçu, en dépit de l'orgueil et du parti pris, un coup au cœur, quand sa fille avait laissé voir cette horreur de l'étrangère introduite au foyer, à la place d'une morte vénérée. Il n'exigeait plus l'humiliante demande du pardon, à présent. « Tu viens de me manquer très gravement, » continua-t-il, « en outrageant devant moi celle qui porte mon nom et le tien. Ma femme est la mère d'André, de ce frère que tu prétends aimer... »

— « Que j'aime, papa, et je vous jure que... » fit-elle.

— « Et moi, je te défends de m'interrompre, » reprit le père. « Si tu l'aimais, tu n'aurais pas au cœur ces sentiments-là pour sa mère. Tu n'aurais pas cru aussitôt les infamies que t'a dites sur elle un homme dont tu constatais tous les jours qu'il savait trop bien mentir, puisqu'il me mentait à moi, ton père, rien que par sa présence, chaque fois que je le recevais chez moi... Il a été plus répugnant encore que je ne pensais... Tu viens de me le démontrer toi-même. Si j'avais eu un doute, un seul, sur sa moralité, tu me l'aurais enlevé. Je n'en avais pas. Je te répète ce que je t'ai dit : Jamais tu n'épouseras cet homme avec mon consentement, moi vivant, et encore moins, depuis qu'il a calomnié ma

femme. Ça, c'est la fin... Tu entends? Jamais !... C'est une affaire réglée et sur laquelle je ne reviendrai pas... Il y en a une autre, celle de tes rapports avec nous. Je peux oublier ton égarement de tout à l'heure, si tu me prouves que ce n'est qu'un égarement. Tu vas rentrer dans ta chambre. Demain matin, à neuf heures, je te ferai appeler. Si tu viens chez moi en me disant : « Mon père, j'accepte d'épouser M. de Nançay... » — il t'a redemandée... — c'est que tu auras compris, et je ne te reparlerai pas de ce qui s'est passé ici, ce soir, ni moi, ni personne. » Il regarda sa femme. « Ce sera comme si cette scène n'avait pas eu lieu... » Puis, après un silence : « Sinon, c'est que tu t'es mise en état de révolte ouverte, et j'aviserai. Tu n'es pas majeure. Je te tiens encore. Dans ce cas-là, je t'emmène hors de Paris demain, et je te promets que les correspondances avec M. Henri Calvignac ne continueront pas, ni le reste... Va dans ta chambre, et rappelle-toi bien qui je suis. Quand je veux, je veux. Et cette fois je veux... Bonsoir, mon enfant. »

Hélène regarda son père. Elle fit un pas vers lui. Au même moment ses yeux rencontrèrent ceux de sa belle-mère. Elle parut hésiter une seconde. Enfin, secouant sa tête un peu trop forte, — encore une des caractéristiques montagnardes des Moreau-Janville, — elle dit : « Bonsoir, papa, » et elle sortit de la pièce. Le père écouta la porte se refermer. Il avança le buste comme pour épier si le pas léger de sa fille ne s'arrêtait pas dans l'escalier. Qu'elle fût revenue, et il lui ouvrait les bras !... Mais non. Le silence. L'assombrissement de sa face puissante la fit paraître encore plus grise et plus dure, et, se retournant vers sa femme :

— « A nous deux, maintenant, Françoise... »

— « Voyons, Claude, vous n'allez pas croire... » balbutia-t-elle, toute saisie par le regard dont son mari la considérait.

— « Je ne crois rien, » répondit-il, « je veux savoir... Oui, » répéta-t-il, « savoir vos rapports avec Calvignac... »

— « Ceux que vous connaissez, mon ami. Vous venez vous-même de dire à votre fille... »

— « J'ai dit à ma fille ce que je devais lui dire, pour sauver votre honneur vis-à-vis d'elle... Mais je vous ai vue, pendant qu'elle vous parlait. Je vous ai entendue lui répondre. Vous n'avez pas crié : Ce n'est pas vrai ! Vous avez crié : Pas lui ! Pas lui !... »

— « Est-ce que ce n'est pas la même chose? »

— « Non. Vous n'avez pas protesté contre l'accusation. Vous avez protesté contre l'accusateur. Dans ce moment-là, vous ne pensiez qu'à l'accusateur. Ce qui vous faisait mal, c'est que cette personne-là vous eût dénoncée à Hélène. Pourquoi? »

— « Je ne comprends pas votre question, » dit-elle. L'évidence du danger lui rendait son sang-froid. « Je ne peux donc pas y répondre. »

— « Comprendrez-vous celle-ci? » reprit Moreau-Janville : « Qu'est-ce qu'il y a entre Calvignac et vous pour qu'Hélène soit jalouse de vous, et vous, jalouse d'elle? J'ai vu cela aussi. Quand je regarde, je sais voir. »

— « Mais s'il y avait quelque chose, est-ce que je vous aurais moi-même, tout à l'heure, appris leur correspondance? C'était la certitude que je ne le reverrais jamais chez moi. Ainsi... »

— « C'était avant tout la certitude que jamais Hélène ne l'épouserait... Et puis, il se peut qu'il n'y *ait* plus rien, » il souligna le temps du verbe, « et qu'il y *ait eu* quelque chose... Françoise, vous allez me donner vos clefs... »

— « Vous voulez?... »

— « Passer la revue de vos papiers. Oui. Devant vous, et tout de suite... »

— « Vous ne ferez pas cela, Claude. Je n'ai pas mérité que vous m'outragiez ainsi, parce qu'une malheureuse... »

— « Cette malheureuse est ma fille, » dit Moreau-Janville, « et qui, peut-être, n'aurait pas fait ce qu'elle a fait sans vous... Je prétends savoir la vérité. Donnez-moi vos clefs... »

— « Vous ne les aurez pas... »

— « Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui arrivera... Et d'abord, suivez-moi. Allez-vous me suivre?... »

Il l'avait saisie par le bras, comme sa fille tout à l'heure, si effrayant de fureur froide, que Françoise sentit sa force lui manquer, ses jambes se dérober sous elle. Moreau-Janville vit qu'elle défaillait. Il la souleva de terre et la porta dans la chambre à coucher. Il l'étendit sur la chaise longue, et, regardant autour de lui, il avisa un secrétaire ancien que ses mains palpèrent comme pour en arracher la tablette relevée et fermée. Un nouveau regard autour de lui pour un outil. Il alla jusqu'à la cheminée, mania les pincettes, les rejeta, et, passant dans le petit salon il en revint avec de grands ciseaux à papier dont il secoua brutalement la gaine de cuir. Il introduisit les pointes des épaisses branches d'acier dans l'interstice du bois, sans souci de la précieuse marqueterie. Sous la pesée, la tablette se souleva, mais sans sauter. Il reprit l'attaque plus près de la serrure, et cette fois le meuble s'ouvrit. Il était rempli de tiroirs que Moreau-Janville força de même en les saccageant. Il fouillait les papiers contenus, au fur et à mesure, et jetait le tout par terre. Rien. Ce fut ensuite le tour des autres meubles: commode, bonheur-du-jour, armoire... Il finit par découvrir une boîte en cuir, d'un travail tout moderne, que sa fermeture étroitement jointe et la serrure de sûreté rendaient plus difficile à briser. Il avait trouvé !

C'était là que Françoise conservait, non pas toutes les lettres de Calvignac, — d'ordinaire elle les détruisait, aussitôt reçues, — mais, quelques-unes, et, avec la logique des amoureuses, les plus révélatrices. C'étaient aussi les

plus tendres, celles que le fourbe avait écrites dans l'anxiété de ses crises pécuniaires, non pas pour raconter sa misère, — il ne poussait pas l'imprudence jusque-là, — mais simplement pour affoler l'imagination et la sensibilité de sa généreuse maîtresse. Celle-ci s'était tant complu à les lire qu'elle n'avait pu prendre sur elle de brûler ces papiers auxquels elle se caressait le cœur. Qu'avait-elle à craindre? Sa femme de chambre était très sûre. Le coffret, sans apparence, était rangé avec des boîtes qui contenaient des dentelles et d'autres fanfreluches de femme. Jamais son mari ne lui avait montré de jalousie. Quand elle le vit qui touchait ces lettres, elle jeta un cri et elle s'élança. Moreau-Janville la maintint de la main gauche, la droite derrière son dos et serrant les papiers. Il y eut cinq minutes de lutte silencieuse, après lesquelles Françoise se laissa glisser à terre, en disant :

— « Eh bien! C'est vrai. J'avoue. Faites de moi ce que vous voudrez, mais que ces lettres ne figurent pas au procès. Ne les gardez pas. Détruisez-les. Je vous le demande, au nom de notre fils... »

— « Vous pensez à lui? Il est temps, en effet... » dit Moreau-Janville. Son robuste corps était secoué d'un mouvement presque convulsif. Il avait pris une des lettres dans le paquet. Il n'en avait pas lu dix lignes qu'il poussa un véritable rugissement. Il leva le poing et marcha vers sa femme qui se prit la tête dans les mains et attendit. Elle venait de lire dans les yeux de cet homme outragé qu'il allait la tuer. A ce moment, un bruit de portes hâtivement ouvertes les figea tous les deux sur place, lui, dans son geste d'assommeur, elle, de victime. Une voix appelait :

— « Papa! Papa!... » celle d'André, et l'adolescent se précipitait dans la chambre, en criant :

— « Papa! Hélène vient de se sauver... » Puis, s'arrêtant net, il vit sa mère abîmée sur le tapis, son père debout, le bras encore à demi dressé, les meubles ouverts, les papiers partout épars, et, devenu tout pâle, il attendit.

X

Le père rompit le premier le tragique silence tombé entre ces trois êtres. Le chef de famille reparut soudain dans le mensonge vraiment héroïque qu'il eut la force d'inventer et de proférer : « Au nom de notre fils..., » avait imploré la mère, tout à l'heure, et il avait passé outre. Comment l'aurait-il pu maintenant que ce fils était là, en chair et en os, qui respirait et qui vivait, qui allait comprendre? Et le justicier disait à cette femme qu'il frappait à mort si l'enfant n'était pas entré :

— « Ce n'est pas la peine de chercher davantage, Françoise. Nous ne trouverons pas ces papiers, ce soir... » et à André, fiévreusement: « Qu'est-ce que tu racontes qu'Hélène?... »

— « Hélène vient de se sauver!... Oui, papa. J'étais dans ma chambre, à lire... Elle arrive. Elle m'embrasse. Elle avait les joues mouillées de larmes. « Je viens te dire adieu. » — « Adieu? » — « Oui. Je quitte la maison... » Elle avait son chapeau et son manteau... Je veux la retenir. Elle s'échappe. Je la suis dans l'escalier. Elle traverse la cour. Je crie au portier : « N'ouvrez pas! » Il avait déjà tiré le cordon. Je sors. Personne. Elle s'était jetée dans une rue transversale. Laquelle? Mais elle ne peut pas être bien loin... Oh! papa. Venez... Venez... Nous la retrouverons. Nous la reprendrons. Nous ne pouvons pas la laisser partir... Nous ne pouvons pas, surtout pour quelqu'un qui... »

Il n'acheva pas sa phrase. Le père comprit combien cette suspension enveloppait de douleur divinatrice. Il serra la main de l'enfant, comme il eût fait à un homme, et frémit de sentir que l'autre répondait par un serrement pareil.

— « Le concierge t'a vu? » demanda-t-il.

— « Je ne crois pas. Ni elle. Il dormait à moitié. Hélène avait laissé la porte ouverte. Je ne l'ai refermée qu'en rentrant. Mais allons, papa! le temps presse... »

— « Aller? Où? » dit Moreau-Janville. « Elle a pris la première voiture et elle est loin maintenant. »

— « Ah! mon Dieu! mon Dieu! » fit André.

— « Il n'est pas possible, » continua le père, après un instant de réflexion, « qu'elle soit partie sans laisser un mot. Montons dans sa chambre... »

Tous deux sortirent, sans plus prendre garde à la loque humaine qu'ils laissaient derrière eux, et qui était pourtant la mère de l'un, la femme de l'autre. Françoise sentit, avec horreur, en les regardant s'en aller, qu'il en serait désormais ainsi toujours. A dater de cette heure, une tendresse unirait ce père et ce fils dont elle était à jamais exclue. C'en était fait. Elle avait perdu son enfant, et à cause de qui? De cet amant qui l'avait ignoblement trahie vers qui Hélène courait dans ce même instant, dans les bras de qui elle était peut-être!... Et la plus impuissante, la plus douloureuse des jalousies achevait de déchirer l'âme de la mère condamnée, de la maîtresse abandonnée. Elle se jeta sur son lit dont l'insolente splendeur s'érigeait sur un gradin, comme celui du Grand Roi, à Versailles. Quelle ironie, à cette minute! On se souvient que l'hôtel était du plus pur style Louis XIV, au dehors et au dedans. Là, ne sachant plus que sa souffrance, ne s'inquiétant pas si, oui ou non, cette plainte dénonciatrice était entendue de ses gens, elle commença de gémir, la tête dans ses oreillers de batiste, d'un long, d'un poignant sanglot d'animal blessé.

— « Vous aviez raison, papa, » disait pendant ce temps-là André à son père, en lui montrant

dans la chambre d'Hélène une enveloppe posée bien en vue sur le bureau. « Il y a une lettre... » Il regarda la suscription, « et pour vous. »

— « Comme c'est dur ! » fit le père, après avoir pris connaissance de ce billet écrit par la fugitive, et il s'assit sur le fauteuil où elle avait dû s'asseoir elle-même pour tracer ces quelques lignes. De grosses larmes jaillirent de ces yeux dominateurs qui n'avaient jamais pleuré, et il tendit la feuille de papier à son fils : « Vois toi-même, » dit-il, et André lut cet adieu dont le laconisme était bien dur, en effet : « *Mon père, je m'en vais. Après l'explication de tout à l'heure, ma place n'est plus chez vous. Je vous ferai savoir où m'écrire quand ce sera possible. Je tiens à vous dire que je pars avec M. C... Vous êtes juste. Vous êtes mon père. J'attends de votre justice et de votre bonté que vous autorisiez le seul mariage que je puisse faire à partir d'aujourd'hui, avec honneur. Quoi que vous décidiez, je resterai votre fille bien tendrement attachée.* »

— « Papa ! » implora l'adolescent d'une voix si étouffée d'émotion, que cet homme malheureux ne l'entendit point. « Mon papa ! » répéta-t-il tout haut, et son jeune visage exprimait une pitié passionnée. « Mon pauvre papa ! » Et comme l'autre le regardait passionnément aussi : « Je vous aimerai pour deux, papa, » osa-t-il dire. « Vous ferez de moi ce que vous voudrez. J'ai bien changé depuis ces deux mois, allez... Toutes vos idées, je les ai maintenant. Je veux travailler avec vous, continuer votre œuvre... Ce n'est pas pour vous consoler dans votre chagrin que je vous dis cela. J'aurais cette idée, quand même Hélène ne serait pas partie, et quand même maman... » Il s'interrompit. Puis, avec une fermeté qui prouvait combien sa réflexion avait été intense et sérieuse, — n'était-il pas à l'âge où les idées ont la prise la plus forte sur notre âme, où nous nous appliquons avec une sincérité si ardente à nous dessiner une règle de vie rigide et absolue comme notre conscience de jeune homme? « Oui, papa, » continua-t-il, « c'est ma conviction que vous seul êtes dans le vrai. Les arts, la littérature, la musique, » il montrait le piano d'Hélène, la petite bibliothèque de la jeune fille, garnie de volumes coquettement reliés, qui étaient des œuvres des poètes, les tableaux sur les murs, quelques peintures italiennes empruntées à la galerie du père... « J'ai vu où ça mène, ce qu'il y a derrière... Vivre par la Science et par l'Action, voilà ce que je veux. Vous m'avez dit souvent que vous désiriez que j'entre à Polytechnique. Je vais m'y préparer. Je serai votre lieutenant aux *Forges et Chantiers* de la Rochelle, papa, et un lieutenant digne de son capitaine... »

Moreau-Janville étreignit son fils d'un geste fougueux et presque sauvage, sans lui répondre un mot. Cet embrassement muet lui arracha de nouveau des larmes. Ce n'étaient plus celles de tout à l'heure. S'il avait perdu sa femme et sa fille, il avait retrouvé son héritier, ce Moreau-Janville IV qu'il n'espérait plus. Un sursaut de virile énergie le fit se reprendre. Il laissa aller André, et comme il lui arrivait dans ses discussions d'affaires, il frappa sur la table, en fermant son poing, puissamment, courageusement, et il dit :

— « Tout ce qui est arrivé est bien affreux. Puisque tu me reviens, ce n'est pas trop payé... Ah ! mon fils ! Mon fils... ! »

— « Je ne suis pas seulement le tien, » fit André d'un accent plus ému encore.

— « Que veux-tu dire? »

— « Que je te demande de ne pas la renvoyer... » Il avait fait un geste dans la direction de la chambre de sa mère, si timide, si douloureux, si éloquent, que Moreau-Janville en fut remué jusqu'aux entrailles. Il resta quelques moments sans répondre, la tête baissée. Une lutte se livrait en lui entre cette émotion et l'orgueil du mari outragé. Enfin, il regarda de nouveau son fils. Il avait compris que cet enfant savait tout.

— « Elle restera, » lui dit-il solennellement, « à cause de toi. Mais il faut que tu m'aides encore. Nous partirons demain tous deux, seuls, pour la Rochelle. Ensuite j'ai à visiter des usines aux États-Unis. Je t'emmène. C'est trois mois que nous passerons en tête à tête. Quand je reviendrai, la plaie sera cicatrisée. Elle est encore trop vive. Si je restais, je ne pourrais pas. »

— « Et Hélène? » demanda André.

— « Quand elle rentrera, je la recevrai, » dit le père.

— « Mais il faut la chercher, papa, mettre la police en mouvement, la retrouver. »

— « Qu'est-ce que nous retrouverons? » répondit Moreau-Janville dans une espèce de râle. Il fixait à travers l'espace une vision terrible, celle de sa fille déjà déflorée par un roué, trop pervers pour ne pas avoir voulu mettre l'irréparable, et dès la première heure, entre la fugitive et sa famille. « Ne comprends-tu pas qu'ils sont ensemble et que c'est déjà trop tard... »

L'adolescent dut s'appuyer à la table pour ne pas tomber. Les conversations souillées du collège l'avaient trop tristement déniaisé pour que ces paroles ne lui fussent pas claires. Il resta quelques instants à trembler d'horreur, et, quittant ce trop douloureux sujet, il dit :

— « Une demande encore, mon père. Dans notre voyage, ne voudriez-vous pas que nous emmenions M. Montrieux? »

— « Ça, jamais, » dit le chef de famille, laissant déborder contre l'étranger toutes les amertumes amassées dans son cœur : « Il a remis des lettres de ce coquin de Calvignac à Hélène, je le sais. »

— « Mais, mon père... »

— « Même toi, mon enfant, ne m'en parle pas. » Il répéta : « Ne m'en parle pas. » Et, em-

brassant de nouveau son fils : « Il est une heure, mon ami; va te reposer. Nous partons demain, souviens-toi. Tâche de dormir... »

L'enfant sentit qu'il fallait obéir et laisser son père à ses pensées. Moreau-Janville le regarda s'éloigner dans la direction de sa chambre. Resté seul, il tourna brusquement l'électricité pour ne plus voir la pièce d'où sa fille s'était échappée. Il descendit le grand escalier monumental de l'hôtel où des tapisseries évoquaient autour d'un des princes de la société moderne les splendeurs de la monarchie d'autrefois. Il arriva ainsi jusqu'aux salons. Il les traversa pour s'arrêter derrière la porte de sa femme. Il entendit le sanglot profond et sourd de la malheureuse. Des impressions étrangement contradictoires se peignirent sur son rude visage : une reprise de colère à constater combien Françoise aimait Calvignac, puisqu'elle pleurait ainsi, une joie de haine assouvie à écouter l'épouse infidèle souffrir, une crainte à la pensée que d'autres pouvaient saisir cette preuve du drame qui se jouait chez lui. Enfin, comme cette lamentation s'apaisait, il dit à mi-voix :

— « Qu'est-ce que je pourrais faire qui me venge d'elle davantage? Rien... Quant à l'autre, la vie s'en chargera. » Puis, tout en sonnant pour que son valet de chambre vînt l'aider à se déshabiller et qu'on éteignît tout dans l'hôtel, il ajouta ces simples mots, d'un ton qui eût fait frémir Calvignac : « Et j'y aiderai... »

XI

. . . .

On était au commencement du mois d'août de cette même année. Eugène Montrieux venait d'être reçu à son examen d'agrégation, le douzième sur douze, et d'apprendre qu'il était nommé professeur de troisième au lycée d'Avignon. La nouvelle était officielle depuis vingt-quatre heures, et la vieille mère n'en finissait pas de ressasser d'interminables commentaires sur leur retour triomphal au pays. Avignon pour elle, c'était Pierrelatte. Cinquante kilomètres? Qu'est-ce que c'est que cela quand il s'agit de promener son garçon chez tous les cousins et cousines?

— « Nous nous arrêterons d'abord en allant, » disait-elle, « puis nous reviendrons à chaque vacance. Ah ! comme les parents vont être contents !... Et toi, mon petit, sois-le content, un peu... Tu sais que tu as un perdreau rouge à ton déjeuner, qu'ils m'ont envoyé de là-bas... Onze heures... Si j'avais un âtre pour te le cuire aux fagots de bois !... Tu verras, là-bas, je t'en ferai manger du gibier rôti, et de la bécassine, donc ! et des becs-figues, et des culs-blancs !... J'en ris d'aise à l'avance. Et toi aussi, ris, mon petit, ris donc... Tu n'as plus ri de ces trois mois !... »

— « Il n'y a vraiment pas de quoi, » répondait Eugène, qui avait du moins un prétexte, à présent, pour justifier sa mélancolie. « Douzième. J'arrive douzième, et tu veux que je sois gai?... En queue de liste !... »

— « Tu t'es trop fatigué à ces leçons, chez ces Moreau-Janville, mon petit. C'est encore heureux que le père ait emmené ton élève en Amérique. Tu n'aurais pas été reçu du tout... Il est pourtant gentil, ce garçon, de t'avoir envoyé une dépêche dès son retour, pour ton succès... Tiens ! On sonne? A onze heures? Qui ça peut-il être?... Tu vas voir : quelqu'un qui veut encore te féliciter... On resonne. On s'impatiente. J'y vais. J'y vais... » Et comme elle était passée dans la petite antichambre, Eugène l'entendit qui échangeait quelques mots avec un visiteur dont il reconnut la voix, avec quelle émotion. Il voulait s'élancer hors de la pièce; mais déjà Mme Montrieux introduisait Calvignac, cette fois avec toutes les grâces d'une mère orgueilleuse et qui prend enfin sa revanche vis-à-vis d'un camarade de son fils, longtemps et secrètement envié :

— « Mais entrez donc, monsieur Calvignac. Vous le trouverez justement à la maison... Ah ! Il est un peu maigri. Pensez donc ! Un examen si difficile !... Vous en savez quelque chose. Vous vous rappelez la peine que vous avez eue pour votre baccalauréat? » Le paresseux Calvignac avait été en effet ajourné une fois. « Et l'agrégation, c'est dix, c'est vingt baccalauréats... Mais, dame ! Tout le monde n'a pas cette tête-là... » Et elle montrait avec un geste comique l'intérieur du chapeau de paille d'Eugène, que celui-ci avait, en rentrant, posé sur une chaise. « Comparez ! » Elle avait pris en main le chapeau de Calvignac. « Hein? » s'écria-t-elle, d'un air de victoire en constatant la différence des diamètres : « Celui d'Eugène est bien plus grand !... Mais je vous laisse. Vous devez avoir à causer, après tant de temps que vous ne vous êtes vus. Eugène m'a dit que vous aviez voyagé, monsieur Calvignac, après votre mariage... Un beau mariage ! Que je vous félicite ! Vous voilà millionnaire maintenant. Une demoiselle Moreau-Janville. Excusez !... Ah ! Vous aussi, vous avez un peu trop maigri. Il faut vous remplumer. Ça vous allait mieux. Vous ne m'en voulez pas de vous dire ça? Dame ! les vieilles mamans, ça ne sait pas flatter... »

— « Alors, tu es agrégé? » dit Calvignac quand l'épigrammatique Mme Montrieux eut vidé la place, et, avec sa gouaillerie de jadis : « Mes compliments, *herr Professor*... Mais qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?... »

— « Ce que j'ai? » répondit Eugène. « Ce que j'ai?... J'avais cru, d'après ton silence depuis que tu as enlevé cette jeune fille, que tu te rendais justice. Tu as osé revenir ici?... Après ce que tu m'as fait?... »

— « Parlons-en, » dit l'autre, avec un mauvais rire. « Mais, mon garçon, si l'un de nous a des reproches à servir à l'autre, il me semble que c'est moi à toi... »

— « Toi? » s'écria Montrieux, « à moi? »

— « Parfaitement. C'est vrai. Nous n'avons pas encore réglé notre compte, depuis le grand événement. Qui est-ce qui est allé raconter dans la maison Moreau-Janville que j'étais en correspondance avec Hélène? Ça ne peut être que toi...»

— « C'est moi, » dit Eugène. « Et si c'était à refaire, je le referais... Pourquoi?... Parce que tu m'avais menti abominablement. »

— « Eugène!... »

— « Oui ou non, m'avais-tu fait croire que tu aimais Mlle Moreau-Janville? »

— « Je l'ai prouvé, je pense, puisque je l'ai enlevée, tu viens toi-même de me le reprocher, et épousée... »

— « Oui ou non, avais-tu un appartement avenue Duquesne... et y recevais-tu?... »

Il s'arrêta court. Il aimait encore Françoise Moreau-Janville d'une tendresse si passionnée! La nommer lui était trop amer. Malgré son flegme, Calvignac avait fait un mouvement, quand son camarade avait parlé de l'avenue Duquesne. Il esquissa un demi-sourire, amer et goguenard :

— « Tout s'explique à la fin!... » dit-il. « Mais, imbécile, » continua-t-il, en adoptant un ton de légèreté qui devait décontenancer son interlocuteur, « puisque tu étais amoureux de mon crampon, et que tu voyais que j'arrangeais tout afin de la plaquer dans les grands prix, pourquoi n'es-tu pas venu me parler, à moi? Nous aurions essayé de t'avoir ma succession. Au lieu de cela!... Mais le passé est le passé. En admettant que j'aie un peu abusé de ton amitié, nous sommes quittes, puisque tu m'as vendu... Mais oui, mon garçon, ça s'appelle vendre quelqu'un, ce que tu avoues : aller raconter à une maîtresse qu'un ami est en correspondance avec une autre femme, et ça, quand on a accepté de servir d'intermédiaire dans cette correspondance!... Mais je ne t'en veux pas pour un sou, puisque, grâce à la gaffe, Hélène a fait ce qu'elle n'aurait pas fait... Ai-je été étonné quand elle est tombée chez moi, à onze heures du soir, et quand Moreau-Janville a donné son consentement à notre mariage, là, tout de suite!... Seulement il y a mis des conditions... Ah! Quelles conditions!... Réponds-moi, Eugène... Tu vois toujours André? »

— « Pas depuis son retour d'Amérique. Pourquoi cela? »

— « Parce que je t'aurais demandé de me faire rencontrer avec lui... »

— « Ce n'est pas la peine. Il ne voudra jamais te voir... »

— « Parce que... »

— « Parce qu'il sait que tu as été l'amant de sa mère... »

— « C'est encore toi qui le lui as dit?... Si tu t'es permis ça, par exemple!... »

— « Mais c'est lui qui me l'a appris, lui, entends-tu. Il vous a vus vous embrasser. Il a lu de vos lettres... »

— « Je m'en doutais, » s'écria Calvignac. « Je l'avais dit à Françoise. Ce n'est pas une raison de jeter le manche après la cognée, au contraire. S'il t'a tout raconté à toi, il n'a jamais rien raconté à sa sœur. Donc, il aime Hélène. Par conséquent, s'il a une objection à me voir, il n'en aura aucune à voir ma femme. Passons le reste au bleu. Eugène, au nom de notre vieille amitié, il faut que tu m'arranges ça... »

— « Dans quel but? »

— « Pour que ma situation actuelle finisse. Elle est impossible. Moreau-Janville pouvait me refuser sa fille, la faire reprendre *manu militari*. Il ne l'a pas fait. Il nous accorde son consentement par émissaire, en nous prévenant qu'il ne nous verra plus jamais. Bon. Nous acceptons. On sait ce qu'en vaut l'aune, de ces colères de père. Mais ce père-là! Ah! il n'est pas ordinaire!... Il est entendu que nous toucherons tous les premiers du mois deux mille francs chez le notaire, — pas un sou de plus. Accepté encore... Écoute maintenant. Il a eu le front de faire passer une circulaire chez tous les fournisseurs de Paris, tu entends, tous, les avertissant qu'il ne paiera pas un centime des dettes que pourra contracter Mme Henri Calvignac, née Moreau-Janville! Comment trouves-tu celle-là? Vingt-quatre mille francs de rente!... J'en dois cinq cent mille, moi qui te parle! » Le bandit n'ajoutait pas que c'était la dette contractée chez Darcy pour avoir les fonds de l'enlèvement... « C'est une plaisanterie un peu forte, tu en conviendras, à laquelle se livre mon beau-père, et elle ne peut pas durer. Il n'y a qu'André qui puisse le lui dire... »

— « Tu ne crois pas que le meilleur moyen de le ramener serait de vivre dignement avec cet argent, et de travailler?... »

— « Et à quoi, mon ami, à quoi? »

— « A un métier. »

— « Mais nous n'avons qu'un métier, nous autres; on ne nous en apprend qu'un : le beau mariage... Et je crois que je n'ai pas mal manœuvré. Mais si c'est pour en arriver là!... Je sais bien. Il y a l'avenir. Seulement, Moreau-Janville est en acier, comme ses bateaux, je te l'ai dit, au physique aussi bien qu'au moral... Il durera vingt ans, vingt-cinq, trente... Et alors, moi?... Avec cela, tu comprends que je ne peux pas confesser à ma femme ce que je t'avoue à toi, pour mes dettes. Quant à obtenir qu'elle écrive à son père, jamais. Ah! elle est fière! Tout au plus, si j'arriverai, à cause de l'enfant que nous allons avoir, — elle est enceinte, — à obtenir qu'elle me laisse m'aboucher avec André, peut-être. Il faut que je lui joue la comédie du bonheur parfait! Le jour où elle me soup-

çonnerait d'être intéressé, elle serait capable de me quitter, et le père de la reprendre... Vois André, Eugène, et parle-lui. »

— « Je ne verrai pas André, » dit Montrieux, « et je ne lui parlerai pas. »

— « Tu n'es donc pas mon ami? »

— « Non, Calvignac, je ne suis plus ton ami. »

Il avait mis une sévérité si triste dans cette déclaration, que l'autre en demeura saisi. Il regarda celui qu'il avait appelé si longtemps « Jobardeau ». Il avait devant lui un homme maintenant, que la douleur de ces derniers mois avait virilisé et guéri de ses naïfs snobismes d'autrefois. Le roué malencontreux qu'un beau-père plus fort que lui allait martyriser dans son « beau mariage » se sentit soudain très petit garçon, sous le regard de l'honnête homme dont il s'était longtemps joué. Il se leva et dit simplement :

— « Alors, adieu... »

— « Adieu, » dit Eugène sans prendre la main que son camarade d'enfance lui tendait. L'autre n'insista pas et sortit. Montrieux écouta refermer la porte de l'appartement, et, quand il fut seul, tout le fiel de la vie lui crevant sur le cœur, il se dit tout haut : « Et c'est ça qu'*elle* a aimé !... »

Hélas ! Une logique plus forte que son cœur le contraignait de tirer de cette évidence une conclusion : Si Mme Moreau-Janville avait pu aimer passionnément cet homme-là, c'est qu'elle lui ressemblait, qu'elle était de la même vulgaire et grossière espèce... Un être jeune et sans expérience, comme lui autrefois, comme Hélène aujourd'hui, peut bien être abusé sur la qualité morale et sentimentale d'une nature d'homme. Pas une femme de trente-cinq ans, et qui sait la vie. Et Françoise se représentait à l'imagination d'Eugène, si délicieuse de grâce dans l'admirable décor de son luxe et de son élégance ! Quel envers il avait, ce décor !... En ce moment, et comme il s'abîmait dans l'amertume de ses réflexions, sa mère entr'ouvrit la porte.

— « Tiens ! » dit-elle, « tu es seul? Il est parti? Il n'a pas traîné... Ne sois pas jaloux de lui, mon petit. Avec tous les millions des Moreau-Janville, je le défie de manger un perdreau rouge meilleur que celui-ci. Je l'ai plumé. Soupèse-le. »

La vieille femme tendait le fin gibier à son fils qu'elle regardait avec la tendresse la plus émue dans ses prunelles noires. Le contraste était à la fois comique et pathétique entre cette poésie d'un sentiment si vrai et ce geste de cuisinière. Qu'avait-il manqué à Mme Montrieux pour que ses intimes vertus prissent une autre forme? Un autre cadre d'habitudes, un peu d'aisance, un peu de luxe, — un autre décor d'existence. Et Eugène sentit, avec plus de mélancolie encore, qu'il ne pouvait pas, qu'il ne pourrait jamais entièrement se complaire à cette vérité profonde du cœur sans décor, ni au décor sans la vérité profonde du cœur, et pensant aux sacrifices que cette mère et son père s'étaient imposés pour faire de lui un jeune homme pauvre avec une sensibilité qui avait besoin de fortune, il se dit :

— « Cachons-lui du moins tout cela... »

Et il soupesa le perdreau rouge, docilement.

Versailles. Juillet 1911.

III. — LE DÉSERTEUR

Dans ce dîner d'anciens compagnons de classe, qui ne compte plus que peu de membres, nous avions parlé d'un élève de notre lycée, mort récemment, et sur qui pesa toute sa vie une faute de jeunesse : un vol commis à vingt-deux ans chez un député dont il était le secrétaire. Depuis, aucune autre indélicatesse ne lui a jamais été reprochée, et il n'a pu arriver à rien. Toujours il s'est trouvé quelqu'un pour mentionner l'ancienne faute. La chose a suffi, tantôt pour empêcher son avancement, tantôt pour lui rendre un mariage impossible. Un de nos camarades, celui dont nous aurions le moins attendu cette indulgence, le sec et dur colonel Voreux, nous dit :

— « Moi, je l'ai rencontré quelquefois et je n'ai jamais manqué de lui témoigner une sympathie très chaude. Je sais, par expérience, comme on se laisse, tout jeune, entraîner à des actions qui ne ressemblent pas à l'homme que l'on est vraiment... Regardez-moi. Quoique j'aie été retraité sans avoir les étoiles, je n'ai pas laissé dans l'armée le souvenir d'un trop mauvais soldat, hein ?... Eh bien ! tel que vous me voyez, j'ai déserté et déserté devant l'ennemi. Oui. Pendant vingt-quatre heures, j'ai été l'abominable chose que représente cet affreux mot : un déserteur; pire, un transfuge. C'est le hasard qui a voulu que je ne restasse pas cette loque morale !... Vous vous récriez? Écoutez... »

Et voici l'histoire qu'il raconta et que je transcris telle quelle. J'ajouterai pourtant ce commentaire anticipé : ce que le colonel appelle n'avoir pas laissé un trop mauvais souvenir dans l'armée, c'est avoir passé dix années dans le Soudan, y avoir reçu trois blessures, y avoir donné l'exemple de la plus héroïque endurance, y avoir pris des fièvres qui l'ont obligé à un repos prématuré, enfin avoir *servi* admirablement. Vous jugerez si un tel récit, fait par un tel homme, prenait, par le contraste, un caractère émouvant. A partir de maintenant, c'est lui qui parle.

I

... Au mois de mai 1871, commença Voreux, je me trouvais sous Paris comme simple soldat. J'étais dans le 4[e] corps. Ducrot l'avait formé à Cherbourg et Douay le commandait. J'avais été versé là, dès mon rapatriement de Hambourg où je venais d'être interné trois mois. Mon aventure était lamentable. Engagé comme volontaire dès la déclaration de guerre, enfermé dans Metz sans avoir vu le feu, j'avais passé le siège à l'hôpital, pour m'être sottement luxé le bras dans une chute. J'en étais sorti juste à temps pour être expédié comme prisonnier en Allemagne. A peine délivré, on m'enrégimentait à nouveau ! Quelle situation ! Je n'étais pas le seul dans cette armée, qui faisait le siège de Paris pour le compte du gouvernement de Versailles, à la subir et à maudire avec amertume cette cruelle ironie de la destinée : être parti pour se battre contre les Prussiens et finir par tirer sur des compatriotes ! Je n'étais pas le seul non plus à me demander de quel côté, dans cette lutte fratricide, était le bon droit. Les idées des jeunes gens avaient été si faussées durant les dernières années de l'Empire, la criminelle propagande révolutionnaire avait été si intense, des maîtres détestables, les Hugo, les Michelet, avaient tellement exalté en nous le culte de l'insurrection, que beaucoup d'entre nous avaient totalement perdu le sens de la vérité sociale. Pour ma part, je l'avais perdu. La captivité avait achevé de me façonner une âme d'anarchiste. J'avais employé ces trois mois, avec mes compagnons de misère, à récriminer contre le haut commandement dont l'impéritie et la trahison nous avaient conduits où nous étions, contre le régime qui n'avait rien prévu, rien préparé. Des représentants de l'autorité au principe même de l'autorité, la distance est courte. Mais un détail vous dira mieux que toutes les phrases où j'en étais. Mon régiment assiégeait Paris. Les fédérés, c'était l'ennemi, et

quand il arrivait qu'à la chambrée un camarade les traitât de « canailles », je ne manquais jamais de prendre leur défense. Régulièrement aussi la majorité ne manquait pas de me donner raison. Comment avec des troupes animées d'un tel esprit nos chefs ont-ils pris la ville? Je me le demande encore aujourd'hui. Il a fallu les crimes de la Commune pour nous rappeler tous à l'évidence du devoir. Du moins, ce fut mon cas.

II

Je vous ai dit que je servais dans le 4e corps, celui-là même qui devait, le 21 mai, entrer le premier dans Paris par la porte de Saint-Cloud. C'est dans la nuit du 14 au 15 que je désertai. Nous avions, sous la protection des batteries de Montretout, poussé nos avant-postes jusqu'à l'extrémité du parc, à quelque cent mètres du pont. J'étais de garde, cette nuit-là, sur la lisière du camp dans le parc. Je me revois, à la minute où je vous parle, allant et venant dans l'ombre d'un bouquet d'arbres qui existent encore et regardant Paris, dont le panorama se découvrait en entier devant moi. J'entends encore le bruit du canon, éclatant sur ma gauche, d'une manière continue. Nos artilleurs, après avoir tout le jour écrasé de projectiles les bastions et les banquettes, allongeaient leur tir sitôt le soir tombé et fouillaient le quartier à coups d'obus, pour en déloger les fédérés. Cette tactique élémentaire était l'objet de notre habituelle indignation, à mes camarades les « fortes têtes » et à moi-même. Les insurgés n'étaient pas en reste. D'instant en instant, une bombe passait au-dessus de ma tête, avec un sifflement sinistre. Il faut l'avoir entendu pour comprendre à quel point il peut ébranler l'être intime, chez les plus braves, quand ils ont les nerfs déjà irrités. Durant la tragique nuit, qui marqua une date inoubliable dans ma vie, j'écoutais cette rumeur de bataille avec des impressions bien différentes, suivant qu'elles m'arrivaient d'un côté ou de l'autre. Nos coups de canon, à nous, me faisaient l'effet d'un attentat. Ceux des artilleurs de la Commune m'émouvaient au contraire comme la réplique de la Révolution au Despotisme, de la Liberté à la Tyrannie. Je me figurais, en pensée, ces soldats de l'insurrection rangés autour de leurs pièces. Je me les imaginais, causant entre eux. Je leur prêtais des discours empruntés aux grandiloquentes proclamations de la Commune dont quelques exemplaires clandestins circulaient parmi nous. Leur phraséologie correspondait, hélas ! d'une manière trop exacte aux conceptions dont mon esprit était infecté. Les niaises chimères de République universelle qui les remplissaient, c'étaient les miennes. Ces manifestes préconisaient la révolte contre la réaction, représentée par Versailles. Moi aussi, j'avais la terreur et la haine de cette réaction. Ils multipliaient les mots prestigieux de justice, d'affranchissement, de fraternité. C'étaient les vocables derrière lesquels mes vingt et un ans faisaient tenir leur rêve puéril d'humanitarisme mondial. Les canonniers fédérés devaient, me semblait-il, prononcer autour du drapeau rouge des paroles aussi sublimes que celles dont leurs chefs étaient si prodigues. C'étaient eux qui défendaient la cause généreuse, au lieu que nous !... Toute une série d'autres formules se déclanchait en moi dès que je pensais aux officiers de l'armée de Versailles et à l'Assemblée sous les ordres de laquelle nous manœuvrions. On n'a pas appris par cœur sur les bancs du collège les vers des *Châtiments*, sans qu'ils vous reviennent dans des heures pareilles :

Armée, ainsi ton sabre a frappé par derrière
Le serment, le devoir, la loyauté guerrière,
Le droit au vent jeté...

J'ai du mal à comprendre, après quarante ans, le prestige qu'exerçaient sur moi de pareilles sottises. Il n'en est pas moins vrai que ces vers me hantaient depuis des jours, comme un reproche, comme un remords. A une minute, durant cette nuit de mai dont je vous parle, cette hantise devint une obsession. Je m'arrêtai pour regarder Paris plus fixement encore. L'air était si transparent que les feuillages nouveaux des arbres s'y découpaient avec une netteté surprenante. Le paysage devant moi prenait des reliefs presque fantastiques. La Seine se détachait sur le premier plan, sombre et sinistre avec des plaques de large lumière quand la lune frappait l'eau souple et mouvante ou qu'un coup de feu, comme il s'en tirait sans cesse au hasard, la rayait brusquement d'une longue traînée rougeâtre. Puis c'étaient les masses noires du bois de Boulogne. Au delà s'étalait la ville sous cet énorme halo de lumière que produisent dans la distance, en confondant leur flamme, d'innombrables becs de gaz disséminés sur un vaste espace. Je m'abîmais dans la contemplation de l'énorme cité, endormie sous le calme d'un ciel du printemps, étincelant d'étoiles, et voici qu'une émotion inexprimable me serra le cœur à me répéter que demain, après-demain, dans quelques jours, j'irais à l'assaut de cette « capitale des peuples », comme l'appelait le poète de ces mêmes *Châtiments*, et conduit, par qui? Par un capitaine que je haïssais déjà et un colonel qui me faisait plus horreur encore. Ces deux officiers rentraient, eux aussi, de captivité. Ils gardaient dans leurs yeux, dans le pli dur de leurs sourcils, dans leurs joues creusées, la sauvagerie douloureuse que de longues semaines de torture morale avaient éveillée dans leurs âmes. Quelque chose de défiant émanait de leur physionomie, de leur attitude, de leurs gestes, qui aurait dû me toucher. C'était l'or-

gueil du vaincu qui n'accepte pas la défaite et médite la revanche. Je m'irritais au contraire de leurs rudesses et de leurs silences. Je voyais là une insolence inacceptable. Mon colonel surtout était pour moi le principe d'un malaise qui, par cette nuit, et dans la solitude de cette étrange méditation que je me force à revivre devant vous, allait jusqu'à l'horreur. Il portait un très grand nom : il était marquis de Boutières et descendait de ce Boutières dont Montluc a dit, malgré son affaire peu heureuse de Carmagnole : « Si estoit-il sage et bon chevallier... Mais il faut cheminer bien droit pour contenter tout le monde. » Le masque naturellement hautain du colonel s'accordait bien à cette antique origine. C'était un gentilhomme, dans le plein sens du mot, admirable au feu, toujours prêt à donner l'exemple, dur à lui-même pour avoir le droit de l'être aux autres; avec cela religieux jusqu'à la dévotion. Je devais avoir bientôt la preuve que ce fervent chrétien était le plus charitable des hommes et ce chef sévère le plus paternel, quand il le fallait, envers « ses enfants », comme il lui arrivait de nous appeler. Je lui en voulais de cela aussi. A vrai dire, il avait une gaucherie, quand il prononçait de ces mots, qui provenait de ce qu'il était timide, lui si brave. Ce n'est pas rare. Ne le connaissant que depuis cinq semaines, je ne percevais encore de sa personnalité que sa ligne féodale, si je peux dire. Il m'incarnait tout l'ancien régime, le trône et l'autel. Et c'était derrière cet homme que nous marcherions, mes camarades et moi ! Je continuais de regarder Paris, et je me représentais notre défilé au pas de charge sur un des ponts dont je distinguais la chaussée et les parapets, celui de Saint-Cloud ou celui de Sèvres. Mené par un marquis de Boutières, par un descendant d'un compagnon du fanatique Montluc, cet assaut prenait pour ma sensibilité une signification tragique. C'était le combat du Passé avec l'Avenir, un défi au Progrès, la lutte de l'Aristocratie et de l'Église contre le Peuple et la Liberté. Et moi j'obéirais à cet homme? Moi, je ferais le coup de feu contre ceux de ma classe et de ma foi, sur l'ordre d'un ennemi de toutes mes convictions? Était-ce possible?

III

Oui. Était-ce possible? N'étais-je pas le jouet d'un cauchemar? Pensant ce que je pensais, croyant ce que je croyais, pénétré de l'Idéal révolutionnaire qui était celui des défenseurs de cette ville, que faisais-je là, dans cette armée de la répression monarchique et cléricale, et sous cet uniforme?... Tout d'un coup, — mon vieux cœur bat encore un peu plus vite au seul souvenir de cette terrible minute, — tout d'un coup, une phrase se prononça en moi, effrayante, distinctement comme si quelqu'un en avait articulé chaque syllabe : « Si j'allais à *eux*, pourtant?... » Eux, c'étaient les combattants de la plus criminelle des causes, l'insurrection devant l'étranger vainqueur ! Mon exaltation de cette nuit les voyait comme des apôtres et des martyrs. Si j'allais à *eux?...* » Cette fois, c'était moi qui prononçais tout haut la funeste formule en faisant un geste vers Paris. J'étais seul en faction, à l'extrémité de nos lignes. Les fourrés du parc m'offraient un abri pour descendre jusqu'à la berge. Il y avait le pont à passer. Une grande marge d'ombre projetée par le parapet de gauche me serait un abri contre les coups de fusil que je risquais de recevoir des deux côtés. La perspective de ce danger qui ennoblissait de courage ma folle et coupable équipée, acheva de faire taire la voix de ma conscience. Un peu de résolution. Avant une heure je serais là-bas !... La possibilité immédiate de cette fuite rendit soudain cette tentation irrésistible pour moi. La résolution suivit l'idée, et l'exécution la résolution, avec une rapidité foudroyante, qui m'a rendu indulgent à jamais pour les défaillances de la jeunesse. A cet âge, l'imagination est trop intense, trop forte pour que la volonté, encore mal assurée, puisse tenir contre. L'une emporte l'autre, comme une eau violente emporte une muraille mince.

— « Et mes parents? » me dis-je pourtant, comme je posais à terre mon fusil et mon sac. Ce mouvement avait réalisé ma pensée d'une manière quasi automatique. J'avais encore mon père et ma mère. Ils s'étaient retirés, pour éviter les horreurs du siège, dans une petite propriété que nous conservions en Provence. Elle nous venait de mon grand-oncle, ancien professeur qui avait démissionné en 1852 pour ne pas prêter serment. Encore une excuse pour mon aberration. Dans un pays où les rébellions de la veille sont devenues, non pas une fois, mais dix, le gouvernement du lendemain, est-il une émeute qui ne se justifie au regard de ses fauteurs? Je me répondis : « Eh bien ! mon père m'approuvera d'avoir obéi à mes convictions, comme mon oncle. Et maman dira comme lui. Il n'a jamais voulu être fonctionnaire, lui non plus, sous l'Empire. » Mon père avait, en effet, à la même date que mon oncle et sur le point de passer l'examen du Conseil d'État, tourné sa vie du côté des affaires. Il était entré comme employé dans une banque privée, contre tous ses goûts. D'ailleurs, qu'il dût m'approuver ou me blâmer, il était loin et Paris était tout proche. Ce Paris qui m'attirait avec une force grandissante. Mon projet me possédait davantage au fur et à mesure que j'en exécutais les gestes. Sitôt débarrassé de mon fusil et de mon sac, j'avais vérifié les chambres de mon revolver, et je commençais de me glisser, à travers les massifs, dans la direction de la Seine. J'eus la chance de ne rencontrer âme qui vive jusqu'au

pont. Il était gardé par une sentinelle qui allait et venait. Je profite du moment où elle tournait le dos pour m'élancer en courant, et dans cette marge d'ombre que j'avais remarquée par avance. Une balle siffle à mes oreilles, une autre. Je ne suis pas touché. J'étais déjà de l'autre côté de la rivière, et, trois quarts d'heure plus tard, après avoir cherché mon chemin dans la partie du bois de Boulogne qui avoisine l'hippodrome d'Auteuil et le lac supérieur, j'arrivais devant la porte de Passy.

IV

Un baraquement militaire, destiné à la surveillance, dressait ses planches hâtivement jointes à quelques mètres de cette porte. Une rumeur en sortait, attestant qu'il était plein d'hommes, mais trop occupés à disputer entre eux pour s'intéresser au service du dehors. On a raconté, depuis, qu'un des généraux de la Commune avait systématiquement dégarni le front sud-ouest de l'enceinte en exécution d'un engagement secret. L'ivrognerie et l'indiscipline expliquent assez une incurie dont les assiégeants devaient tôt ou tard s'apercevoir et profiter. Une ouverture carrée servait de fenêtre et de ventilateur à ce baraquement. Je me hissai jusque-là et l'intérieur m'apparut. J'avais devant moi, surpris dans la vérité de leur existence quotidienne, les gardes nationaux que j'étais venu rejoindre. Quel contraste entre ce tableau de crapule et les imaginations d'héroïsme civique où je m'étais complu ! Ils étaient vingt à boire, à fumer et à vociférer autour d'une grande table. Le débraillé des uniformes, la dureté hagarde des physionomies, la nervosité maladive des gesticulations, la rauque âpreté des voix faisaient de ce corps de garde une véritable taverne de brigands. Mon saisissement fut tel que je demeurai à les contempler, sans réfléchir que cet acte d'espionnage pouvait me coûter cher. Un d'eux aperçut mon visage. Il poussa un jurement et m'ajusta avec un pistolet qui, par bonheur, trembla dans sa main d'alcoolique. Le temps de me jeter de côté avant qu'il n'eût tiré, et je me précipitai vers la porte en levant les mains pour bien prouver que je n'étais pas armé.

— « Vive la Commune ! » criai-je en même temps. « Vive la Commune ! »

— « Pas besoin de tant gueuler si tu es sincère, » dit le fédéré qui m'avait mis en joue. Je le reconnus pour un officier à ses galons. C'était un grand gaillard roux, aux yeux glauques. Il écarta les hommes qui avaient sauté sur leurs fusils, et qui m'entouraient d'un cercle de baïonnettes : « Aboule ici, » ajouta-t-il en m'empoignant par le col de ma capote, « et dis ton affaire. »

— « C'est bien simple, citoyen, » lui répondis-je. « Ça m'a fait horreur de me battre pour Versailles. Je me suis sauvé et me voici. »

Le capitaine — c'était son grade — avait tiré de sa poche, sans me perdre du regard, un énorme cigare autour duquel flamboyait une de ces bagues en papier, comme les fabricants de la Havane en mettent à leurs produits de luxe. Il alluma ce tronc d'arbre, puis s'assit pour me questionner, une main sur le pommeau de son sabre. De temps à autre il s'interrompait de ses bouffées, posait son gros cigare et buvait une gorgée d'un verre d'eau-de-vie qu'il avait devant lui, plein jusqu'au bord. Son visible état de demi-ivresse n'empêchait pas la lucidité de son intelligence. Je le constatai à ses questions, de plus en plus pressantes et serrées : « Quand cette idée t'est-elle venue?... En as-tu parlé à des camarades?... Comment as-tu passé les avant-postes?... Et le pont?... Pourquoi la porte de Passy et pas celle de Saint-Cloud?... Où as-tu laissé ton fusil?... » Les fédérés commentaient cet interrogatoire de lazzis argotiques. Les mots commençant par *m*..., par *b*... et par *f*... faisaient le fond du vocabulaire En dépit de ces interruptions, les unes saugrenues, les autres hideuses, je répondais à mon inquisiteur avec une simplicité qui finit par s'imposer. J'étais trop vrai pour que cela ne se sentît pas. Les réflexions se faisaient de plus en plus bienveillantes. « Ça, c'est chic... Il en a du culot, le gars... Ça, c'est poilu... N... de D... ! Faut être rien moche pour ne pas vomir le Foutriquet... » Ces lambeaux de phrases me reviennent, et aussi l'accent éraillé et coupant du capitaine, moins confiant que ses hommes, car il conclut :

— « Tout ça, c'est possible. Ça semble même exact. Mais tu t'expliqueras avec Roguais. Tu as bien entendu parler du général Roguais? »

— « Naturellement, » fis-je. Roguais était un des rares officiers de l'armée régulière qui eussent, comme Rossel, pris du service dans les troupes de la Commune. Les fédérés en avaient fait un général, et, pour le moment, il était tout-puissant au ministère de la rue Saint-Dominique.

— « Il est directeur à la Guerre. Si tu dis la vérité, il le saura. On ne la lui fait pas, à lui. Alors il t'emploiera. Tu peux donner des renseignements utiles. Si tu blagues, il le saura aussi, et ton affaire est bonne... » Et après un silence : « As-tu de l'argent? » Sur ma réponse affirmative : « Tu vas toujours payer une tournée à la santé de la Commune... Hé ! Florine !... Tu pionces, la Belge?... Du champagne, s'il t'en reste encore. Du bon. Celui de six francs... Et plus vite que ça... »

Cet appel s'adressait à une cantinière qui dormait dans une espèce de roulotte arrêtée contre la baraque de bois. Le cheval dételé paissait l'herbe courte et foulée, à quelques pas. Une femme en sortit, jeune encore. Elle était brune,

le visage semé de taches de rousseur, les cheveux emmêlés encore de paille. Elle portait une écharpe rouge sur une robe de drap bleu d'uniforme, tachée, trouée, et toute décorée de petits boutons de cuivre dont les trois quarts avaient sauté. Sa jupe courte laissait voir ses jambes chaussées de hautes guêtres de la même étoffe. Sa réponse de gavroche témoignait d'une familiarité joyeuse avec le capitaine :

— « On y va, papa... On était en train de roupiller. C'est passé... Du champagne? Mais qui casque?... Ah! c'est le lignard. Où l'avez-vous pincé, celui-là?... » Et, fouillant dans une cantine, elle retira, l'une après l'autre, des bouteilles habillées de paille qu'elle apporta sur la table en les comptant : « Une, deux, trois, quatre, et puis ces trois. Ça fait sept. C'est donc quarante-deux francs. Deux badingues et quarante ronds. Mais la monnaie d'avance, ou à bas les pattes. » Sur un geste du capitaine j'avais sorti mon porte-monnaie, et donné les deux napoléons et les deux pièces blanches : « A la tienne! Étienne, » glapit cette Hébé de bastringue, en débouchant une de ses bouteilles et m'en faisant par gaminerie jaillir au nez le contenu. Puis, avisant un verre, elle me le tendit blanchissant de mousse pétillante, tandis que les autres bouchons sautaient de tous les côtés, que les verres s'emplissaient et que les buveurs commençaient d'entonner une chanson dont je me rappelle ces quelques vers :

Depuis Trochu, le gouverneur,
Jusqu'à Ducrot, ce vieux farceur,
Qui d'vait r'venir mort ou vainqueur,
Tout ça n'vaut pas la crott' d'eune mouche.
La prochain' fois qu'ça r'commenç'ra
Et que d'nouveau on s'bûchera,
Si tu crois qu'on obéira.
Tiens, regarde un peu comm' éj'me mouche...

Et tous de reprendre au refrain. Le capitaine, asseyant la Belge sur ses genoux, battait la mesure avec le revolver dont il m'avait menacé tout à l'heure et il me criait :

— « Hé là-bas! l'enflé! Un peu plus de cœur à boire, mon garçon, si tu veux qu'on te croie... C'est pas de la limonade, pourtant, cette vinasse-là... A la sociale, animal!... »

V

Si vous avez bien compris l'exaltation, follement idéaliste, sous l'empire de laquelle je m'étais élancé vers Paris, vous comprendrez aussi, sans autre commentaire, pourquoi le champagne versé par l'ignoble gaupe restait dans ma gorge serrée. Cette rencontre avec la réalité révolutionnaire me glaçait d'une épouvante que je n'avais jamais ressentie auparavant, que je n'ai jamais ressentie depuis. Eh quoi! Ces ivrognes à faces d'assassins, c'étaient les héros de la Justice et de la Liberté que j'étais venu rejoindre, au péril de ma vie, — pis que cela, de mon honneur? Malgré mes paradoxes, les principes de ma classe me dominaient trop pour que je ne m'en rendisse pas compte : la morale française qualifiait mon acte de crime. Quand j'avais posé à terre mon fusil et mon sac pour m'enfoncer dans le fourré, l'enthousiasme m'avait donné la force de ne pas écouter le mot que je me criais malgré moi : « Déserteur! Déserteur! » Assis à cette table de bivouac parmi ces révolutionnaires dégradés, tous mes scrupules de jeune bourgeois se réveillaient. Il était trop tard. Me forçant à vider d'un trait mon verre, je relevai le toast gouailleur, porté à l'amant de Florine la Belge, en répliquant un : « Oui, citoyen, à la sociale!... » si passionné qu'il cessa pour un instant de plaisanter.

— « Qui va conduire cet homme à la Guerre?... » demanda-t-il, après un silence.

— « Moi, » fit un des fédérés, un petit noiraud à profil de loustic, « j'ai justement ma femme malade rue de Sèvres. Je passerai voir comment elle est... »

— « C'est vrai, tu habites par là, Cavaroc, » reprit le capitaine : « Allons, accompagne-le. Mais tu m'en réponds sur ta tête? Si le pèlerin bouge, le rigolo; et tout de suite. » Il avait repris son revolver pour proférer cette menace. « On ne sait pas ce dont un Versailleux est capable... Si celui-là s'est payé notre fiole... » Il avait fait mine de me mettre en joue, et avec un mauvais rire il acheva sa phrase sur une basse bouffonnerie : « Nous nous serons toujours payé les siennes; » et il montrait les sept bouteilles vides... « Maintenant ça regarde les cabots de la haute, puisqu'il y a toujours des gens de la haute, même en temps de Commune... Attends que je t'écrive un mot pour Roguais. Celui-là du moins est un pur. Roguais, tu entends, Cavaroc, le général Roguais, rue Saint-Dominique, au ministère de la guerre, et pas un autre. C'est compris? »

Il avait avisé une plume, de l'encre, un chiffon de papier, le tout égaré avec des cartes à jouer et des boîtes de cartouches, dans un coin de cette table d'orgie. Il libella quelques lignes, mit la feuille dans une enveloppe, écrivit l'adresse, donna la lettre à Cavaroc, et, d'un geste brusque, me congédia, non sans avoir dit à deux de ses hommes : « Fouillez-le, » ce qu'ils exécutèrent en conscience, si bien que je n'avais plus d'arme sur moi quand je passai enfin l'enceinte, conduit par l'inconnu, armé, lui, jusqu'aux dents, auquel m'avait remis le capitaine. Par une contradiction que je ne me charge pas d'expliquer, ces brigands m'avaient laissé tout mon argent. Ma position n'en était que plus dangereuse. Que m'importait? Une détresse morale m'envahissait, trop grande pour laisser

place en moi à une crainte quelconque. D'ailleurs si mon guide avait eu l'intention de m'assassiner pour me dépouiller, il n'aurait pas pris, comme il fit aussitôt, les rues les plus passantes et les plus éclairées. Des cabarets ouvraient de tous les côtés sur les trottoirs, regorgeant, quoiqu'il fût près de minuit, d'autres gardes nationaux et de filles. C'était une immense kermesse installée dans les faubourgs de cette ville assiégée qui m'apparaissait, des hauteurs de Saint-Cloud, comme l'acropole de l'émancipation humaine. Cavaroc marchait d'un pas indolent, le vrai pas du gouapeur qu'annonçait son visage, et qui se ralentissait encore à chaque minute. Je le voyais qui, de son œil aigu, cherchait des têtes de connaissance parmi les buveurs et les buveuses, installés en plein vent. Un petit salut du geste ou de la voix, un clignement d'yeux, et il continuait d'aller, sans m'adresser la parole. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de Passy, et nous descendîmes la pente du Trocadéro jusqu'au pont d'Iéna. Là, il s'arrêta et parut délibérer un moment avec lui-même. Puis, avec sa voix avinée de fricoteur :

— « Tu tiens donc beaucoup à ce qu'on te colle au mur? » me demanda-t-il. « Il n'est pas malin, ton truc. Cet imbécile de Trinquart lui-même, » — j'appris ainsi le nom du capitaine, — « n'y a pas coupé, puisqu'il t'envoie à Roguais... Moi, je m'en f... J'ai une petite gonzesse de mes amies à côté d'ici. Je n'ai quitté le poste que pour aller la voir. Donne-moi cent francs puisque tu as de la braise, et je te laisse te tirer. »

— « Menez-moi chez le général Roguais, » répondis-je. « Vous vous trompez absolument. J'ai dit la vérité tout à l'heure. »

Il eut un geste d'étonnement et de nouveau d'hésitation. Nous fîmes cent autres pas, après lesquels il s'arrêta derechef.

— « Si c'est vrai, vous irez bien chez Roguais tout seul, » dit-il en cessant de me tutoyer, cette fois, « et si c'est faux, tant pis... Je vous répète que je m'en f... Mais vous ne refuserez pas cent francs à un brave garçon qui en a besoin et qui vous donnera tout de même quelque chose en échange. Si Roguais ne vous croit pas, ce bibelot vous servira, croyez-moi, et ça vaut bien les cent francs! »

Il me tendait un bout de papier qui n'était rien moins qu'un passeport en blanc où je lus à la clarté d'un bec de gaz la redoutable signature de Raoul Rigault. A quel mobile obéis-je en acceptant ce marché? C'était démentir toute mon attitude et Cavaroc le comprit bien ainsi, car il me dit, quand je lui eus compté les cinq pièces d'or :

— « On ira bien jusqu'à sept comme pour le champagne. Ce n'est pas cher, je vous en f... mon billet, au prix où est le collage au mur... »

Je lui donnai encore les quarante francs, et il me quitta en ajoutant :

— « Ma bonne amie demeure rue de Sèvres, numéro 26. Elle s'appelle Elise Meure. Si vous avez à me parler, vous me trouverez là demain tout le jour et après-demain. Ma blonde et moi, on va bouffer les cent quarante balles et gobelotter un peu. — Cavaroc, chez Élise Meure, 26, rue de Sèvres, au troisième, la porte à droite... A votre service. »

VI

Le drôle avait mis de la bonhomie dans cet adieu. Mais n'y en avait-il pas jusque dans cette manière de me rançonner? Il aurait pu si aisément faire pire. Le dégoût qui m'accablait depuis la porte de Passy aurait dû être diminué. Le côté fripouille de ce brocanteur de passeports m'écœura encore davantage. Je le regardais, ce laissez-passer. C'était le moyen de m'échapper, de fuir cette ville maudite où j'étais venu me jeter si follement. Pour aller où? Chez les Allemands? Non, non! Le sort en était jeté. En désertant, je m'étais condamné moi-même à servir la Commune. Si étrange que ce fût, l'honneur le voulait maintenant. Ma seule excuse d'avoir abandonné mon poste était dans une conviction. J'avais obéi à un principe, ou bien j'étais un misérable. En quoi ce principe avait-il changé depuis mon départ du camp de Saint-Cloud? J'essayai, par un effort, de retrouver un peu de mes premières ardeurs.

— « Eh bien! oui, Trinquart est un ivrogne, Cavaroc un filou, et les autres ne valent pas mieux. Qu'est-ce que ça prouve? » me dis-je : « Que la discipline est mal faite dans cette armée improvisée et qu'elle renferme des alcooliques et des carottiers. Comme s'il en manquait là-bas! » Je me retournai, pour jeter mentalement ce défi, du côté où campaient ceux que j'avais quittés... « Il y a aussi des convaincus, j'en suis sûr. Roguais en est un. Je n'ai qu'à me rappeler ce qu'il a fait et comme ces gens en parlent. C'est lui qu'il faut que je voie... Pourvu qu'on ne m'arrête pas en route! »

Je m'acheminai vers la rue Saint-Dominique d'un pas déterminé, non sans avoir eu la précaution d'entrer chez un débitant de tabac : je demandai une plume et de l'encre pour remplir le laissez-passer. Bien m'en prit. Mon uniforme, à présent que j'étais seul, me désignait trop à la curiosité. Entre le pont d'Iéna et le ministère, je fus abordé trois fois par des patrouilles. Ce papier et surtout le soin que je pris de mentionner Roguais me protégèrent les trois fois. C'était de quoi me confirmer dans l'opinion qu'un homme entouré d'un tel prestige représentait hautement la cause à laquelle il s'était donné. J'avais un si profond besoin de me trouver en face d'un révolutionnaire tel que je les avais tous rêvés! Mon cœur battait d'espérance, quand le soldat de planton à la

porte du ministère m'eut dit que le général était là. Ma voix tremblait presque pour demander :

— « Il peut me recevoir ? »

— « Il reçoit tout le monde, » me répondit le fédéré, avec un visible orgueil, comme si de servir sous un tel chef l'exaltait, lui aussi. Avec la pointe de son fusil baïonnette, il m'indiqua un escalier à droite dans la cour, et cinq minutes plus tard, j'étais introduit dans la salle où l'ancien élève de l'École polytechnique travaillait. Les seuls ordres intelligents donnés, après le départ de Rossel, dans cette sanglante pétaudière, émanèrent de lui. Je vis un homme de quarante ans, assis à une table sur laquelle étaient ouvertes des cartes. Il ne ressemblait guère aux Trinquart et aux Cavaroc. On n'imaginait pas une Florine assise sur les genoux de cet ascète. Tout grisonnant déjà, maigre, la face et les mains osseuses, les épaules aiguës, Roguais était véritablement dévoré par des passions d'idées. Sa mentalité n'avait rien de commun avec celle des malheureux qu'il avait entrepris d'organiser. Il leva sur moi un visage, plaqué de rouge par l'âcreté du sang, où brûlaient deux prunelles noires et fiévreuses. Il me dit sèchement d'expliquer mon affaire, et il ne cessa pas, tandis que je parlais, de m'envelopper de son passionné regard sans m'interrompre d'une question. Quand j'eus fini, son opinion sur moi était fixée :

— « C'est très propre, ce que vous avez fait là, citoyen, » répondit-il avec une simplicité cassante. Il répéta : « Très propre. Vous n'aurez pas à vous repentir. D'après les rapports qui me viennent de tous les côtés, des milliers de soldats pensent comme vous dans l'armée de Versailles. Quelques exemples comme le vôtre, et ça ira, ça ira... Paris vainqueur, — et nous vaincrons, — la province se soulève, et, en même temps que la province, l'armée prussienne... J'ai des rapports aussi de ce côté-là. Il se fait chez les Allemands campés sous Paris, et plus encore chez ceux qui sont restés là-bas, une propagande socialiste et républicaine inouïe. On leur a trop menti. On leur a dit qu'on faisait la guerre à Napoléon. Napoléon est chassé depuis des mois et la guerre continue. Ils en ont assez. Notre victoire sera le signal de leur révolte contre leurs chefs. Cette armée et nous marchant ensemble, vous voyez cela ?... Mais c'est la délivrance universelle ! Vous entendez ? Elle sera notre œuvre. La Commune de Paris, c'est la Révolution des peuples qui commence. Vous aurez la gloire d'y avoir participé. Paris, c'est le Christ des nations. Ils ont cru le mettre au tombeau. Il va ressusciter et plus sûrement que l'autre... Serait-ce beau, hein ! la République universelle, je répète, sortant de cette affreuse guerre ? Vainqueurs et vaincus s'entendant pour écraser tous les despotismes, celui du sabre et celui du capital ? Les Etats-Unis de l'Ouest en attendant ceux de l'Europe et ceux du monde ?... »

Le général de la Commune — qui devait tomber quinze jours plus tard sur la barricade du Panthéon — avait dans ses prunelles, en me parlant, une extase de visionnaire. L'illuminisme de la Révolution s'emparait de lui. J'aurais dû retrouver, à son contact, mon enthousiasme de Saint-Cloud. Mais non. Il me fut impossible de communier de cœur avec cette exaltation. Elle me donnait par trop l'évidence de la chimère. Ma captivité en Allemagne m'avait renseigné sur les sentiments que nous portaient les gens d'outre-Rhin. Mon séjour à Cherbourg et à Versailles m'avait également renseigné sur la province et ses dispositions d'esprit. J'eus la sensation que j'avais un fou devant moi, et qui, tout de suite, ne me laissa plus de doute sur le caractère sanguinaire de sa manie.

— « Voyons, » reprit-il, « votre nom ? votre adresse à Paris ?... Vous n'en avez pas ?... Naturellement. Eh bien ! allez coucher à l'hôtel, et repassez ici demain, vers les dix heures... Voilà un sauf-conduit que vous n'aurez qu'à montrer pour que l'on ne vous cueille pas... » Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier avec l'en-tête du ministère. Je fus sur le point de lui parler du laissez-passer de Cavaroc. Puis je me tus, pour ne pas dénoncer ce profiteur, après tout inoffensif, au fanatique qui continuait : « Je vais vous proposer pour officier. Vous aurez votre nomination avant vingt-quatre heures, peut-être tout de suite. Je vous mettrai à la Grande Roquette. J'ai besoin de gens sûrs pour garder nos otages. On vous en a parlé à Versailles ? Je sais. Je sais. Ils croient que nous n'oserons pas... » Il se mit à rire, et de quel rire ! « Nous tenons là quelques grosses pièces, notamment l'archevêque. J'ai toujours peur qu'on me les laisse filer. Si le petit Thiers nous embêtait trop..., rran ! comme a dit cet autre qu'on a fait maréchal pour ça. Nous aussi nous dirons : rran ! Mais ce ne sera pas sur les pauvres bougres, ce sera sur la haute pègre sociale que nous tirerons... Si l'on m'écoutait, on aurait déjà fusillé tout le lot. Il faut mettre du sang entre Paris et Versailles, et du sang qui ne se lave pas. C'était la méthode de Danton, la bonne. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas d'estomac. J'en ai, moi, et mes mesures sont prises... Je vois que ça ne vous chante pas, cette besogne, hein ?... On vous en trouvera une autre... En tout cas, à demain, dix heures. »

Je me suis demandé souvent si le terrible homme ne m'avait pas tendu un piège. Les fanatiques sont des soupçonneux. Cette proposition d'un poste de confiance était bien singulière, adressée tout de go à un transfuge qui n'apportait de sa sincérité d'autre preuve que sa présence. Peut-être si j'eusse accepté cette offre avec empressement, Roguais m'eût-il fait arrêter, séance tenante. Peut-être consi-

dérait-il simplement qu'un soldat de Versailles, déserteur et passible du conseil de guerre, ayant coupé les ponts derrière lui, représentait un maximum de sécurité. Je ne me suis posé ces questions que plus tard. Sur le moment, je ne vis que le retroussis frémissant des lèvres du terroriste et le féroce éclair de son regard. J'ai lu depuis, dans je ne sais quels *Mémoires*, qu'un conventionnel se justifiait sous l'Empire d'avoir voté la mort de Robespierre, ce bon républicain, en disant : « Ah ! si vous aviez vu ses yeux verts ! » Ils ne pouvaient pas être plus cruels que les yeux noirs de Roguais, se caressant en imagination au sang rouge et chaud de ses prisonniers. Mon impression fut si terrible, qu'une fois dans la cour mes jambes se mirent à trembler. Il me fallut toute ma force d'âme pour sortir du ministère. Je me vis y revenant le lendemain, et dépêché à la garde de ces otages dont j'avais lu par avance le tragique destin sur le visage du maniaque. Je me vis chargé d'exécuter la sentence que cette bouche au pli sinistre avait édictée devant moi. Même si j'obtenais d'être employé ailleurs, comme le général me l'avait à peu près promis, je serais solidaire de ces assassinats, maintenant que je les savais décidés. J'étais prévenu qu'une entreprise de massacre s'organisait froidement, méthodiquement, résolument. Pouvais-je encore faire le coup de feu au service d'un gouvernement qui avait ce crime dans son programme? Car il l'avait. Je n'en pouvais plus douter...

VII

Je me souviens. Je suivais la rue Saint-Dominique, en proie au tumulte de ces pensées. Le boulevard Saint-Germain était à peine amorcé alors dans sa partie qui touche au quartier Latin. Cinquante petites rues s'y entrelaçaient, en dédale, que je connaissais, pour en avoir suivi, enfant, les minces trottoirs. Mes parents avaient habité place Saint-Sulpice, le temps qu'avaient duré mes études. Mes pas me conduisirent automatiquement devant la porte de la vieille maison dont j'avais si souvent franchi le seuil, la main dans la main de ma mère pour aller, soit au lycée Saint-Louis où je faisais mes classes, soit au Luxembourg. Toutes les fenêtres étaient fermées. Je restai indéfiniment debout contre la fontaine, au milieu de la place, à regarder cette façade dont le seul aspect me représentait des années d'une existence familiale, si probe et si propre, si régulière, si bourgeoise, je reprends le mot, malgré les convictions politiques de mon père, d'un naïf, mais généreux idéalisme. L'antithèse entre ces images et les émotions que je venais de traverser me fut insupportable. Je me détournai, et je repris ma marche avec le projet d'aller coucher dans un hôtel que je connaissais au coin de la rue Bonaparte et de la rue de Vaugirard, en face du jardin. Je passai devant la mairie. Je m'arrêtai de nouveau pour regarder quelques proclamations placardées sur le mur et qu'éclairait un bec de gaz placé devant. Dois-je appeler hasard ou providence la rencontre que mes yeux firent, au bas de ces affiches, d'une signature qui me détermina du coup à tout risquer plutôt que de demeurer dans cette ville gouvernée par des Trinquart, des Roguais et des Bascoulergue? Ainsi s'appelait cet homme. L'étrangeté de ce nom ne m'avait pas permis de l'oublier, même s'il n'avait pas été mêlé pour moi à un drame. Jules Bascoulergue — c'était bien le prénom — avait été employé à la banque où mon père était inspecteur. Il avait commis une escroquerie. Mon père l'avait découverte. Congédié sans procès, le misérable — mon père l'avait su encore — était entré dans la police. Y était-il toujours? Jouait-il dans le mouvement communiste le double jeu d'un agent provocateur? Ou bien une nouvelle catastrophe de son existence l'avait-elle jeté dans ce parti de désespérés? Quelle que fut la cause, il y figurait comme un personnage, presque officiel, et c'en était trop. Le mouchard après l'assassin, et l'assassin après l'ivrogne, — la série se complétait sinistrement. Je n'avais plus qu'à fuir, à quitter ce coupe-gorge où j'étais venu me jeter. Une seule idée me possédait maintenant : ne pas participer à une entreprise d'anarchie dont les moins hideux fauteurs étaient les alcooliques des remparts. Fuir? Mais comment? Mais où? J'étais déserteur !

VIII

« Déserteur !... » je me répétai ce mot tout haut, et ces trois syllabes me firent frissonner d'horreur, comme si leur véritable signification se révélait à mon esprit pour la première fois. Dans l'éclair d'une vision aussi nette que la réalité, je me vis, si je rentrais à Saint-Cloud, arrêté, puis traîné en prison, puis traduit à la barre d'un conseil de guerre, et le reste. Je n'avais pas seulement déserté. J'avais déserté devant l'ennemi... Le camp d'où je m'étais sauvé, il y avait trois heures, m'apparut : les tentes dressées dans le parc, mes camarades en armes. Je vis la patrouille se dirigeant pour me relever vers l'endroit où j'étais de faction. On trouvait mon fusil et mon sac au pied de l'arbre où je les avais abandonnés. Je vis le sergent courant chez le colonel, — ce colonel, marquis de Boutières, qui n'avait rien de commun avec Roguais et dont jusqu'alors j'avais tant haï le sévère visage aristocratique. Et voici que dans ce même éclair hallucinatoire le caractère

secret de cette physionomie se découvrit soudain à moi avec une évidence irraisonnée et indiscutable. Je ne peux comparer ce que je sentis là, sur cette place déserte du Paris de la Commune, qu'à l'infaillible instinct qui veut qu'un animal, un chien, devine l'ennemi ou l'ami dans un inconnu qui s'approche. Je compris que ce chef était vraiment un chef, un grand cœur viril de père et à qui un de « ses enfants » — je ne pensais plus à m'irriter de cette appellation — ne s'adresserait pas en vain dans une heure comme celle que je traversais. D'ailleurs, je n'avais pas le choix. Coûte que coûte, et quoi qu'il dût m'arriver, il fallait rentrer au camp, aller droit à lui, se remettre à sa merci. Ma faute avait été si courte !... Oui. Mais le code militaire? Dépendrait-il du colonel, même s'il le voulait, d'en adoucir pour moi la rigueur implacable? Plutôt que de courir un si terrible risque, ne valait-il pas mieux me cacher dans Paris? Le jour où l'armée régulière entrerait, je me présenterais comme ayant été fait prisonnier. J'aurais été enlevé pendant que j'étais de garde... Qui donc pourrait contrôler mes dires?

Je dois me rendre cette justice : je ne m'attardai pas cinq minutes à cette hypothèse. Le sentiment de l'honneur militaire s'était réveillé en moi. Je m'en rendais compte : plus l'aveu serait rapide et spontané, plus absolument il effacerait ma faute. L'aveu? Je raisonnais comme si les aéroplanes eussent été déjà inventés et que je pusse m'évader de cette ville sans avoir à en franchir les remparts. J'étais entré. Il fallait sortir. Comment? Je ne vous décrirai pas ma course affolée à travers les rues. Elle dura jusqu'au petit jour. Je m'approchai successivement de quatre portes, celles d'Italie, de Choisy, d'Ivry et de Vanves. Elles étaient gardées. Je me rabattis sur la Seine. La navigation fluviale avait repris aussitôt après l'amnistie. Elle n'avait pas été interrompue depuis la Commune. La charité d'un patron à qui je m'adressai, me permit enfin de sortir, au péril de ma vie, caché dans la soute à charbon de sa péniche. A huit heures du matin, je sautais sur la berge de Conflans. Un bateau passeur me mettait de l'autre côté. A dix heures, — le moment même où Roguais m'attendait rue Saint-Dominique, — j'étais à Saint-Cloud et chez mon colonel. Il écouta mon histoire que je lui racontai comme je viens de vous la dire, sans que rien sur sa figure exprimât une émotion quelconque. Puis, rudement :

— « Vous me ferez vingt-quatre heures de salle de police pour avoir manqué à l'appel ce matin. » Puis, me rappelant : « Voreux, vous me devez de bien vous conduire quand on ira au feu. » — « Ah ! mon colonel », m'écriai-je. « Après ce que vous faites pour moi !... » — « C'est bon, c'est bon ! J'aurai l'œil sur vous... » Et ce fut tout. Trois semaines plus tard, j'étais porté à l'ordre du jour, par M. de Boutières lui-même, pour m'être distingué dans la terrible bataille des rues. C'était ma seule manière de payer ma dette, et je l'avais payée. Un an plus tard, j'étais sous-officier, — et me voici. Comment auriez-vous voulu que je fusse sévère pour ce pauvre ***? — et il nomma notre camarade à l'occasion duquel il avait raconté son histoire. — Il m'aurait semblé que mon colonel de 71, ce juste qui m'avait plaint et sauvé, serait sorti de sa tombe pour venir me dire : « Et vous-même, Voreux? » C'est égal, donnez-moi un verre de fine champagne... Je ne puis revivre cette nuit-là sans en avoir froid dans les moelles. — Merci. Et maintenant, messieurs, causons d'autre chose, si vous voulez bien.

Février 1911.

FIN

Volumes parus dans SELECT-COLLECTION *(Suite)*.

MARGUERITTE (Paul)
de l'Aca émi Goncourt

18 Maison ouverte.
101 La fa blesse humaine.
126 *La maison brûle.*
142. *Les sources vives.*

MAR UERITTE (Victor)

33. Les frontières du cœur.
122. *La rose des ruines.*
130. *Le talion.*
151. *La terre natale.*

MARGUERITTE (P. et V.)

50. Femmes nouvelles.
68. Poum.
77. *Zette.*

MAUPASSANT (Guy de)

119. *Notre cœur.*
5 *Yvette.*
Miss Harriet.
L'inutile beauté.
Pierre et Jean.
a.
œurs Rondoli.
Boule- le-Suif.

MENDÈS (Catulle)

24. Zo'har.

MIRBEAU (Octave)
de l'Académie Goncourt.

91. Le calvaire.

PREVOST (Marcel)
de l'Académie Française.

87. Chonchette.
89. *La confession d'un amant.*
95. Cousine Laura.
99. *Le jardin secret.*
106. *Les demi-vierges.*
domino jaune.

115. Le scorpion.
118 La princesse d'Erminge.
123 *Lettres de femmes.*
127 *L'automne d'une femme.*
135. *Nouvelles lettres de femmes.*
139. *Dernières lettres de femmes.*
143. *Mademoiselle Jaufre.*

RACHILDE

100. La tour d'amour.

RÉGNIER (Henri de)
de l'Académie Française.

7. Les vacances d'un jeune homme sage.
52. Romaine Mirmault.
103. L'Amphisbène.

RENARD (Jules)
de l'Académie Goncourt.

25. Poil de Carotte.

RICHEPIN (Jean)
de l'Académie Française.

5. Madame André.
17. Césarine.
73 Miarka, la fille à l'ourse.
96. Braves gens.

ROBERT (Louis de)

23. Un tendre.
53. Le partage du cœur.
74. La femme reprise.
108. Papa.
138. *Réussir.*

ROD (Édouard)

11. Dernier refuge.
79. Le ménage du pasteur Naudié.

ROSNY (J.-H.)
de l'Académie Goncourt.

30. Le crime du docteur.

ROSNY aîné (J.-H.)
de l'Académie Goncourt.

76. Marthe Baraquin.
134. *Dans les rues*

SANDEAU
de l'Acadér

27. Madelei

TH

9. La
22. Les a
36. Hélène.
41. Au paradis
46 Mademoiselle
57 Reine des bois.
63 La fortune d'Angèl
69 Madame Heurtelou
93 Jeunes et vieilles bar
98 Fleur de Nice.
110 Eusèbe Lombard.
124. *L'affaire Froideville.*
140. *Lys sauvage.*

VALDAGNE (Pierre)

136. *La confession de Nicaise*

VANDÉREM (Fernand)

94. La victime.

ZOLA (Émile)

4. Thérèse Raquin.
13. Madeleine Férat.
32. *Contes à Ninon.*
44. *Le rêve.*
113 Le vœu d'une morte.
154-155. *Au bonheur des dames.* (2 volumes).

paraît deux volumes de *Select-Collection* le premier jeudi de chaque mois.

PARAITRE PROCHAINEMENT, *les Nos 156 et 157*

à 0 fr. 95

PAUL ADAM

Le troupeau de Clarisse

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs de J. Nam.

MICHEL CORDAY

Mariés jeunes

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs de Henry Fournier

BREAUX. IMP. CHABAUD

SELECT-COLLECTION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION LITTÉRAIRE DE MAX ET ALEX FISCHER

LE VOLUME — Première série : 1 fr. 20 — Nouvelle série . 0 fr. 95

Les volumes dont les titres sont en italique font partie de la nouvelle série et sont vendus 0 fr. 95.

155 VOLUMES PARUS (1)

...N)
...ançaise

...IER (ANDRÉ)
...ur et le secret.

...RNARD (TRISTAN)
...rets d'Etat.
...ants et voleurs.
...enfant prodigue du Vésinet.

BINET-VALMER
...ien.
...a passion.

BOURGET (PAUL)
de l'Académie Française.

...6. *L'envers du décor.*
...2. *Les deux sœurs.*
... Le fantôme.
...81. *L'eau profonde.*
121. *Un crime d'amour.*
144. *Complications sentimentales.*

CAPUS (ALFRED)
de l'Académie Française.

...5. Faux départ.
...67. Robinson.
102. Années d'aventures.

CLARETIE (JULES)
de l'Académie Française

3. Le million.
39. L'accusateur.

COLETTE (COLETTE WILLY)

...a retraite sentimentale.
... L'envers du music-hall.

CORDAY (MICHEL)

21. La mémoire du cœur.
72. Les frères Jolidan.
84. Les révélées.
114. Sésame, ou la maternité consentie.
1...3. *Les feux du couchant.*

COURTELINE (GEORGES)

6. Les gaîtés de l'escadron.
29. Le train de 8 h. 47
54. Messieurs les ronds-de-cuir.
86. Boubouroche.
104. Les linottes.

DAUDET (ALPHONSE)

2. Rose et Ninette.
12. Tartarin de Tarascon.
49. Tartarin sur les Alpes.
75. Port-Tarascon.
26. Robert Helmont.
37. *Sapho.*
65. Le petit Chose.

DAUDET (LÉON)
de l'Académie Goncourt

55. Suzanne.
105. La lutte.

DELARUE-MARDRUS (L.)

64. Le roman de six petites filles.

DONNAY (MAURICE)
de l'Académie Française.

40. Education de prince.

DUVERNOIS (HENRI)

92. La bonne infortune.
148. *Edgar.*

ESPARBÈS (GEORGES D')

38. Les demi-solde.

FABRE (FERDINAND)

83. Julien Savignac.

FARRÈRE (CLAUDE)

34. Mademoiselle Dax, jeune fille.
61. Dix-sept histoires de marins.
66. *L'homme qui assassina.*
85. *Les civilisés.*
109. *Fumée d'opium.*
147. *Les condamnés à mort.*

FISCHER (MAX ET ALEX)

14. Pour s'amuser en ménage!...
35. L'amant de la petite Dubois.
58. L'inconduite de Lucie.
70. La dame très blonde.
88. Monsieur Tartempion.
107. Camembert-sur Ourcq.
120. *Le duel de M. Lolotte.*
146. *Après vous, mon général!*

FRAPIÉ (LÉON)

28. La maternelle.

GAUTIER (THÉ...

51. Le roman de la m...

GEFFROY (GUSTAVE)
de l'Académie Goncourt.

116. Hermine Gilquin.

GONCOURT (EDMOND DE)

42. Les frères Zemganno.

GONCOURT (ED. ET JULES DE)

8. Madame Gervaisais.

GRÉVILLE (HENRY)

48. Sonia.

GYP

1. La ginguette.
15. Geneviève.
31. Miche.
60. L'amoureux de Lin...

HERMANT (AB...

19. Eddy et Paddy.
59. Les renards.
97. Le joyeux garçon...

HIRSCH (CHARLES-HE...

43. Les châteaux de sable.
82. L'amour en herbe.
131. *La demoiselle de comédie.*
150. *La chèvre aux pieds d'or.*

LAVEDAN (HENRI)
de l'Académie Française.

10. A table!
45. Nocturnes.

Voir la suite du catalogue à la page suivante.

(1) Les numéros qui précèdent les titres de chaque volume indiquent leur ordre de publication dans *Select-Collection*